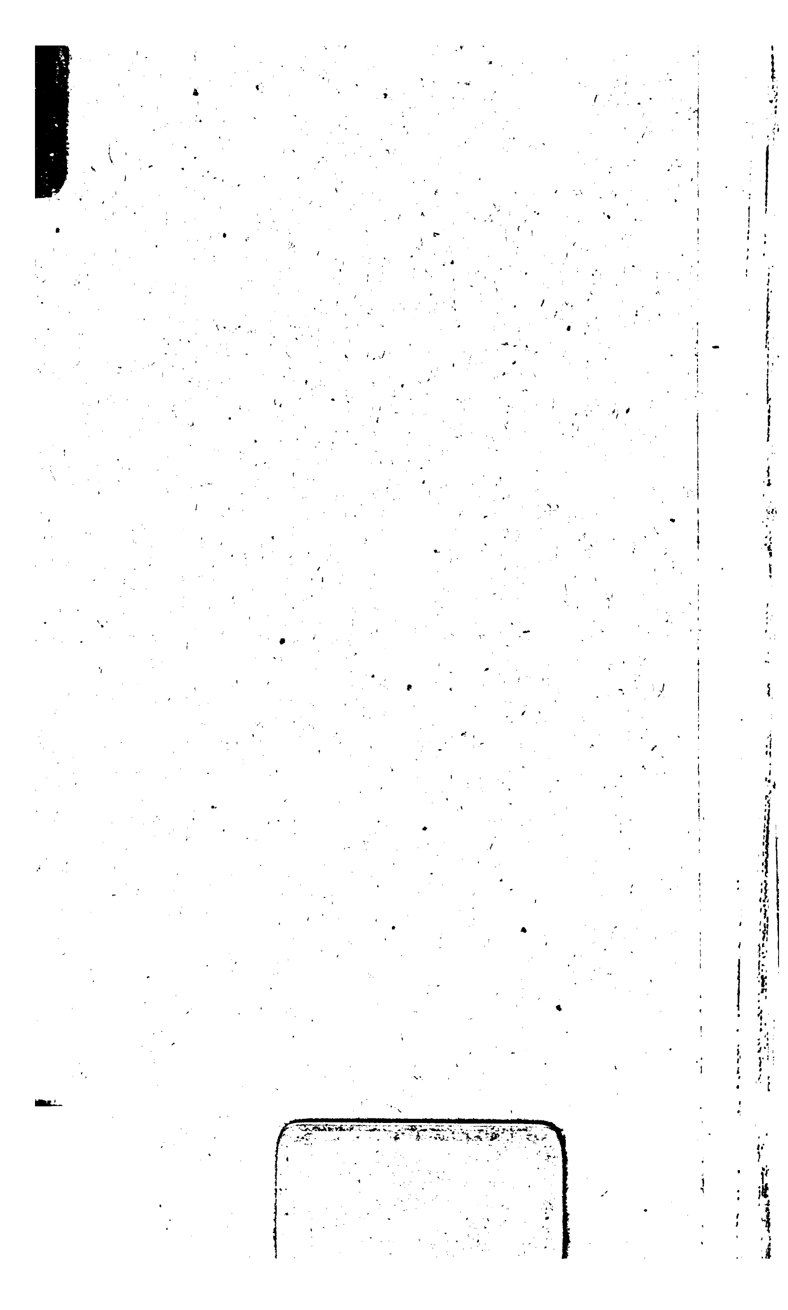
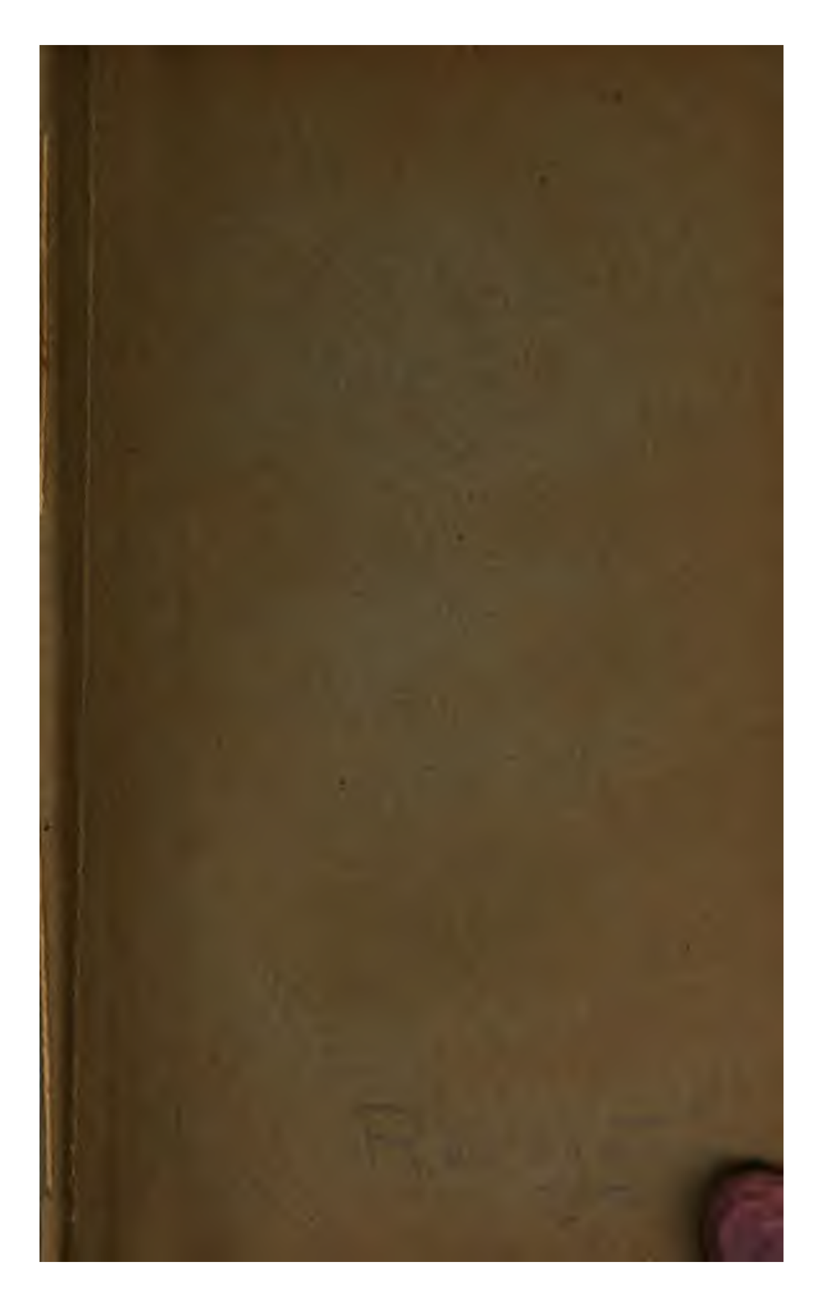




Hooke

REVOLUTIONS D'ECOSSE ET D'IRLANDE

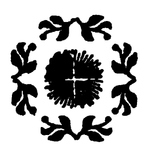
EN

1707, 1708, et 1709.

Ou pieces Originales qui n'ont jamais été publiées, & où l'on découvre les Intrigues les plus secretes du Chevalier de St. GEORGE & de ses principaux Partisans.

Recueil très-intéressant, & d'autant plus digne de l'attention du Public, qu'il a été formé sur les Originaux qui se trouvent au dépôt de la Guerre.

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE AILLAUD, Libraire, dans le Korte Houtstraat.

M. DCC. LXVII.

MEMOIRE

Concernant les Avantages

DE LA FRANCE,

En appuyant

LA REVOLTE

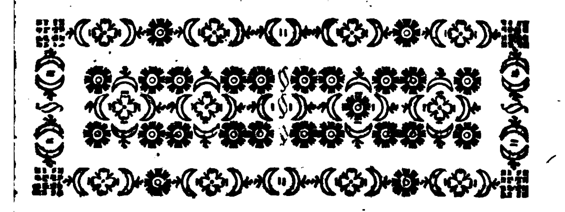
D'ECOSSE

PRESENTE' A LA COUR

PAR LE

COLONEL HOOCKE.

1707.



PROJET DES OPERATIONS MILITAIRES SUR L'ENTREPRISE DE L'ECOSSE.

LES Seigneurs Ecoſſois s'obligent de faire prendre les armes à toute la Nation pour rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George), & d'en tirer une Armée de vingt-cinq mille hommes de Pied, & de cinq mille Chevaux & Dragons de gens choiſis dont ils feront des Régiments, de leur fournir les habillemens, les vivres & les voitures pour tous les beſoins de

l'Armée par-tout où elle marchera, & de la faire marcher droit en Angleterre; ils ont rendu compte en détail des moyens qu'ils ont pour cela, & comme ils ont beaucoup à perdre, les premiers Seigneurs & les plus riches de la Nation s'y étant engagés on peut s'en fier à eux.

Ils assûrent qu'ils seront joints en Angleterre par un parti très-considérable d'Anglois avec lesquels ils ont correspondance, & que comme l'Angleterre est présentement dénuée de Troupes, sans une seule Place, & abondante en Vivres, ils en tireront des Contributions au-delà de tous leurs besoins, à l'exemple de leurs Peres qui en 1639. (outre les Vivres pour la subsistance de leur Armée,) tirerent douze mille livres par jour des trois Provinces du Nord de l'Angleterre, qui sont les moins riches de ce Royaume.

Rien ne peut les empêcher de se rendre Maitres de la ville de Neucastel, & de ses mines de Charbon de pierre, lequel est si nécessaire pour le chauffage de la ville de Londres qu'on ne peut s'en passer pendant six semaines sans la réduire à de grandes extrêmités.

A mésure que les Ecossois s'avanceeront dans l'Angleterre, leur Armée sera grossie par les mécontens du Gouvernement présent qui y sont en grand nombre, & par les fideles sujets du Roi legitime (le Chevalier de St. George), de sorte qu'ils esperent de se rendre Maitres de la plus grande partie de ce Royaume, (& même de la ville de Londres qui décidera de la Couronne,) avant que la Princesse Anne eût pû faire passer la Mer aux Troupes qui sont en Flandres, & quand même elle les aura fait revenir, comme il y en a plus de la moitié d'Ecossois & d'Irlandois, on ne doute pas qu'ils se joignent à l'Armée d'Ecosse si elle est commandée par leur Roi legitime (le Chevalier de St. George).

L'Histoire d'Angleterre nous apprend qu'il n'y a point eû presque de Prétendant qui n'y ait été reconnû Roi lorsqu'il y a passé avec des Troupes, temoin entre tant d'autres exemples Henry VI. & Edouart IV. qui dans l'espace de trois mois furent deux fois chassés, & deux fois reconnûs Rois dans la ville de Londres.

Les Ecossois sont assûrés que l'Ir-

lande n'attend que leur exemple pour prendre les armes, & les ſeuls habitans du Nord d'Irlande qui ſont Ecoſſois fourniront d'abord vingt mille hommes tous armés ſous un Chef accrédité qui les conduit, & qui s'y eſt engagé; mais avant que de ſe déclarer, les Seigneurs d'Ecoſſe veulent abſolument que leur Roi (le Chevalier de St. George) aille ſe mettre à leur tête, & diſent que ſa préſence eſt néceſſaire pour aſſûrer le ſuccès de leur entrepriſe, & mettre la Princeſſe Anne hors d'état de ſe maintenir ſur le Trone contre leur Roi légitime, parceque la plus ſaine partie des Sujets des trois Royaumes régardera alors ſon rétabliſſement comme le ſeul moyen d'éviter les Guerres civiles, dont ils ſont ménacés par le grand nombre de Princes qui ont droit à la Couronne avec la Maiſon d'Hanovre, & qu'ainſi cette Entrepriſe ne ſera pas régardée comme une Conquête, mais comme un Acte de Juſtice qui rétablira la tranquilité publique, & quand même la Princeſſe Anne ſeroit en état de balancer ſes forces avec celles du Roi ſon Frere, ce qui n'eſt nullement

ap-

apparent, qu'elle réussiroit même à répousser l'Armée des Ecossois jusques dans leur Pays, comme il est inaccessible, elle se trouvera forcée à garder le même nombre de Troupes pour observer les Ecossois, ce qui la mettra hors d'état d'en renvoyer en Flandres & ailleurs.

Comme les Ecossois sont tous réunis présentement, ils seroient assez forts pour rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George) en Ecosse, & puis en Angleterre, sans le besoin qu'ils ont d'un Corps de Troupes pour mettre sa personne en sûreté à son arrivée, jusqu'à ce que la Nation soit assemblée en Corps d'Armée, après quoi ils consentent de renvoyer les Troupes, si le Roi le désire, ou même nombre de leur Nation.

Ils demandent qu'il plaise à Sa Majesté de faire accompagner leur Roi (le Chevalier de St. George) par cinq mille Hommes; ils préferent leurs Troupes Irlandoises qui servent en France, comme plus accoutumées à leur manière de vivre & parlant les deux langues du Pays.

Il y a dans l'Armée du Roi en Flandres deux Bataillons Irlandois, on y

peut joindre six autres Bataillons Allemands, Wallons, ou François, & un Regiment de Dragons à pied, que les Ecossois monteront en arrivant.

Ils démandent un Général titré auquel les premièrs Pairs de la Nation n'ayent point de peine à obéir, ils souhaitent le Maréchal Duc de Berwick, ou tel autre qu'il plaira à Sa Majesté, ils demandent aussi quelques Officiers Généraux, & le plus grand nombre d'Officiers Réformés qu'on pourra leur envoyer.

Plus six cent mille livres pour se mettre en état de commencer la Guerre.

Ils ont démandé des Armes pour armer trente mille Hommes, mais ils se contenteront de quinze mille pour l'Infanterie, & de cinq mille pour la Cavalerie ou Dragons, avec promesse des autres dix mille armes peu de tems après.

La poudre nécessaire pour trente mille Hommes, parcequ'il n'y en a presque point en Ecosse; des balles, mais en moindre quantité, parcequ'il y a assez de plomb dans le Pays.

Un train d'Artillerie de Campagne, avec six piéces de Batterie, & quatre Mortiers, des Bombes, Boulets, & Grenades.

Ils

Ils demandent encore un Subside sur lequel ils se remettront à la volonté du Roi, mais comme cette Expédition sera très-prompte, on ne doit pas s'arrêter à cette difficulté.

Le Moyen le plus sûr & le plus secret de faire passer ce secours en Ecosse, c'est d'armer vingt Frégattes, depuis vingt jusqu'à quarante Canons, à Brest, à Rochefort, au Port Louis, au Havre & à Dunkerque, & sous prétexte d'un Voyage d'un long Cours, de leur faire prendre à chacun pour six mois de vivres, qui suffiront pour la subsistance des Troupes pendant leur passage en Ecosse, de faire embarquer les Armes & Munitions dans les differents Ports, en les distribuant également sur chaque Frégatte selon sa portée.

Que cet Armement soit prêt dans le Mois de Septembre & qu'alors les Frégattes, qui auront été armées hors de Dunkerque s'y rendent séparement.

Pendant qu'on armera les Frégattes, on envoyera ordre aux Garnisons des Places les plus proches de Dunkerque, comme Bergues, Gravelines,

Calais & St. Omer, de se tenir prêtes à marcher pour l'Armée ou pour d'autres places qui seront marquées dans l'ordre, comme si on vouloit changer les Garnisons, afin de se servir de ce prétexte pour faire marcher ensuite par differentes routes les huit Bataillons & le Regiment de Dragons, destinés pour l'Embarquement vers ces mêmes places, & lorsqu'ils seront à une journée de Dunkerque, ils recevront un ordre de s'y rendre, & on mésurera si bien leur marche qu'ils arrivent si-tôt après l'arrivée des Frégattes à Dunkerque où se doit faire l'Embarquement.

Chacune de ces vingt Frégattes peut porter deux cent cinquante hommes l'une portant l'autre, & cet Embarquement se peut faire en deux jours, ce que l'on offre de démontrer.

Cette maniere de transporter des Troupes étant nouvelle, ne sera pas soupçonnée jusqu'au moment de l'Embarquement.

On aura soin que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) y arrive en poste dans le même tems, mais avec peu de suite & sans équi-

équipages, parce qu'on aura auparavant préparé secrettement à Dunkerque ou dans quelque Ville voisine tout ce qui lui sera nécessaire.

Il n'y a presque jamais d'Escadres ennemies sur la route de Dunkerque en Ecosse, sur-tout dans cette saison-là, & les Frégattes peuvent aller de Dunkerque dans la Riviere d'Edimbourg en deux jours si le vent est favorable.

Le débarquement à Leith à un quart de lieuë d'Edimbourg est sûr & facile, & les Frégattes du Roi y seront en pleine sûreté.

C'est le lieu que les Seigneurs Ecossois ont préferé aux autres pour faire le débarquement, pour les raisons marquées dans le Mémoire.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sera reçû & proclamé sans opposition dans la Ville d'Edimbourg Capitale du Royaume, qui sera suivie de tout le reste.

Les Seigneurs Ecossois ont resolûs alors de faire arrêter les principaux de ceux qui sont dévoüés à la Cour d'Angleterre, ou de les envoyer en France.

Si l'on se bornoit à n'envoyer que des armes & de la poudre aux Presby-

teriens d'Ecosse pour les faire soulever comme ils l'ont offert ; on perdroit la conjoncture la plus favorable qui se puisse offrir, car les Presbyteriens seuls, n'attaqueront pas l'Angleterre & ne se rendront pas maitres de l'Ecosse, & les Seigneurs Ecossois ne se mettront pas à leur tête, courrant risque d'être arrêtés dans leurs maisons par l'ordre de la Cour d'Angleterre sur le premier mouvement ; au lieu que faisant le soulevement general, les Anglois seront hors d'état d'en empêcher les suites.

Pour peu qu'on y veuille faire des Réflexions, on verra clairement que c'est l'entreprise la plus glorieuse, la plus utile, & même la plus nécessaire que Sa Majesté puisse faire dans la conjoncture où elle se trouve.

Cette seule diversion renversera infailliblement tous les projets des Ennemis. Elle forcera l'Angleterre à rapeller incessamment les Troupes & les Vaisseaux qu'elle employe en divers Païs contre Sa Majesté, elle remettra ce Royaume dans l'impuissance de fournir les grandes sommes qu'il distribuë à ses Alliés pour soutenir la Guerre. Elle détruira entiérement le cré-

crédit des billets de l'Echiquier & du Commerce de la Ville de Londres, sur lequel roulent toutes les avances des sommes employées contre Sa Majesté; & comme la principale force de ses Ennemis réside dans le crédit de la Ville de Londres, dès que l'Angleterre sera attaquée au-dedans, elle sera hors d'état de soutenir ses Alliés au-dehors, ce qui forcera aussitôt les Hollandois, sur qui seuls tombera le poids de la Guerre, à demander la Paix à Sa Majesté.

Il seroit inutile de s'étendre davantage pour prouver des interêts si grands, si sensibles; mais comme la difficulté de fournir ce Secours est le seul obstacle qu'on y puisse opposer à cause des autres grandes dépenses auxquelles Sa Majesté se trouve engagée, il n'y a pour en bien juger qu'à balancer d'un côté le préjudice que Sa Majesté peut souffrir en se privant d'un petit nombre de Troupes & de la somme nécessaire pour l'Entreprise, avec les Armes & les Munitions que les Ecossois demandent, contre les grands avantages qu'elle en retirera de les leur accorder, & considérer que dès

que les Ecossois auront pris les Armes, ils feront cesser la nécessité où est Sa Majesté de faire de si grandes dépenses en Flandres & ailleurs, & qu'elle deviendra par ce seul moyen supérieure par-tout.

Il y a encore une Reflexion très-importante à faire sur la nécessité de cette entreprise, c'est que l'on sçait à n'en pas douter que tant que l'Angleterre ne sera pas attaquée dans son propre Païs, elle est dans une ferme résolution de continuer la Guerre jusqu'à ce qu'elle ait établi l'Archiduc sur le Trone d'Espagne & des Indes; ce qui est le veritable sujet de la présente Guerre, que les Hollandois sont dans la même résolution, parce que les principales forces de ces deux Puissances Maritimes, résident dans le Commerce qu'elles font aux Indes, où les Espagnols portent leurs Manufactures & leurs denrées, & leurs en rapportent de l'Or & de l'Argent, ce qu'ils croyent ne pouvoir faire tant que le Roi d'Espagne sera sur le Trone.

Ainsi leur dessein est, ou de forcer les Espagnols à recevoir l'Archiduc,

ou d'obliger Sa Majesté à rappeller le Roi d'Espagne en attaquant la France & par Terre & par Mer, pour tâcher à pénétrer dans le Royaume, comme ils font présentement en Provence, & de mettre Sa Majesté hors d'état de soutenir la Guerre par un épuisement d'hommes & d'argent, parce qu'ils croyent avoir plus de moyens de la continuer.

D'où l'on conclud que, quand l'Entreprise d'Ecosse seroit beaucoup plus à charge pour la dépense qu'on ne la propose, elle doit être regardée comme nécessaire, & comme un moyen sûr de sortir d'embarras, de conserver le Roi d'Espagne sur le Trone, & de mettre Sa Majesté en état de faire cet hyver une Paix glorieuse.



LET-

LETTRE

Du Colonel HOOCKE *à Mr.* DE CHAMILLART.

MONSEIGNEUR,

POur obéir à vos ordres, je prends la liberté de vous préſenter l'état dans lequel j'ai laiſſé les affaires d'Ecoſſe.

En arrivant dans ce Païs-là, j'ai trouvé toute la Nation extrêmement animée contre les Anglois, même à un point que je ne ſçaurois l'exprimer, tous les differents interêts des partis étoient aſſoupis, & l'on n'y ſongeoit uniquement qu'à ſecouer le joug d'Angleterre.

La plus grande partie de l'Ecoſſe a toujours été affectionnée au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George); les Presbyteriens ſes anciens Ennemis le demandent préſentement, parce qu'ils regardent ce Prince comme leur unique reſſource, ceux-ci offrent de mettre treize mille hommes ſous les armes, & de commencer la Guerre au premier ordre qui leur ſera don-

donné, ils ne demandent qu'un Navire chargé de Poudre, & une assurance que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ira dans la suite se mettre à la tête de ses amis en Ecosse.

J'ai vû un grand nombre des principaux Seigneurs, qui sont tous d'un même sentiment, ils sont assurés que l'Ecosse se soulevera universellement; ils ont fait un Mémoire adressé au Roi, dans lequel ils exposent l'état de la Nation: ils ont pris les instructions que vous, Monseigneur, avez eû la bonté de me donner pour leur régle, & ils y ont répondu article par article; ils s'obligent à marcher en Angleterre à la tête de trente mille hommes, à leur fournir les Vivres, les Boissons, & Habillemens, les Voitures & même une partie des Armes.

Vous trouverez, Monseigneur, le Mémoire à la suite de ma Rélation, il est signé par treize des principaux au nom de la Nation en general, & plus particulierement au nom de trente autres, qui les avoient authorisés pour cet effet.

Ils sont les plus riches & les plus puissants Chefs de ce Païs-là, qui doivent

vent apparemment être bien assurés de leur fait, puisqu'ils risquent leurs vies, & leurs familles dans cette entreprise.

Ils ont tous été d'un même avis à l'exception du Duc d'Hamilton qui est seul de son sentiment, avec un Milord de ses amis; vous trouverez dans ma Relation des preuves évidentes que ce Duc n'agit pas de bonne foi, & il n'est ni riche, ni puissant.

Vous trouverez dans leur Mémoire les sommes qu'ils fourniront tous les ans, & ce qu'ils demandent pour se mettre en état d'agir, ils se remettront au Roi pour le nombre de Troupes & pour la quantité d'Argent qui leur sera nécessaire; ils ne demandent point de Troupes pour faire la guerre, mais seulement pour les mettre en état de s'assembler, & pour assûrer la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) à son débarquement, en attendant qu'ils puissent se joindre à lui.

Leur Mémoire est court & il ne sçauroit être abregé.

Dans le Mémoire ils s'en raportent à moi, pour plusieurs choses, comme pour le lieu du débarquement, les Endroits

droits pour leurs Magasins, les mesures qu'ils ont déja prises pour se tenir prêts à exécuter les ordres du Roi, les moyens de faire passer le secours, le nombre de Troupes que chacun d'eux s'oblige à fournir &c. Je me suis acquité de ces Commissions en peu de mots vers la fin de ma Rélation, sous le titre du Mémoire des Seigneurs Ecossois au Roi.

Je suis très-persuadé qu'ils sont en état de faire plus qu'ils n'ont promis, plusieurs d'entre eux se sont donnés l'honneur d'écrire au Roi de leurs mains, ils ont signés leurs Lettres, & ils les ont cachetées de leurs armes, & leurs Signatures au bas de leur Mémoire font voir un grand Zèle, car c'est tout risquer.

Par des Lettres que je viens de recevoir de ce Païs-là, il paroit que tout est prêt.

J'ai eû le bonheur d'engager toute cette Nation pour le service du Roi, & en même tems je n'ai nullement engagé Sa Majesté.

Si Elle juge à propos de poursuivre cette entreprise, je réponds qu'en très-peu de tems, l'Angleterre sera hors d'é-

d'état de fournir ou Troupes, ou argent aux Ennemis, & qu'elle recevra la Paix aux termes qu'il plaira à Sa Majesté de lui prescrire.

En tout cas je me flatte que le Roi agréera le zèle & les grands hazards auxquels je me suis exposé pour son service, & je prends cette occasion pour vous supplier humblement, Monseigneur, de me procurer un établissement qui puisse me mettre en état de continuer mes services, vous avez eu la bonté de me le faire esperer, & vous ne sçaurez jamais proteger un homme qui est avec autant de respect & d'attachement que moi,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obeissant & très-devoüé Serviteur.

(Et a Signé)

HOOCKE,

RE-

RELATION

De l'Exécution des Ordres du Roi confiés au Sr. Hoocke, *dans son second Voyage d'Ecosse, donnée par lui-même à* Mr. de Chamillart, *Ministre de la Guerre & Secretaire d'Etat, le* 29. *Juillet* 1707.

D'Abord que j'eus reçû les ordres du Roi dans le mois de Janvièr dernier, pour me tenir prêt à passer en Ecosse pour son Service, j'écrivis au Duc d'Hamilton, & je le priai d'avertir les bien-intentionnés de mon voyage, & que je leur devois porter des armes, & des Munitions de guerre.

Cette résolution ayant été changée peu de temps après, & ayant reçû de nouveaux ordres de passer en ce Païs seulement pour traiter avec les Principaux de la Nation, j'en donnai encore avis au Duc d'Hamilton, & je le priai de concerter toutes choses par avance avec les autres Chefs qui se trouverent alors assemblés au Parlement, & d'envoyer quelqu'un bien in-

instruit, & assez authorisé de leur part, pour m'attendre chez le Comte d'Erroll, Grand Connétable, où je devois débarquer, & à qui je donnai aussi avis de mon Voyage.

J'eus ordre de mener avec moi le Sr. Moray Lieutenant Colonel au service du Roi, qui avoit déja été dans le Païs par ordre de Sa Majesté, & un de ses freres qui se trouva alors en France pour ses affaires particulieres. Ces deux Messieurs étant d'une des meilleures maisons d'Ecosse furent jugés propres à faciliter l'affaire, surtout le dernier qui étant venû en France avec permission du Gouvernement d'Ecosse étoit en état d'aller ouvertement par-tout, ce que je ne pouvois faire qu'en cachette.

Etant arrivé à Dunkerque avec ces deux Messieurs, nous y fumes retenus pendant un mois entier par des vents contraires, ainsi je priai le Frere de Mr. de Moray d'aller à Ostende ou en Hollande, & de passer en Angleterre sur le Paquetbot, ou sur le premier Vaisseau qui partiroit pour ce Païs-là, d'y prendre la Poste pour Edimbourg, & de disposer les bien-

in-

intentionnés pour mon arrivée.

Quelque tems après le tems étant devenû plus favorable, je m'embarquai avec Mr. Moray sur la Frégatte du Roi l'heroïne, commandée par Mr. de Ligondés, & le cinquiéme jour j'arrivai à Slainds, château du Comte d'Erroll, Grand Connétable héréditaire d'Ecosse dans le Nord de la Province d'Aberdeen.

J'étois, & je suis encore toujours prêt à exécuter aveuglement tous les ordres du Roi, mais j'entrepris ce Voyage d'autant plus volontiers que par la Connoissance que j'ai de l'Isle de la Grande Bretagne, je suis très-assuré qu'une révolution en Ecosse mettra absolument les Anglois hors d'état de fournir aux frais de la Guerre, & qu'elle les obligera à demander la Paix en très-peu de tems.

Quoique je fûs chargé d'un pleinpouvoir très-ample, j'ai crû cependant que, pour bien servir le Roi en cette occasion, je devois donner tous mes soins à engager les Ecossois aussi avant qu'il me seroit possible, & en même tems de n'engager le Roi à rien, & je n'ai songé pendant ce Voyage

yage qu'aux moyens de parvenir à cette fin.

En arrivant en Ecosse, je trouvai que l'Union avoit passée dans le Parlement, quoiqu'au grand mécontentement, & contre le gré de la Nation, que tous les Pairs, & les autres Seigneurs, ainsi que les Députés au Parlement, s'étoient retirés à la Campagne, leur demeure ordinaire, (car en Ecosse il n'y a gueres que les Marchands, & quelques gens de Robe qui font leur séjour dans les Villes,) & qu'il n'étoit resté à Edimbourg que le Grand Connétable, le Duc d'Hamilton, & le Grand Maréchal, & que les deux derniers étoient dangereusement malades.

Madame d'Erroll, mère du Grand Connétable, qui étoit venuë exprès à ce château sur le Bord de la Mer pour m'attendre, me mit entre les mains plusieurs Lettres de son fils, dans lesquelles il témoigna une grande impatience de me voir, ajoutant que tous les bien-intentionnés feroient les derniers efforts en cette occasion, comme leur derniere ressource, & qu'ils veulent tout risquer, étant persuadés

qu'au

qu'au pis aller, ils obtiendront des meilleures Conditions les armes à la main que celles de l'Union.

Elle me dit aussi, que le Duc d'Hamilton avoit envoyé le Sr. Hall, qui est Prêtre & son Confident, chez elle, & qu'il m'y avoit attendû un Mois, elle me donna une Lettre de sa part dans laquelle Mr. Hall me mande, que le Duc d'Hamilton me prie de l'aller trouver à Edimbourg, qu'il auroit soin de me loger, qu'il a beaucoup d'amitié & d'estime pour moi, & qu'il ne se fiera qu'à moi seul, que lui & tous ses amis sont prêts à tout risquer pour le Roi d'Angleterre, (le Chevalier de St. George) pourvû que ce Prince vienne en personne, que sans sa présence il n'y aura rien à faire, que si les fatigues de la Mer m'empêchent de me mettre en chemin si-tôt, le Duc me prie de lui envoyer les Lettres que je pourrois avoir pour lui.

Madame d'Erroll me dit en même tems, qu'elle ne me conseilloit pas de me trop hâter, que les affaires du Duc d'Hamilton avoient changées de face depuis quelques mois, qu'il étoit abandonné de tout le monde, que tous les

bien-intentionnés s'étoient séparés de lui avec éclat, qu'il n'y avoit que le seul Lord Kilsith qui se tenoit encore attaché à lui, & le Grand Connétable, avec le Grand Maréchal qui gardoient encore quelques mésures avec lui à cause de leur ancienne amitié, qu'il avoit été soupçonné d'intelligence avec la Cour de Londres, qu'ainsi je ferois bien de prendre mes précautions, avant que de m'embarquer avec lui, & que le Grand Connétable son Fils m'en diroit davantage.

Je me rendis à ses raisons, & d'ailleurs je n'étois pas trop en état d'aller à Edimbourg, ayant toujours été indisposé depuis mon départ de Versailles, & très-abattu par la Mer.

Je priai donc Mr. de Ligondés d'aller en Norvegue avec la Frégatte, & de revenir sur la Côte au bout de trois semaines.

Je dépêchai le même jour un Courier au Grand Connétable & à Mr. Hall, je demandai Conseil au premier sur ce que je devois faire, & je mandai au dernier, qu'après avoir pris un peu de répos j'avois dessein d'aller trouver le Duc d'Hamilton, je le priai de

de l'informer de mon arrivée, que j'avois à lui rendre une Lettre du Roi, & une autre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & que j'attendrois le retour du Courier, pour sçavoir les mésures qu'il auroit prises pour me voir, & pour ma sûreté à Edimbourg.

Le Courier revint le cinquième jour, avec les réponses; le Grand Connétable me pria de l'attendre chez lui, promettant de s'y rendre à la fin de la semaine.

Mr. Hall me manda que le Duc d'Hamilton étoit si malade qu'il n'avoit pû le voir encore, mais que j'aurois une réponse de sa part, par le Grand Connétable.

Pendant que j'attendois le retour du Grand Connétable, j'envoyai un Courier chez Milord Drumond, second Fils du Duc de Perth, qui étoit alors dans ce pays-là, & après m'être informé de ceux d'entre les Seigneurs du Oüest, & du Nord-Oüest de l'Ecosse qui avoient plus de confiance en lui, je le priai de les aller voir, & de les préparer à conferer avec moi, je lui donnai une Copie des instructions dont

Mr. de Chamillart m'avoit chargé ; c'étoit des questions touchant le détail de la Nation, & des choses dont ils pouvoient avoir besoin. Je lui donnai aussi la Copie d'une Lettre que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit écrite à tous ses amis en general, dans la quelle il les assûra de sa résolution d'aller se mettre à leur tête, & j'y ajoutai un petit écrit, dans lequel je fis voir l'extrêmité où la Nation se trouvoit; j'y touchai les differents interêts des principales Maisons de l'Ecosse, je proposai quelques Expédients pour les réconcilier, & je les exhortai à finir toutes leurs querelles & leurs animosités, je leur fis voir les périls auxquels elles les exposoient, & l'impossibilité de se délivrer de l'Esclavage pendant que ces jalousies subsisteront.

Ce jeune Seigneur étant parti, j'envoyai un autre Courier au Seigneur de Boyn, qui s'étoit opposé avec beaucoup de vigeur à l'union dans le Parlement, il est le Confident du Duc d'Athol; a son arrivée je le priai d'aller trouver le Duc, & quelques autres Seigneurs de sa connoissance, & je lui don-

donnai les mêmes instructions qu'à Milord Jean Drumond ; je dépêchai aussi un Courier au Duc de Gordon, qui étoit dans un de ses châteaux dans le fond du Nord, & au Seigneur de Coxtoun son voisin, pour qu'ils préparassent toutes choses dans leurs quartiers, pour pouvoir entrer en matière à mon arrivée chez eux, car j'avois reconnû qu'il étoit absolument nécessaire que je me risquasse à parcourir une grande partie du Royaume ; puisque les principaux de la Nation se trouvoient dispersés dans les Provinces, j'avois dessein de partager le pays en deux, de prendre une moitié pour moi, & de prier Mr. de Moray d'aller de l'autre côté.

En ce tems-là Milord Saltoun, Chef d'une des branches de la Maison de Fracker, vint chez Madame d'Erroll, il m'assura de son zele, il me pria d'être sur mes gardes contre le Duc d'Hamilton, il me dit qu'il le croyoit dans les interêts de la Cour de Londres, qu'il avoit eû des correspondances depuis long-tems avec le Duc de Queensbury & le Comte de Stairs qui sont à la tête des Partisans de l'Union ; qu'il

avoit caché cette correſpondance avec ſoin, qu'il avoit rompû toutes les mé-ſures des bien-intentionnés; qu'après la Ratification de l'Union dans le Parlement, il avoit fait tous ſes efforts pour ſe faire élire un des Pairs pour prendre ſéance dans le premier Parlement de la Grande Bretagne, qu'il avoit fait de grandes baſſeſſes pour cela; mais qu'on avoit réfuſé univerſellement de l'élire. Milord Saltoun ajouta que j'apprendrois tout cela plus en détail du Grand Connétable, & il authoriſa ce Seigneur de ſigner en ſon nom tout ce qui ſeroit réglé avec moi pour le ſervice du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & pour le bien de l'Ecoſſe, parcequ'il ſe trouvoit obligé de s'éloigner pour des affaires très-preſſantes.

Le Grand Connétable arriva chez lui dans le tems qu'il avoit marqué, je le trouvai très-mécontent du Duc d'Hamilton, il me dit que le Duc avoit marqué pendant deux Mois une impatience extrême de me voir, mais que d'abord qu'il ſçût mon arrivée, il changea de langage, il diſoit que j'étois venû trop tard, & que l'animoſité de

la

la Nation contre les Anglois s'étoit ralentie. Mr. Hall s'étoit mépris en déchiffrant ma Lettre, au lieu que je lui mandai, que j'avois des Lettres du Roi, & du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour le Duc, il avoit mis, que les Lettres étoient du Roi & de la Reine, sur quoi le Duc d'Hamilton s'étoit écrié, qu'apparemment ses Lettres (il y a deux ans) avoient déplû au Roi, & que Sa Majesté ne lui ayant pas écrit, c'étoit une marque qu'elle ne veut pas qu'il se mêle de cette affaire, qu'ainsi il ne songera doresnavant qu'à prendre des mésures pour sa propre sûreté.

Le Comte d'Erroll ajouta que tout cela n'étoit que des prétextes dont le Duc s'étoit servi pour couvrir ses desseins cachés, qu'il y a déja du tems qu'il avoit voulû persuader à ses amis qu'ils n'avoient rien à esperer du Roi, que l'état des affaires empecheroit Sa Majesté de songer à eux sérieusement, que si elle paroissoit disposée à faire quelque chose, ce n'étoit que dans la veuë de se débarrasser du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George)

ge) avant la Paix, ou pour s'excuſer de faire autre choſe pour ce Prince, en cas que ſes ſujets refuſent de le recevoir avec peu de Troupes, qu'ainſi la Nation devoit prendre d'autres méſures pour aſſûrer ſes libertés & ſon indépendance.

Que ces diſcours avoient offenſés pluſieurs, & que ces intrigues ſecretes avec le Duc de Queenbury & le Comte de Stairs, (dont Milord Saltoun m'avoit déja touché quelque choſe) avoient augmentés leur défiance, que le Duc d'Athol avoit le premier découvert cette intrigue, qu'il la réprocha au Duc d'Hamilton, que celui-ci la nia d'abord, mais que le Duc d'Athol la prouva ſi bien, que l'autre fut contraint de l'avouër, priant le Duc d'Athol de croire qu'il n'avoit eû d'autre deſſein, que d'intimider ou de gagner les deux Chefs de la faction Angloiſe, que cette excuſe n'ayant contenté perſonne, les bien-intentionnés s'éloignerent de lui, que le Duc d'Athol continua encore de le ménager juſqu'à ce qu'il propoſa dans le Parlement d'admettre la Succeſſion d'Hano-

novre, pourvû que les Anglois voulussent se désister de presser l'Union, qu'alors le Duc d'Athol rompit ouvertement avec lui, étant persuadé que Mr. d'Hamilton n'avoit fait cette proposition que dans l'Esperance que, si les autres bien-intentionnés y eussent donné les mains, cette démarche leur feroit perdre tout leur crédit parmi les peuples qui ne respirent qu'après le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

Que dans le tems que toutes les Provinces, & toutes les Villes d'Ecosse, se déclarerent contre l'Union par leurs adresses au Parlement, les Presbyteriens du Ouëst d'Ecosse, qui sont tous armés, envoyerent avertir le Duc d'Hamilton, qu'ils se préparoient à marcher à Edimbourg pour dissiper le Parlement, que s'il croyoit le coup trop hardi, il n'avoit qu'à ne s'en pas mêler & les laisser agir seulement, & que ce Duc leur avoit deffendû de faire aucun mouvement, disant qu'il n'étoit pas encore tems.

Le Comte de Strathmore, Milord Stormont, & les Seigneurs de Pouries & de Finglash, m'ont dit depuis, qu'ils

lui avoient fait la même offre de la part des Provinces d'Angus, de Perth, & qu'il leur avoit donné la même réponse.

Et le Seigneur de Kersland un des Chefs des Presbyteriens m'a aussi fait assûrer que lui & le Seigneur de Bishopston, avoient portés au Duc la parole de la part des Presbyteriens, & qu'ils les avoient empêché de remuer.

Le Comte d'Erroll n'a jamais voulu s'ouvrir sur ce qu'il pensoit de la conduite, & des desseins du Duc d'Hamilton, il me pria seulement de faire mon usage de ce qu'il venoit de me dire, de ne pas négliger le Duc, mais en même tems d'être sur mes gardes, parcequ'il est impénétrable, & de lui cacher tout ce que je ferois avec les autres Seigneurs.

Je demandai comment ce Duc, qui n'est ni riche, ni puissant en vassaux, s'étoit acquis un si grand credit sur le peuple.

Le Comte d'Erroll répondit que par le moyen de la Duchesse Douairiere d'Hamilton sa mère, il avoit eu du crédit parmi les Presbyteriens, que ce dernier refus de les laisser remuer l'a-

voit entièrement perdu parmi eux, & qu'ils s'étoient depuis adressés aux Ducs de Gordon & d'Athol.

Que le plus grand crédit du Duc d'Hamilton vient de la Cour de St. Germain, qu'il en étoit venû plusieurs ordres aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de ne rien faire sans lui, que ces ordres avoient été renouvellés à l'occasion de mon voyage; pour preuve de cela il me donna une Lettre de Mr. Iness *, Aumonier de la Reine d'Angleterre en datte du 17. Janvier dernier dans laquelle, après avoir donné avis que je devois bien-tôt passer dans ce pays-là, il ajoute ces paroles: *Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) souhaite que ses amis se réglent sur le Duc d'Hamilton, & qu'ils ne se déclarent pas jusqu'à ce que le Duc se sera lui-même déclaré, ils pourront alors suivre son exemple sans danger.*

Ce Comte ajouta qu'il avoit vû une Lettre écrite par le Sr. Stairs Secretaire

* Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) se sert toujours de Mr. Iness pour donner ses ordres aux Ecossois.

taire de Milord Middleton, à un particulier à Edimburg dans laquelle il l'avertit de mon voyage, il l'assûre que le Roi ne fera rien pour les Ecossois, & que mon Voyage n'est qu'une feinte, & il nomme les deux Messieurs qui doivent passer avec moi.

Le Grand Connétable me montra une autre Lettre de Mr. Inefs du 1er Mars, où l'on l'auroit crû faite exprès pour détourner les bien-intentionnés de répondre aux bontés du Roi & de ne prendre aucunes mésures: elle porte positivement qu'ils n'ont rien à esperer, qu'on les plaint, & qu'on leur conseille de songer à leur sûreté; j'ai vû d'autres Lettres de St. Germain sur le même ton.

Je m'étois bien attendû à voir le secret découvert par cette Catastrophe, mais je fûs extrêmement surpris qu'elle apporte des obstacles à l'unique ressource qui leur reste.

Je priai le Comte d'Erroll de supprimer la Lettre du 1er Mars, & je résolus de profiter de celle qui ordonne aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de se régler sur le Duc d'Hamilton.

Je

Je vois cette Nation prête à venir aux dernières extrêmités pour empêcher l'Union, qu'il ne lui manquoit qu'un Chef, que le Duc d'Hamilton avoit voulû les détourner de songer au Roi d'Angleterre (le Chevalier St. George) en leur persuadant que le Roi n'a ni la volonté, ni les moyens pour secourir ce Prince, & le désespoir du peuple augmentant tous les jours, le Duc pourroit se flatter que le peuple s'adresseroit à lui, il me sembla qu'à moins d'être gagné par la Cour de Londres, il ne pouvoit avoir d'autres Vuës; je pris donc la résolution d'agir avec beaucoup de réte-nuë, jusqu'à ce que j'aurois découvert à fond les inclinations du peuple, & sur-tout des Presbyteriens, & que, si je trouvois qu'ils songeoient au Duc d'Hamilton, j'entrerois dans leurs mésures, j'en prendrois avec le Duc, & je porterois la Noblesse à se joindre à lui, pour obéir aux ordres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en leur faisant entendre que le Duc agissoit pour les interêts de ce Prince.

Je n'en témoignai rien au Grand

Connétable, connoissant son attachement pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & j'ai voulû toujours me tenir en état de lier le parti en faveur de ce Prince, ou du Duc d'Hamilton, selon que je trouverois la Nation disposée.

Je crûs qu'il seroit plus sûr de me régler sur les dispositions du peuple, que sur les offres du Duc d'Hamilton, ou sur ceux des Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) parceque le premier pouvoit avoir en vuë de rompre les desseins des autres par des offres spécieux, & qu'il ne pourroit jamais exécuter, & que les autres, s'ils avoient quelque connoissance des intentions de ce Duc, pouvoient tenir la même conduite; je sçavois que le gros de la Nation étoit pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), mais j'ignorois encore les intentions des Presbyteriens, & des Provinces du Ouëst; je sçavois que ces gens-là étoient mieux armés que les autres, & je me tenois toujours prêt à donner les mains au parti qu'ils épouseroient, parcequ'ils n'auront pas be-

besoin d'un grand secours, & qu'ils ne sont pas si divisés en differentes factions que les autres, & qu'ainsi il seroit plus facile de les faire agir à peu de frais.

J'avois rendû la Lettre du Roi au Grand Connétable qui la reçût avec le plus profond respect, je lui donnai aussi une Lettre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & lui ayant montré mon pouvoir, il me dit qu'il étoit d'avis qu'on pouvoit entrer en traité avec moi, & qu'il consulteroit ses amis pour trouver les moyens de s'assembler; je ne voulus pas le contrédire, parceque j'attendois une occasion pour tourner les choses d'une manière que les difficultés de faire un traité vinssent d'eux, & non pas de moi, ainsi je témoignai approuver son dessein, & en attendre le succès avec impatience.

Je reçûs dans ce tems-là une Lettre du Seigneur de Boyn, portant qu'il avoit vû le Duc d'Athol, & quelques autres des principaux, que le Duc l'avoit chargé de m'assûrer de ses bonnes dispositions, & qu'il alloit employer quelques jours à visiter, & à conferer

ferer avec ses Amis, & à prendre des mésures pour traiter avec moi, qu'il me permettoit de découvrir ses intentions au Duc & à la Duchesse de Gordon, au Comte d'Erroll & à sa mere, au Comte de Strathmore & à Milord Stormont, & à nuls autres, qu'il me prioit de venir chez Milord Stormont à sa Maison de Pivon pour être plus à portée de lui, & qu'à son rétour il travailleroit avec moi en personne, ou qu'il m'envoyeroit quelqu'un suffisamment instruit.

Le Seigneur de Boyn écrivit aussi au Grand Connétable pour le prier au nom du Duc d'Athol de l'aller trouver, mais le Grand Connétable ne jugea pas à propos de faire ce voyage, parceque ne faisant qu'arriver chez lui, après une assemblée de plus de six Mois, il apprehendoit de donner de l'ombrage au Gouvernement, s'il s'en rétournoit du côté d'Edimbourg sitôt, outre que de telles assemblées des Jacobites des differents coins du Royaume, donneroient lieu de soupçonner qu'on tramoit quelque chose; il se contenta donc d'écrire ses raisons au Duc d'Athol, & de l'assûrer qu'il

étoit

étoit prêt d'entrer dans toutes ses mésures, & que pendant mon absence, il alloit engager les principaux de ses Amis afin d'avoir tout prêt pour mon rétour.

Le lendemain mon Courier revint de chez le Duc de Gordon avec une Lettre de ce Duc, qui fait paroître beaucoup d'impatience de me voir, il y promet de faire tout ce qui dépend de lui avant que de partir de chez le Comte d'Erroll. Je voulus partager le Royaume avec M. Moray, comme il est fort connû au Sud de la Riviere du Tay, je crûs qu'il y avoit trop de Risque pour lui d'aller de ce côté-là, d'autant plus que les Anglois ont mis sa tête à prix il y a trois ans, ayant promis cinq cent Livres Sterlins par proclamation, à celui qui le prendroit, je le priai donc de vouloir bien parcourir les Provinces du Nord, parmi les Montagnards, pendant que je visiterois le reste du Royaume; je le trouvai prêt à tout, même d'aller dans son propre pays, mais je me contentai de prendre ses Lettres pour son Frère ainé Chef de la Maison des Moray, & pour ses autres amis de ce côté-là, & le

le Comte d'Erroll qui craignoit fort que Mr. Moray ne fût reconnû, & que le secret ne fût découvert par-là, m'ayant fait rémarquer, qu'il y avoit lieu de croire que je gagnerois facilement les Ducs de Gordon, & d'Athol, le Marquis de Drumond, & le Comte de Brodalbin, que ces quatre Seigneurs sont en état de répondre de tous les Montagnards, & qu'ainsi le Voyage de Mr. de Moray ne seroit pas peut-être nécessaire, je changeai d'avis, & priai Mr. Moray d'attendre de mes nouvelles avant de se mettre en chemin, aimant mieux prendre toute la fatigue sur moi que de l'exposer, & de risquer de faire découvrir le secret par-là, sans une nécessité absoluë.

Ayant demandé le Caractère du Duc d'Athol: le Comte d'Erroll me dit que ce Duc avoit environ quarante ans, qu'il est fort entier dans ses sentiments, d'une grande probité, que sa parole est inviolable, & qu'on peut compter là-dessus: qu'il est hautain & emporté, qu'il est très-puissant dans plusieurs Provinces, qu'il a neuf Bataillons de ses Vassaux, de six cent hom-

hommes chacun, armés, enregimentés, & disciplinés, qu'il les avoit fait assembler, & camper tous les étés, depuis que les Actes de sûreté avoient authorisé les Seigneurs à armer, & discipliner leurs Vassaux: que lui Grand Connétable les avoit vû camper l'année passée, que ce Duc en peut mettre un plus grand nombre sous les armes, & que par ses amis il est absolument le plus puissant Seigneur d'Ecosse.

Je crûs alors qu'il étoit tems d'agir, mais ne voulant pas me trop engager avec les amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avant que de sçavoir à fond les intentions du Duc d'Hamilton, je mandai au Duc d'Athol que j'allois partir pour m'approcher de lui, que je verrois d'autres Seigneurs en chemin, & qu'ainsi il auroit tout le tems nécessaire pour prendre des mésures avec ses Amis.

J'écrivis aussi au Seigneur de Boyn, je lui marquai que je passerois chez le Seigneur de Boury son beaufrere, & je le priai de m'y faire avoir de ses Nouvelles.

En

En même tems pour mieux ménager le Duc d'Hamilton, je dépêchai un Courier à Edimbourg, avec une Lettre pour Mr. Hall son Confident, je lui témoignai ma surprise de ce qu'il m'avoit manqué de parole en ce que le Comte d'Erroll ne m'avoit apporté aucune Lettre de lui, ni aucune Commission de la part du Duc d'Hamilton, que cette conduite répondoit mal à ce qu'il m'avoit écrit lorsqu'il étoit chez Madame d'Erroll, que j'avois ordre de m'adresser principalement à ce Duc, que je le connoissois pour l'ame de toute l'affaire, qu'ainsi je l'avois prié de me prescrire la conduite que je devois tenir pour le voir en sûreté, que je n'avois pas encore pris des mésures avec personne, & que je n'en voulois pas prendre, jusqu'à ce que j'eusse sa réponse, que j'avois des choses à lui dire, dont il auroit lieu d'être content, qu'il ne tenoit qu'à lui de se couvrir d'une gloire immortelle, & de se rendre plus grand qu'aucun de ses ancêtres, que je leverois toutes les difficultés, & que je lui donnerois des facilités auxquelles il ne s'attendoit point, que s'il négligeoit cette occasion,

sion, elle ne se retrouveroit plus; qu'il perdroit non-seulement sa patrie, mais lui-même, ayant trop irrité les Anglois pour qu'ils ne l'accablassent pas; que j'allois me mettre en chemin, & que je serois à un certain jour marqué chez un Gentilhomme de ses Amis, (que je nommai) à une journée d'Edimbourg, que lui Mr. Hall étant accoûtumé d'y venir souvent, je le priois de s'y trouver ce jour-là, de montrer ma Lettre à Mr. d'Hamilton, de rectifier l'erreur touchant la Lettre du Roi, & de m'apporter la réponse du Duc; je témoignai être affligé de son indisposition, & j'ajoutai tout ce qui pouvoit marquer une grande Amitié, & une forte envie de le contenter.

J'écrivis en même-tems à Madame de Gordon, le Duc son Mari, & le Comte d'Erroll m'avoient conseillés de m'adresser à elle, parceque les Presbyteriens après s'être détachés du Duc d'Hamilton s'étant adressés aux Ducs de Gordon & d'Athol, ceux-ci les avoient envoyés à Madame de Gordon, qui faisant son séjour à Edimbourg, avoit des facilités pour les voir, & pour recevoir leurs propositions, que

que ces Seigneurs n'étoient pas à la Campagne, où ils sont éclairés de si près, je marquai à cette Duchesse un autre endroit pour y faire tenir la réponse.

Je restai encore deux jours chez le Comte d'Erroll pour donner le tems au Courier de rendre ses Lettres, puis (ayant laissé une Lettre pour prier Mr. de Ligondés de s'éloigner encore de la Côte) je marchai quatre jours & quatre nuits, & j'arrivai chez le Seigneur de Bourry au jour du grand matin, j'y trouvai le Seigneur de Boyn, il me dit que le Duc d'Athol avoit reçû ma réponse, qu'il étoit allé dans le fond de son Pays pour conferer avec ses amis, qu'il seroit de rétour au bout de dix jours, qu'il me prioit de l'attendre chez Milord Stormont, que le Comte de Strathmore souhaitoit de me voir au plûtôt, & que je trouverois une grande union, & une parfaite conformité entre les principaux, qu'ils avoient fort bien reçû mes remontrances, sur leurs differends de famille, & que j'aurois lieu d'être content.

Je conferai quelque-tems avec le Seigneur de Bourry, il a environ cin-

quante

quante ans, & il est fort riche & accrédité dans son pays, il me dit que le peuple étoit si animé contre les Anglois, & si porté pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) que lui & les autres Seigneurs du Pays, en étoient importunés tous les jours, qu'il n'osoit se montrer que très-rarement parmi ses Vassaux, qu'ils le pressoient continuellement, de leur donner permission de se soulever, lui reprochant que la Noblesse laissoit vendre & ruiner la Patrie, pendant que les peuples ne demandoient pas mieux que de prendre les Armes pour sa deffense, & que c'étoit de même par tout le Royaume; il voulut me retenir pendant quelques jours chez lui, mais je devois me trouver le lendemain au rendez-vous que j'avois donné à Mr. Hall, & j'étois bien-aise de profiter de l'absence du Duc d'Athol, pour faire tout ce qui me seroit possible avec le Duc d'Hamilton; ainsi je promis au Seigneur de Bourry de le voir à mon retour, je le priai d'aller trouver Milord Panmure son voisin & son ami, & de me faire sçavoir par le

le Seigneur de Boyn dans quel tems je le pourrois voir.

Je ne voulus pas que celui-ci eût connoissance de ce qui régardoit le Duc d'Hamilton, ainsi je convins avec lui que pour éviter les allées & les venuës, qui donneroient lieu aux curieux de soupçonner quelque chose, qu'il se tiendroit chez le Seigneur de Bourry jusqu'au rétour du Duc d'Athol, que je les avertirois, & qu'alors ils me reviendroient trouver chez Milord Stormont.

De-là j'allai le même jour chez Milord Strathmore, il est neveu de Milord Middleton par sa sœur, il approche de cinquante ans, & sa Maison dont il est le Chef, est une des plus anciennes de l'Ecosse. Il me reçût très bien, & me témoigna un grand zèle, il confirma ce que le Seigneur de Bourry m'avoit dit, de l'inclination generale du peuple, il me présenta le Seigneur d'Auchterhouse son Frère, qui étant venû depuis peu des Provinces du Ouëst, m'assûra de la bonne intention des Presbyteriens; ayant dit qu'il est intime ami du Seigneur de

Ca-

Carumath, qui a de grandes terres dans ce pays-là, je le priai de lui donner avis de mon arrivée, de me ménager une entrevuë avec lui, & de s'informer à lui plus à fond des intentions des Presbyteriens; Milord Strathmore me dit à ce que j'ai raconté ci-dessus du Duc d'Hamilton &c. ajoutant qu'il avoit toujours été ami de ce Duc, mais qu'il s'étoit éloigné de lui depuis qu'il avoit empêché le peuple de prendre les armes, qu'il a toute la deference possible pour les Ordres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), mais qu'étant sur les lieux il voit mieux ce qui est pour son service, qu'il suivroit volontiers le Duc d'Hamilton, s'il vouloit faire quelque chose, mais que puisqu'il ne veut rien faire, il croit qu'il étoit de son devoir d'agir sans lui, que je trouverois le Duc d'Athol dans les mêmes sentimens, ainsi que tous les autres; il me dit que je ne devois pas négliger le Duc d'Hamilton, mais qu'au même tems les bien-intentionnés s'attendoient que je ne lui communiquerois rien de leurs affaires puisqu'ils ne pouvoient plus se fier à lui: tous les

autres que j'ai vû, ou avec les quels j'ai eû Commerce par Lettres, ou autrement, ont exigé la même chose, ainsi il suffit de l'avoir marqué une fois pour tout.

Ayant évité d'entrer en affaire, jusqu'au rétour du Duç d'Athol, pour avoir le loisir de pénétrer les intentions du Duc d'Hamilton, je partis de chez Milord Strathmore, & m'étant rendû à l'endroit où j'avois prié Madame de Gordon d'adresser ses Lettres, on m'y donna un paquet de sa part dans lequel elle me mandoit:

„ Qu'elle voyoit quelques-uns des
„ Chefs des Presbyteriens tous les jours;
„ qu'ils étoient très-zèlés pour les in-
„ terêts du Roi d'Angleterre (le
„ Chevalier de St. George); qu'elle
„ leur avoit fait part de mon arrivée
„ dans le Pays, qu'ils en étoient très
„ aises, qu'elle me prioit de venir à
„ Edimbourg pour conferer avec
„ eux, que leurs démandes étoient
„ très-raisonnables, qu'avant que d'al-
„ ler à Edimbourg il falloit lui envo-
„ yer une promesse de ne me pas
„ fier au Duc d'Hamilton, qu'elle a-
„ voit en main des preuves certaines
„ que

„ que ce Duc avoit été la cause de tous „ les malheurs de l'Ecosse, que sous „ prétexte d'entrer dans le dessein, il „ me détourneroit de prendre d'au„ tres mésures plus solides, & qu'il „ me marqueroit à la fin, qu'il n'a„ voit plus de crédit dans aucun par„ ti, que je ne pouvois pas ignorer „ que les Jacobites avoient rompûs „ avec lui, & qu'elle me feroit voir „ que les Presbyteriens ne vouloient „ plus en entendre parler, qu'elle a„ voit appris que Mr. Hall devoit „ m'aller trouver, qu'elle m'avertis„ soit d'être sur mes gardes, que c'est „ un honnête homme, mais qu'il ne „ voit que par les yeux du Duc d'Ha„ milton.

Je ne jugeai pas à propos de lui envoyer la promesse qu'elle me demanda, mais je lui fis réponse que je tâcherois de l'aller voir à Edimbourg le plûtôt qu'il me seroit possible, que je la priois d'entretenir les Presbyteriens dans les bons sentimens où ils étoient, que je leur serois fidele, que je garderois leur secret, à l'égard non-seulement de celui dont ils se défioient, mais de tous les autres, & que je lui

donnerois bien-tôt de mes Nouvelles.

Je lui envoyai en même tems une Lettre de la Reine d'Angleterre (l'Epouſe du Chevalier de St. George) pour elle, dans laquelle cette Princeſſe faiſoit ſon poſſible pour juſtifier le Duc d'Hamilton contre les accuſations de Mr. le Duc de Gordon, & réjettoit tout le blâme du malheur de l'Ecoſſe ſur le manque de ſecours.

Ayant dépêché l'homme de Madame de Gordon, je marchai toute la nuit, & le lendemain je me rendis chez le Gentilhomme où Mr. Hall m'attendoit.

Il me fit mille complimens de la part du Duc d'Hamilton; il me dit que ſa maladie l'avoit empêché, de me faire réponſe par le Comte d'Erroll, que le Duc me prioit de lui envoyer les Lettres dont j'étois chargé de lui mander les propoſitions que j'avois à faire de la part du Roi, de venir au plûtôt à Edimbourg, & qu'il feroit ſon poſſible pour me voir.

Ayant été averti de tant d'endroits, & par tant de differentes perſonnes, que le Duc n'avoit plus de crédit parmi les Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) que je n'en

n'en pouvois plus douter, il ne me resta donc que l'Esperance qu'il seroit encore en état de travailler par le moyen des Presbyteriens à sa propre élevation, laquelle j'avois reconnû dans mon premier Voyage qu'il avoit fort à cœur, & je n'osai pas m'ouvrir sur cela à Mr. Hall, qui est absolument dans les interêts du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), ainsi je fus reduit à ne lui parler qu'en général.

Je lui dis, que j'étois sensiblement touché de la maladie du Duc d'Hamilton, que je voulois bien lui envoyer les Lettres que j'avois pour lui, & par lesquelles il verroit le peu de sujet qu'il avoit de se plaindre du Roi, que pour des propositions je n'en étois pas chargé, que je n'étois venû que pour recevoir celles des Ecossois: mais que si dans la suite des négotiations il se présentoit quelque chose en quoi je puisse lui faire plaisir, qu'il me trouveroit disposé à le contenter; que j'irois volontiers à Edimbourg, dès qu'il me donneroit des assûrances que mon Voyage ne seroit pas inutile, mais que ce seroit me commettre trop légérement que d'y aller sans être sûr de

 le

le voir, que cette Ville étant préſentement déſerte, il feroit impoſſible qu'un étranger puiſſe y reſter ſans être rémarqué, que je mépriſois les périls auxquels mon devoir m'expoſoit, mais que ce ſeroit agir contre les régles de la prudence que de m'y jetter mal à propos, que ſans doute il ſçavoit les intentions du Duc d'Hamilton là-deſſus, & qu'il feroit bien de me les dire ſans déguiſement.

Il répondit que le Duc d'Hamilton avoit grande envie de me voir, mais que franchement il ne croyoit pas, qu'il pourroit le faire, qu'il gardoit le lit, qu'il étoit toujours entouré de ſes Domeſtiques, & que la Ducheſſe ſa Femme ne le quittoit point, qu'il avoit été ravis d'apprendre que le Roi (le Chevalier de St. George) lui avoit fait l'honneur de lui écrire, mais qu'il s'étoit auſſi attendû à une Lettre de la Reine d'Angleterre (l'Epouſe du Chevalier de St. George), que puiſque cette Princeſſe ne lui avoit pas écrit, il falloit que le deſſein ne fût pas de ſon goût, & qu'il a trop de vénération pour ſon jugement, pour ſe mêler d'une choſe qu'elle n'approuve point, qu'il s'étoit bien

bien imaginé que je ne lui ferois point de propositions, qu'il étoit pourtant nécessaire que je commençasse par-là, puisque sans faire de propositions on ne conclueroit jamais un traité.

Je répondis que je ne me laissois pas éblouïr si facilement, que le Duc d'Hamilton ne cherchoit que des défaites assez mal tournées, qu'il faisoit le difficile, & se plaignoit, lorsqu'il avoit toute la raison du monde de se croire fort honoré, que si la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George) lui avoit écrit, il auroit sans doute imaginé quelqu'autre sujet de plainte, qu'il sçavoit très-bien que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne lui avoit pas écrit sans la participation de la Reine sa mere, que je ne pouvois pas m'engager d'aller à Edimbourg en vain, que je n'avois pas de tems à perdre inutilement, qu'il ne devoit pas s'attendre à des propositions de ma part, ni que je voulusse le persuader à prendre les armes, que je ne m'étois point pourvû d'arguments sur le sujet, qu'il y avoit longtems qu'il crioit au secours, que j'étois disposé à lui promettre celui dont

il auroit befoin, qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il avoit deſſein, & ce qu'il étoit en état de faire, que les ſecours devoient ſe régler ſur l'état de la Nation & ſur ſes forces, qu'ainſi c'étoit à lui à me faire des propoſitions, & qu'après les avoir bien examinées, je ferois mon poſſible pour le contenter, que j'avois un pouvoir très-ample de promettre tout ce que je jugerois à propos, & que je ne ferois point de difficulté ſur les choſes qui me paroîtroient raiſonnables.

J'avois aſſez médité ſur l'état, & ſur les forces de l'Ecoſſe pour être très aſſuré de pouvoir répondre à tout ce qu'on pourroit alleguer pour prouver la néceſſité d'un grand ſecours, ainſi je ne riſquois rien en parlant ſi hardiment.

Monſieur Hall me répondit que je devois aſſez connoître le Duc d'Hamilton pour ne me pas arrêter à ces difficultés, qu'il en faiſoit à tout moment, & qu'il n'y ſongeoit plus, qu'il lui rendroit compte de ma réponſe, qu'il apprehendoit cependant qu'il la trouveroit trop ſeche, qu'il l'avoit chargé de s'informer de moi quels ſecours le Roi vouloit bien donner à l'Ecoſ-

l'Ecosse, & qu'il me rapporteroit bientôt les sentimens du Duc d'Hamilton là-dessus.

Je lui dis qu'il n'étoit pas encore tems de parler du secours, qu'il falloit premièrement sçavoir à fonds, les forces que les bien-intentionnés mettoient sur pied, & les moyens qu'ils ont pour les entretenir, qu'après avoir raisonné là-dessus selon les régles de la Guerre, nous pourrions examiner par les mêmes régles quels secours leur seroient nécessaires, que je ne croyois pas que lui Mr. Hall vouloit entrer dans ce détail, n'étant pas de sa competence, & que je lui dirois cependant, que quoique le Roi vouloit bien secourir les Ecossois, Sa Majesté ne prétendoit pas en faire sa principale affaire, qu'elle vouloit bien aider les Ecossois à faire la guerre, mais qu'elle n'étoit nullement disposée à la faire pour eux & à ses dépens, & que quelque seche que fût ma réponse, sa Commission étoit encore plus seche, & que je ne m'étois pas attendû à tant de froideurs de la part du Duc d'Hamilton.

Alors il me demanda si le Roi ne

vouloit pas donner dix mille hommes? Je répondis que non, & que je ne croyois pas qu'on pût être assez peu raisonnable pour les demander. Cependant, dit-il, le Duc d'Hamilton croit que c'est le moins qu'on peut demander. Vous direz, lui dis-je, au Duc d'Hamilton, que ce n'est pas ainsi qu'on agit avec un grand Roi, il faut donner des raisons pour appuyer ses demandes, vous en a-t-il donné? Il m'avoüa que non. Sur quoi je lui dis, que je ne lui conseillois pas de demander la moitié, que peut-être on trouveroit après avoir bien examiné toutes choses, que les Ecossois n'auroient pas besoin d'aucunes Troupes étrangeres; qu'il seroit inutile d'en parler davantage, puisqu'il n'étoit pas mieux instruit, & qu'ainsi je le priois de dire au Duc d'Hamilton de ma part que j'avois des choses très-particulières à lui dire, que je ne les dirois qu'à lui seul, que j'avois tant de considération pour lui que je laisserois passer encore quatre jours, sans entrer en affaire avec les autres Seigneurs, & que j'attendrois sa réponse chez le Marquis de Drummond. Je donnai à Mr. Hall les

Let-

Lettres pour le Duc d'Hamilton, & je le priai de me faire sçavoir ce qu'il pensoit des inclinations du Comte de Sechirly son Frère. Je lui donnai aussi une Copie des questions sur l'état de la Nation, & je le priai de dire au Duc d'Hamilton, qu'il seroit nécessaire de répondre à toutes les choses avant que de parler de secours.

Mr. Hall s'en retourna à Edimbourg, & je m'en allai le même jour à Scoou chez Milord Stormont, qui, ayant appris dès le mois de Février du Comte d'Erroll, que je devois aller en Ecosse, s'étoit donné plus de mouvement que tous les autres; il avoit parcouru tout le Sud d'Ecosse où il est puissant, il avoit aussi vû plusieurs des principaux dans le Nord de l'Angleterre, & puis il étoit revenû à Scoou pour m'attendre. Je ne jugeai pas à propos d'y rester, étant bien aise de voir ce que je pourrois esperer du Duc d'Hamilton, avant que de m'engager avec les autres.

Milord Stormont me confirma ce que le Comte de Strathmore & le Seigneur de Boyn m'avoient dit du Duc d'Athol, qui ayant pris jour avec lui

 pour

pour mon rétour à Scoou, & étant convenû du nom que je prendrois, & d'un prétexte pour y rester quelque tems, j'allai chez le Marquis de Drumond, où j'arrivai le lendemain.

Il me parut si zèlé que je ne fis point de difficulté de lui donner la Lettre du Roi, & celle du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George). Il témoigna une extrême reconnoissance de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit; il me dit qu'ayant appris de Milord Jean Drumond son Frère, le sujet de mon Voyage, & que je devois passer chez lui, il avoit envoyé chez tous ses Amis pour sçavoir leurs sentimens sur les questions que j'avois proposé touchant l'état de la Nation, & ses besoins, & qu'il attendoit leur réponse, que son Frère étoit allé d'un autre côté, & qu'il devoit être de retour le même jour ou le lendemain.

Il fit avertir le Seigneur d'Albercarney son Voisin qui me vint voir le même jour. Après avoir lû la Lettre de Mr. Moray son Frère, & parlé en général des affaires, il me dit qu'il consulteroit avec Milord Drumond & quelques autres Seigneurs, & qu'il me donneroit

toit un Mémoire signé de leurs mains, pour réponse aux questions que j'avois proposé comme préliminaires à un traité.

Le lendemain Milord Jean Drumond arriva. Il me conta qu'il avoit été chez les Comtes de Linlighton & de Coxtoun, & chez Milord Kilsith, que ces trois Milords avoient montrés beaucoup de joye d'une si belle occasion pour servir leur Roi (le Chevalier de St. George) & leur Patrie; que les deux premiers avoient promis de donner les mains à tout ce qu'on pouvoit souhaiter d'eux, & que le dernier avoit parû être dans les mêmes sentimens, à l'exception qu'il témoigna ne pouvoir pas se séparer du Duc d'Hamilton, & vouloit agir de concert avec lui; il chargea cependant Milord Jean Drumond de me prier de passer chez eux, pour y prendre des mésures plus efficaces.

Le lendemain le Frère de Mr. de Moray que j'avois envoyé par la Hollande vint chez Milord Drumond. Il ne faisoit qu'arriver depuis deux jours en Ecosse, ayant été malade en Hollande, & croyant gagner du tems il s'étoit embarqué sur un Vaisseau Ecos-

ſois pour Edimbourg, & il avoit été trois ſémaines à faire le trajet. Je le priai puiſqu'il venoit ſi tard de ſe tenir chez lui, d'autant plus que quelques-uns de la Cour de St. Germain, ayant donné avis qu'il devoit paſſer avec moi, il ſeroit néceſſaire de prendre des plus grandes précautions, je le chargeai ſeulement d'entretenir tous les bien-intentionnés dans leurs diſpoſitions après mon rétour en France, & de ſe tenir en répos juſqu'à ce qu'il auroit appris mon départ.

Dans ce tems-là je reçûs la réponſe de Mr. Hall, portant qu'il avoit trouvé Mr. le Duc d'Hamilton dans un état pitoyable, réduit à l'extrêmité, ayant de la peine à reſpirer, qu'il avoit eû vingt-neuf accès de fievre, que ce Duc étoit au déſeſpoir qu'il lui étoit impoſſible de me voir, qu'il m'aimoit, & qu'il m'eſtimoit, qu'il donneroit volontiers ſa vie pour m'entretenir, qu'il ne doutoit pas de mon Amitié, qu'ainſi il me prioit de l'excuſer s'il ne faiſoit pas réponſe à la Lettre du Roi, ni à celle du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qu'il ſe donneroit cet honneur à la premiè-

re

re occasion, dès que ses forces seroient revenuës, qu'il entreroit dans toutes les mésures raisonnables pour le Rétablissement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George); mais qu'il ne croyoit pas que ce Prince dût se risquer, sans un grand Corps de Troupes, & qu'il me souhaitoit un bon voyage.

J'étois bien informé que le Duc d'Hamilton n'étoit pas si malade que Mr. Hall vouloit me le faire croire, je ne sçavois que penser de sa manières d'agir; quelquefois je m'imaginois qu'il s'étoit reconcilié sous main avec la Cour de Londres, & d'autres fois je croyois qu'il ne se rendoit si difficile que pour se faire prier; je jugeai donc que je ne devois pas lui faire trop d'avances, que, s'il avoit fait sa paix avec la Reine Anne, je devois lui cacher l'état de nos affaires, & que s'il vouloit se faire prier, je devois lui donner le change, & qu'en le négligeant je l'attirerois plûtôt à moi.

Je fus bien-tôt convaincû, qu'il n'agissoit pas de bonne-foi; car ayant appris que Mr. Hall avoit écrit par le même Courier, à deux de ses amis, je trouvai moyen d'avoir les Lettres dans

lesquelles il parle plus franchement.

Il dit dans les Lettres que le Duc d'Hamilton avoit crû que s'il paroissoit trop disposé à accepter le secours du Roi, que cela mettroit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) dans la nécessité de passer en Ecosse, parceque le Roi auroit juste raison d'être mécontent de ce Prince, s'il réfusoit d'y aller lorsque ses sujets le démandoient, & qu'ils se préparoient à le récevoir, & que craignant aussi que le Roi ne faisoit ces avances que pour s'excuser de se mêler davantage en faveur de ce Prince, le Duc avoit jugé à propos pour embarrasser Sa Majesté, (ce sont les propres termes de la Lettre,) de demander que le Roi l'assûre d'un parti considérable en Angleterre, ou que Sa Majesté lui donna assez de Troupes pour faire la Conquête de l'Angleterre conjointement avec l'Armée Ecossoise, que le Duc d'Hamilton est en état de mettre le Roi d'Angleterre (le Chevalier St. George) sur le Trône d'Ecosse sans le secours de la France, & quand ce Prince ne méneroit qu'un simple Page avec lui, mais qu'en ce cas le

Roi

Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) dépendroit trop de ses sujets.

Je vis bien par ces Lettres que le Duc d'Hamilton cherchoit sous main à rompre toutes les mésures des bien-intentionnés, & ensuite se disculper envers eux par de faux exposés, qui tendoient à diminuer leur confiance dans les bontés du Roi, & leur attachement à la France.

Je fus si indigné de ce procedé, que je ne voulus plus écrire au Duc d'Hamilton, ni à Mr. Hall, je dis seulement de bouche à celui qui m'avoit apporté la Lettre, que je n'avois point de réponse à faire.

Mais réflechissant sur ce que le Duc d'Hamilton prétendoit être en état de mettre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur le Trône sans le secours de la France, & qu'en même tems il travailloit à empêcher ce Prince de passer en Ecosse, il me venoit dans l'esprit, que peut-être il croyoit toujours s'y mettre lui-même.

J'étois très-assûré qu'il n'avoit rien à prétendre de la grande & petite Noblesse; il ne lui restoit donc que les Presbyteriens; & comme je n'étois pas assez

assez informé de leurs dispositions, je résolus de mettre au plûtôt tout en œuvre pour les sçavoir à fond, avec intention que, si je découvrois qu'ils fussent encore dans ses interêts, je trouverois quelques moyens pour renouer avec le Duc d'Hamilton.

Je dépêchai un Courier à Madame de Gordon, & pour m'exempter d'aller à Edimbourg, je lui répresentois que, puisqu'elle se défioit si fort du Duc d'Hamilton, il ne seroit pas à propos que je m'aprochasse si près de lui, qu'il sçauroit infailliblement que j'étois en Ville, & qu'il en arriveroit de grands inconvéniens, je la priai de me mander le détail de ce que les Chefs des Presbyteriens lui avoient proposés, & le même jour je m'en rétournai chez Milord Stormont.

Le Duc d'Athol n'étoit pas encore de rétour, & pendant que je l'attendois le Seigneur d'Auchterhouse Frère de Milord Strathmore m'y vint trouver; il me donna la réponse du Seigneur de Carnevath à la Lettre qu'il lui avoit écrite à ma priere, il me pria d'excuser son ami s'il ne venoit pas me trouver, parcequ'il avoit des affaires très-pres-

pressantes, qui le retenoient à une de ses maisons auprès d'Edimbourg, il me dit que le Seigneur de Carnevath l'avoit authorisé de signer en son nom tout ce qui seroit réglé avec moi. Sa Lettre porte „ qu'il venoit de ses ter-
„ res dans le Ouëst du Royaume, qu'il
„ s'étoit appliqué avec soin à s'infor-
„ mer des sentimens des Presbyte-
„ riens, qu'il avoit été agréablement
„ surpris de trouver un changement
„ presque miraculeux dans les Esprits.
„ Vous ne sçauriez imaginer, dit-il, le
„ changement surprenant arrivé dans
„ ce Pays-là dans les maximes & dans
„ les inclinations des habitans, la jus-
„ tesse de leur sentiment par rapport
„ à l'état présent des affaires, leur
„ zèle, & l'envie qu'ils ont d'entre-
„ prendre quelque-chose pour leur
„ Roi (le Chevalier de St. George),
„ & pour leur Patrie, & cette dis-
„ position ne se trouve pas dans
„ quelques Cantons seulement, elle
„ est universelle par toutes les Pro-
„ vinces; Seroit-il possible qu'on ne
„ profitera pas d'une si belle occasion?

Le Seigneur de Carnevath est petit-Fils du fameux Monsieur Lockart qui étoit

étoit Ambaſſadeur en France il y a près de cinquante ans, il a plus de cent mille livres de rente en fonds de terre, il fut nommé pour un des Commiſſaires pour le Traité d'Union, il proteſte contre toutes leurs procedures, & il s'eſt toujours oppoſé à l'Union dans le Parlement.

Le Seigneur de Stanhope manda les mêmes choſes à Milord Stormont touchant les Presbyteriens, & le Seigneur Deſterenſon grand Presbyterien, dont les terres ſont dans ces Provinces, étant venû à Scoou, me confirma tout ce que je viens de dire, & que ſes Vaſſaux le preſſoient fort de lever le maſque, & de ſe joindre aux Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

Le Synode National du Clergé Presbyterien, étant aſſemblé alors, approuva tout ce que les Synodes Provinciaux, & les Conſiſtoires avoient fait contre l'Union, & cette aſſemblée rejetta la propoſition du Comte de Glasgow Grand Commiſſaire de la Reine de congratuler cette Princeſſe, ſur le ſuccès, & la Concluſion de ce Traité.

Etant tombé malade dans ce temslà,

là, je vis bien qu'il me ſeroit impoſſible d'aller chez tous les Pairs, & autres Seigneurs, qui avoient demandés à me voir, je dépêchai donc pluſieurs Couriers pour les avertir de ma maladie, & pour les prier de me venir trouver, ou de faire ſçavoir leurs ſentimens à ceux de leurs Amis qui étoient à portée de me voir.

Ils choiſirent ce dernier parti à l'exception de Milord Kilſith qui (étant auſſi intime Ami de Milord Stormont, & ayant été accoûtumé de l'aller voir ſouvent,) répondit qu'il étoit indiſpenſablement obligé de ſe trouver à Edimbourg le lendemain, & qu'il ne manqueroit pas de ſe rendre à Scoou en peu de jours.

Milord Stormont en me donnant la Lettre de Milord Kilſith, me dit de me préparer à combattre, que celui-ci n'étoit allé à Edimboug que pour conſulter le Duc d'Hamilton, & pour prendre ſes inſtructions, que j'avois beſoin d'être ferme & toujours ſur mes gardes, que pour peu que je molliſſe, je me trouverois la dupe de ces deux Milords, qu'il étoit très-aſſûré des bonnes intentions de Milord Kilſith, mais que

que celui-ci étoit trop attaché au Duc d'Hamilton qui ne va pas droit.

Madame de Gordon ayant insisté à demander ma présence à Edimbourg, je lui fis réponse, que, étant malade au lit, il m'étoit impossible de me mettre en chemin, qu'ainsi elle ne pouvoit plus se dispenser non-seulement de me mander le détail, mais aussi de m'envoyer une personne pleinement instruite de tout ce qu'elle avoit à me dire, d'autant plus que le tems pressoit.

Elle se rendit à mes raisons & elle dépêcha un Gentilhomme nommé Strachant, en qui les Chefs des Presbyteriens avoient un entière confiance.

Outre la Lettre de Madame de Gordon qui lui donna une entiére Créance, il me donna un Mémoire écrit de la main du Seigneur de Kersland, le principal Chef des Presbyteriens, & Chef d'une des plus considérables Maisons d'Ecosse, dont voici la Traduction.

MEMOIRE

Du Seigneur de KERSLAND.

LES Presbyteriens sont résolus de ne jamais admettre l'Union, parcequ'elle fait violence à leurs consciences, & parcequ'ils sont persuadés qu'elle causera des maux infinis à cette Nation, & qu'elle rendra les Ecossois Esclaves de l'Angleterre.

Ils sont prêts à se déclarer unanimement pour le Roi Jacques, ils supplient seulement Sa Majesté de promettre qu'elle ne consentira jamais à cette Union, & qu'elle assûrera & protegera la Religion Protestante; la Déclaration à l'égard de la Religion doit être en termes generaux.

Ceux d'entre les Presbyteriens qu'on appelle Cameroniens, mettront cinq mille hommes sur pied, des meilleurs Soldats du Royaume, & les autres Presbyteriens en assembleront encore huit mille.

Ils supplient le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de leur donner des Officiers, sur-tout des Officiers Géné-

Généraux, & de leur envoyer de la poudre; ils ſont déjà armés.

D'abord que Sa Majeſté Britannique (le Chevalier de St. George) aura accordé les demandes précédentes, & aura promis de venir enſuite en perſonne en Ecoſſe, ils prendront les armes contre le Gouvernement & ils donneront telles autres aſſûrances de leur ſincerité, qu'on pourra ſouhaiter.

Pourvû qu'on leur envoye de la poudre, ils s'obligent à ſe maintenir dans leurs Païs avec leurs ſeules forces, contre toutes les forces de l'Angleterre, & cela pendant un an, en attendant l'arrivée de leur Roi (le Chevalier de St. George), & le ſecours qu'il ameneroit avec lui.

Ils s'en remettent à ce Prince d'emmener avec lui tel nombre de Troupes qu'il jugera à propos, ils croyent cependant qu'il n'aura pas beſoin d'un grand nombre.

Ils ont des Correſpondances dans le Nord d'Irlande (*), & ils ſont aſſurés

(*) Les habitans du Nord d'Irlande ſont auſſi Presbyteriens.

rés que les Ecossois qui habitent cette Province se déclareront avec eux.

Ce Mémoire étant trop général, j'en demandai des éclaircissements à Mr. de Strachant: alors il produisit une Instruction plus ample dont voici la substance.

Instruction Particuliere.

QUE les Presbyteriens des Provinces (*) de Clydesdale, de Nidesdale, de Gallovay, d'Aire, de Kircudbright avec ceux des Provinces de Tiviotdale, de Tweedale & de Forest, sont résolûs de prendre les armes & se déclarer pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & de lever treize mille hommes, & qu'ils sont en état de les faire subsister.

Que pour s'adresser au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ils avoient mis leurs interêts entre les mains du Seigneur de Kersland,

(*) Ces Provinces sont à l'Ouëst & au Sud de l'Ecosse.

land, du Seigneur de Gaſton, du Seigneur de Kingsmilſide, & de Mr. Aveskine Oncle du Comte de Buchan.

Que les Seigneurs étant informés que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit une entière confiance au Duc d'Hamilton, ils s'étoient adreſſés à lui, qu'ils lui avoient propoſés à la fin de l'année paſſée de prendre les armes, & diſſiper le Parlement, & que le Duc leur avoit deffendû de remuer, diſant qu'ils n'avoient obéis qu'à regret, que de peu de tems après le Seigneur Nishy de la Maiſon d'Hamilton, parent & ami intime de ce Duc, leur avoit inſinué que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) étoit abandonné par la France, & qu'il falloit chercher quelques autres moyens pour délivrer leur Patrie de l'Eſclavage; il leur propoſa d'offrir la Couronne au Duc d'Hamilton, qu'ils avoient rejetté cette propoſition, ſçachant bien que le reſte de la nation n'y conſentiroit jamais, que depuis ce tems-là ils n'avoient voulû avoir aucune correſpondance avec lui, qu'ayant ſçû que j'étois dans le Pays, & que j'y

j'y étois authorisé par le Roi pour traiter avec la Nation, ils avoient crû que j'aurois plus de confiance en un Gentilhomme Catholique qu'en eux, & que d'ailleurs ils étoient éclairés de si près par le Gouvernement, & par les Espions du Duc d'Hamilton, que, pour mieux garder le secret, ils avoient jugés à propos d'envoyer ce Gentilhomme plûtôt que de m'aller trouver eux-mêmes.

Qu'ils sont prêts à se joindre aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) soit Catholiques ou Episcopaux, qu'ils commenceront, & qu'ils donneront par-là les moyens aux autres de se soulever, & qu'ils mettront le fort château de Dumbarton sur la Rivière de Clyde, entre les mains de celui qui sera nommé par le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & que les plus gros Navires peuvent ancrer sous les murailles de ce château.

Qu'ils ont une connoissance parfaite de tout le Pays, qu'ils se saisiront du gué d'Alberfoin, & de tous les autres gués sur la Rivière de Forth, & qu'ils tiendront par-là les passages li-

bres pour les bien-intentionnés du Nord; pour les mettre en état de prendre les armes, ils demandent qu'on leur envoye à l'embouchure de la Rivière de Clyde, un bâtiment chargé de poudre, & qu'un riche Marchand, que l'on nommoit Walchinshan aura soin de les retirer, ils disent qu'il leur sera impossible de se mettre en Campagne plûtôt faute de poudre.

Que le Duc d'Hamilton leur ayant dit que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne veut pas qu'ils prennent les armes, ils souhaitent que ce Prince leur envoye un ordre pour cet effet, ou que je les assûre par une Lettre adressée à la Duchesse de Gordon, que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) le veut bien, & qu'elle se rendra en Ecosse dans la suite; que le meilleur endroit pour son débarquement sera à Kircudbrigth dans le Sud de l'Ecosse.

Qu'ils ne demandent que la liberté de Conscience pour eux, ainsi que pour les Catholiques, & qu'ils prient leur Roi (le Chevalier de St. George) de s'en rapporter au premier Parlement,

ment, pour le Rétablissement de la Religion Episcopale ou Presbyterienne.

Qu'ils suivront les ordres de ce Prince avec la dernière exactitude, qu'ils ne demandent pas de sçavoir ce que ses autres amis feront, mais seulement ce qu'ils doivent faire eux-mêmes.

Que le Seigneur de Kersland s'offre à venir en France avec un autre Chef pour inviter le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de passer en Ecosse & pour rester en ôtages pour la fidelité de leur parti.

Que comme on avoit confisqué les biens de quelques-uns d'entre eux sous le regne du Roi Charles Second, ils esperent que ceux qui sont entrés en possession de leurs biens depuis la Révolution, & qui se déclareront pour leur Roi en cette occasion seront conservés par lui dans la possession des dits biens.

Qu'ils se sont assûrés de la plus grande partie des Troupes reglées en Ecosse, ce qui augmentera leurs forces de plus de deux mille hommes; ils m'ont donné un détail des Officiers dont ils ne sont pas assurés dans chaque Régiment.

Qu'ils croyent que lorsque le Duc d'Ha-

d'Hamilton verra un parti formé, il ſe joindra à eux, parcequ'il eſt ſi accablé de dettes, & ſi haï des Anglois, qu'il n'y a point d'autre ſûreté pour lui.

Ayant conſidéré ces propoſitions, & craignant la préſence du Milord Kilſith, que j'attendois à tous moments, & qui n'auroit pas manqué d'avertir le Duc d'Hamilton de ce qui ſe paſſoit, je crûs devoir renvoyer Mr. Strachan; ainſi je lui dis, qu'il pouvoit aſſûrer ces Meſſieurs que leur zèle, & leur deſſein étoit très-agréable au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), que ſon intention eſt qu'ils prennent les armes, que je répreſenterois leurs bonnes diſpoſitions & leurs demandes, & que je leur manderois ce qu'ils auroient à faire; que le Seigneur de Kersland feroit bien de ſe tenir prêt à paſſer en France en cas de beſoin; je réglai la manière d'écrire à Mr. Strachan, au Seigneur de Kersland, & au Sr. Valchinshards qui doit recevoir la poudre, & je le priai de me faire ſçavoir encore de leur nouvelles avant mon départ.

J'écrivis les mêmes choſes à Madame

dame de Gordon, pour être communiquées aussi par elle aux Chefs des Presbyteriens.

Ne pouvant plus douter des intentions des Presbyteriens, je n'ai plus songé qu'à rendre le dessein plus général, & d'y engager les plus puissans Seigneurs d'Ecosse.

Le Duc d'Athol étant le principal d'entre eux, j'attendois son rétour avec impatience, & lui voyant que son Voyage tiroit en longueur il m'envoya deux de ses Frères, Milord James Muray, sous Milord Dundée, & son troisième Frère, qui ayant épousé l'héritiere de la Maison de Nairn, étoit devenû Lord Nairn, & avoit pris le nom & les armes de cette Maison, il n'avoit jamais voulû prêter serment de fidelité au Roi Guillaume, ni à la Reine Anne.

Ils me dirent que le Duc leur Frère faisoit un tour parmi ses Amis, & ses Vassaux, & qu'il les avoit envoyé devant lui pour m'assûrer de son zèle, & de ses bonnes intentions.

Puis se trouvant avec Milord Stormont, & le Seigneur d'Auchterhouse

frère de Milord Strathmore, ils proposerent de faire venir Milord Strathmore & Milord Effinaird, & de travailler avec moi.

Comme je craignois cette proposition, étant bien résolû de n'engager le Roi à rien; je répondis que j'aurois toute la déference possible pour eux, & pour les deux autres Milords, mais qu'il falloit qu'ils fussent en plus grand nombre pour authoriser le traité qu'ils vouloient faire.

Ils me répondirent qu'ils agissoient au nom de plusieurs autres comme ils me feroient voir, qu'ainsi je ne pouvois pas réfuser d'entrer en affaire avec eux, en attendant l'arrivée du Duc d'Athol, & qu'ils puissent s'assembler en plus grand nombre pour conclure.

Je répondis que l'état de l'Ecosse leur devoit être assez connu, & que je leur avois donné assez de temps pour s'en informer à fond, que je leur avois envoyé des questions qui marquoient en détail tout ce qui étoit nécessaire de sçavoir, & qu'ils devoient répondre à ces questions, avant que de songer à d'autres choses.

Ils

Ils répliquerent, que leur réponse étoit toute faite, ils me la montrerent à peu près telle qu'elle est dans la première partie de leur Mémoire ci-joint, à l'exception du préambule qu'ils ont ajouté depuis, & ils m'assûrent que c'étoit le sentiment de tous les bien-intentionnés; après en avoir fait la lecture, ils demanderent à voir mon pouvoir; je le montrai volontiers, ayant trouvé dans leurs réponses aux questions de Mr. de Chamillart, de quoi me défendre contre la demande d'un grand Secours.

L'ayant lû, ils me demanderent quel secours ils pouvoient esperer de Sa Majesté Très-Chrétienne?

Je répondis que mon pouvoir m'authorisoit de promettre tout ce que je jugerois à propos: qu'ainsi le secours devoit être réglé sur leurs besoins; puisque je ne jugerois jamais à propos de leur promettre un secours dont ils n'avoient pas besoin, & qu'il ne paroissoit pas dans leur Mémoire qu'ils eussent besoin de grand' chose.

Ils repliquerent, qu'ils n'avoient pas voulû achever leurs demandes, avant que de m'avoir parlé de l'article

du Secours, que pour ſe rendre maitres de l'Ecoſſe, ils n'avoient à la verité beſoin que de la perſonne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), des Armes, des Munitions, & d'Argent, mais que leur desſein étant de pénétrer en Angleterre, & d'obliger les Anglois ou à ſe ſoumettre, ou de traiter avec eux, ils auroient beſoin d'un grand Secours pour y réuſſir.

Je répondis, que je n'étois pas de leur ſentiment, que du moment qu'ils ſeroient les Maîtres de l'Ecoſſe, ils n'avoient beſoin que de leurs propres forces pour pénétrer en Angleterre, qu'il n'y avoit point de Troupes en Ecoſſe qui puiſſent les empêcher de s'aſſembler, que les Anglois n'étoient pas en état de réſiſter à une Armée auſſi conſidérable que celle qu'ils prétendoient lever, que les vivres ne leur manqueroient pas dans ces Pays ouverts, & abondants, & qu'ils ſeroient en état de ſe faire payer des Contributions qui ſuffiroient pour tous leurs beſoins & au-delà, à l'exemple de leurs Peres qui dans les dernières Guerres entre l'Ecoſſe & l'Angleterre, en 1639, tirerent

rerent huit cent livres Sterlins par jour seulement des trois Provinces du Nord de l'Angleterre, qui sont les plus pauvres de ce Royaume.

Ils convinrent que j'avois raison, mais, dirent-t-ils, les Anglois feront venir leurs Troupes de Flandres, & nous aurons besoin de Troupes réglées pour leur opposer.

Je répondis, conformement à mes instructions, qu'il n'étoit pas encore tems de parler d'une chose si éloignée, qu'il ne s'agissoit présentement que de ce qui leur étoit nécessaire pour commencer la guerre, que si les Anglois retirent leurs Troupes de Flandres, il sera alors facile au Roi de faire passer des Troupes en Angleterre ou en Ecosse, que le nombre de ces Troupes doit être réglé sur le nombre de celles que les Anglois retireront des Païs-Bas, qu'il faut attendre que cela arrive, & qu'alors on conviendra du nombre & de la quantité de celles que le Roi donnera.

Mais, dirent-ils, nous avons besoin de Troupes, pour mettre la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en sûreté, & pour

donner le tems à ſes amis de ſe joindre à lui.

Je répondis, que puiſque la Nation de leur propre aveu devoit ſe ſoulever univerſellement, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ſeroit en pleine ſureté dès qu'il ſeroit parmi des ſujets ſi fideles, & ſi zèlés pour ſes intérêts, & qui s'aſſembleroient en ſi peu de tems, que ſi par les Troupes qu'ils demandoient, pour accompagner ſa perſonne, ils entendoient ſeulement un certain nombre de Gardes, il n'y auroit pas peut-être de difficultés à les obtenir, mais qu'un Corps de Troupes ſeroit plus nuiſible qu'utile, que les étrangers ne ſont pas accoûtumés à vivre de ſi peu que les Ecoſſois, qu'ils n'entendront pas leur langage, qu'ils ne feront pas de leur Religion, que cela aura l'air d'une conquête au moins parmi les Anglois, & que cette imagination empêchera leurs amis en Angleterre de ſe joindre à eux, & les portera peut-être à ſe ranger de l'autre côté.

J'ajoutai qu'ils n'avoient qu'à jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Hongrie, qu'il s'en faut beaucoup que

que cette Nation soit si guerriere que la Nation Ecossoise: que cependant elle a résisté aux meilleurs Généraux, & aux vieilles Troupes de l'Empereur, que la Hongrie est remplie de places fortes, que les mécontents en ont pris plusieurs avec leurs propres Troupes sans l'assistance des Troupes étrangères, qu'ils seroit beaucoup plus facile aux Ecossois de se rendre Maîtres non-seulement de l'Ecosse, mais aussi de l'Angleterre, puisqu'il n'y a pas une seule Ville fortifiée, non-seulement dans l'Ecosse, mais dans tous les deux Royaumes à l'exception de Portsmouth qui est sur le bord de la Manche, & qui ne vaut pas grand' chose, & qu'il n'y a point de Troupes ni en Angleterre, ni en Irlande pour s'opposer à leurs progrès.

Qu'ils avoient tort de s'épouvanter de Troupes réglées; que les leurs deviendroient des Troupes reglées en quinze jours de tems, que tous leurs hommes sont accoutumés à tirer dès leur enfance, étant tous chasseurs, que depuis vingt six ans ils avoient fait l'exercice, & avoient été accoûtumés à tous les mouvements militai-

 res,

res, que naturellement ils craignent si peu le feu, qu'on a toujours autant estimé leurs recruës que leurs vieux Soldats, qu'ils étoient accoûtumés à obéir, par l'authorité absoluë que leurs Seigneurs, & leurs Chefs ont toujours eû sur eux: que l'expérience avoit souvent fait voir qu'ils valoient des Troupes reglées, qu'ils avoient presque toujours battu les meilleures Troupes d'Angleterre, témoin la défaite du Général Machay, dans la dernière guerre, quand dix huit cent Montagnards battirent en raze campagne, six mille de vieilles Troupes Angloises & Hollandoises; & que si Cromwel avoit eû des avantages sur eux, il les devoit à leurs divisions intestines, & non pas au défaut de bravoure dans leurs Troupes, & que ce qui leur donne encore un plus grand avantage sur les Anglois, c'est qu'ils sont robustes, qu'ils vivent de peu, & qu'ils feront périr une Armée Angloise sans combattre à force de la fatiguer.

Ils ne répliquerent rien, mais ils insisterent toujours sur un Corps de Troupes, disant que le Roi en tireroit des services plus grands que de vingt

fois

fois leur nombre en d'autres pays, que d'abord que leur armée entreroit en Angleterre, le crédit des billets de l'Echiquier tomberoit tout d'un coup; que les Anglois ne seroient plus en état de soutenir la guerre, ni de fournir des subsides à leurs alliés, que cela jetteroit une si grande confusion parmi les Princes Ligués, qui ne se soutiennent que par l'Angleterre, qu'ils demanderoient la paix à genoux; que si les Ecossois se rendent Maîtres de l'Angleterre, les choses iroient encore mieux, & que le pis qui pourroit arriver seroit qu'ils maintiendront le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur le Trône d'Ecosse, & que soutenûs par la France, ils tiendront les Anglois toujours en bride, & les empêcheront de troubler les desseins du Roi.

Je répondis, que leurs espérances étoient bien fondées, que je convenois avec eux, que c'est l'interêt du Roi de les secourir, mais qu'ils ne devoient pas s'imaginer que Sa Majesté n'a point d'autre interêt que celui-là; que Sa Majesté est assez puissante, pour reduire ses ennemis à la raison sans

eux,

eux, mais qu'ils alloient être Efclaves fi le Roi ne les prend pas fous fa protection, qu'il s'agiffoit de tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde : je les priai de fe fouvenir qu'ils avoient à faire à un Prince infiniment éclairé, qui ne prend jamais le change, qu'ils auroient mauvaife grace à lui apprendre fes interêts, que puifqu'ils n'avoient pû me donner de bonnes raifons pour appuyer leurs demandes & qu'ils n'avoient rien à répliquer à mes réponfes, comment pourroient-ils efperer que de fi foibles raifons feroient impreffion fur Sa Majefté. Après avoir conferé un peu enfemble, ils me demanderent fi je ne voulois pas leur promettre cinq mille hommes.

Je leur répondis que je me tenois toujours aux termes de mon pouvoir, de leur promettre tout ce que je jugerois à propos, que je ne pouvois juger que felon la raifon, & que je ne voyois pas qu'ils euffent de bonnes raifons pour demander cinq mille hommes, que leur plus grand argument étoit tiré du befoin, qu'ils avoient befoin de Troupes reglées pour les oppofer à celles de l'Angleterre, que j'a-

j'avois déja repondû, que cinq mille hommes ne suffiroient pas pour tenir tête aux ennemis, & que s'ils ne pouvoient pas se fier à la bravoure de leur Nation, je ne leur conseillois pas de poursuivre leurs desseins, & qu'ils ne faisoient pas réflexion à la difficulté de transporter des Troupes pendant que les ennemis étoient Maîtres de la Mer.

Ils répondirent que les Flottes des Ennemis étoient presque toujours en Portugal, & sur les Côtes de l'Espagne, qu'une vingtaine d'Armateurs leur apporteroient tout ce qu'ils demandoient, sans qu'il y auroit besoin d'un seul Vaisseau de Roi, ou de s'embarrasser des Vaisseaux de transport, que le trajet est court, qu'on pourroit mettre deux cent cinquante hommes sur chaque Navire, sans les incommoder, & qu'il ne faudroit pas beaucoup de vivres pour si peu de chemin, qu'ils livreront le Fort & la Ville d'Invernefs, avec le Port de Cromarty dans le Nord, où les Vaisseaux feront en pleine sûreté, contre les vents & contre les ennemis, qu'ils sont les deux meilleurs ports du monde,

de, & qu'ils fourniront tout ce qui sera nécessaire pour le rétour des Vaisseaux. Je leur fis rémarquer, qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir, si le Roi pourroit envoyer cinq mille hommes en Ecosse, mais uniquement s'ils en avoient besoin, pour les mettre en état de se délivrer du joug des Anglois, qu'ils n'avoient pas encore prouvé ce besoin, & que pour finir cette dispute, j'allois proposer une difficulté à la quelle ils auroient de la peine à répondre.

Que les Anglois avoient les yeux sur eux, & qu'ils n'ignoroient point le mécontentement général de la Nation, que cinq mille hommes ne sçauroient être embarqués sans bruit, qu'aux premiers préparatifs les Anglois ne manqueroient pas de soupçonner quelque chose, qu'ils se saisiroient de tous les principaux Seigneurs d'Ecosse, & que par-là ils romproient' entièrement toutes leurs mésures, & feroient échouer le dessein sans esperance de le pouvoir reprendre, puisque ce n'est pas une entreprise à tenter deux fois.

Je ne sçais si cette réflexion les toucha,

cha, ou s'il s'apperçurent que je cherchois des prétextes pour ne rien promettre, mais ils rompirent la conference tout à coup, & se retirerent dans une autre chambre; ils envoyerent le même jour chez Mr. de Grahme ci-devant Procureur Général sous le feu Roi Jacques, pour le prier de les assister de son conseil.

Après l'avoir entretenu, ils me dirent, que de la manière que je m'y prenois il seroit impossible de conclure un traité, qu'ils alloient consulter le Duc d'Athol, & les autres s'en allerent chez le Seigneur Grahme. En prenant congé de moi, ils me dirent que vû les difficultés que je faisois de promettre des Troupes, il leur avoit conseillé de s'en remettre au Roi, d'abandonner le dessein d'en venir à un traité, dans l'espérance que Sa Majesté jugera mieux de leurs besoins, & qu'elle se laissera toucher par une si grande confiance en sa bonté.

Milord Stormont revint le premier de tous; il me dit qu'il avoit conté au Duc d'Athol tout ce qui s'étoit passé; que ce Duc avoit approuvé l'avis du Sr. Grahme, qu'il leur faut quelques

ques Troupes, mais que pour le nombre ils s'en remettroient au Roi, ainsi que pour tout ce qui regarde les autres secours, à l'exception de l'article des armes, dont ils disoient qu'ils ne sçauroient se passer.

Le Duc d'Athol ayant promis à Milord Stormont de se rendre dans deux jours à sa Maison de Hantinghout, à une petite lieuë de Scoou pour être plus à portée, je mandai le Seigneur de Boyn, & les autres Messieurs étant revenus, ils firent quelque difficulté de quitter leur premier dessein de faire un traité.

Cela donna lieu à des disputes entre Milord Stormont & ceux, dans lesquels je me tenois neutre; à la fin l'authorité de ce Milord, qui est grande parmi eux, l'emporta.

Alors je pris la parole pour leur dire, que, si je ne m'étois pas mêlé dans leurs disputes, c'étoit qu'il m'étoit indifferent de faire un traité où d'accepter leur Mémoire, mais que présentement qu'ils étoient d'accord de prendre le dernier parti, je ne pouvois m'empêcher de louër leur reflexion, qu'il y avoit déja du tems que je res-

tois

tois dans le Pays, que mon séjour en Ecosse pourroit avoir des suites dangereuses, si je le faisois trop long, que s'ils s'assembloient en plus grand nombre, ils donneroient peut-être de la jalousie au Gouvernement, que quand j'aurois signé un traité avec eux, j'aurois toujours à recommencer avec les autres dans d'autres Provinces, qui ne seroient pas peut-être de leur sentiment, qu'il naitroit une confusion dangereuse, mais que par le parti qu'ils avoient pris, on gagneroit du tems, & que le Roi jugera plus facilement de ce que Sa Majesté peut attendre de la Nation. Ils répondirent qu'ils n'appréhendoient pas que les sentiments de ceux que je pourrois voir dans la suite fussent différens des leurs, qu'ils étoient trop bien instruits, pour se tromper là-dessus, cependant, que pour gagner du tems, pour éviter les assemblées nombreuses, & pour mieux témoigner leur confiance dans les bontés du Roi, ils avoient approuvés la proposition du Milord Stormont.

Là-dessus, ils me prierent de leur dire franchement quelle somme d'argent je pourrois leur faire esperer, ajou-

ajoutant qu'il leur étoit impoſſible de commencer ſans avoir un fonds pour les premiers beſoins de l'entrepriſe, ils voulurent que j'achevaſſe leur Mémoire pour eux. Je les priai de m'en diſpenſer puiſque cela ne me convenoit pas, & pour ce qui regarde l'argent je répondis ſelon mes inſtructions, que comme Sa Majeſté n'avoit point abandonné les Hongrois, lorſqu'ils ont pris les armes ſans aucune Convention précédente avec elle, à plus forte raiſon elle ſecourira une Nation toujours amie de ſa Couronne.

Ils répondirent que la Hongrie eſt un Pays riche, mais que l'Ecoſſe eſt pauvre, qu'ils avoient autant de bonne volonté que les Hongrois, mais qu'ils n'avoient pas les mêmes moyens, qu'une ſomme d'argent pour commencer ſera abſolument néceſſaire, que le Roi en jugera de même ſur l'expoſé de l'état de la Nation, & que puiſque je ne voulois pas m'ouvrir davantage ſur cet article, ils s'en remettroient à Sa Majeſté comme pour les autres ſecours.

Alors ils me propoſerent de leur promettre par écrit, le Rétabliſſement de

de leurs anciens Priviléges en France, & que le Roi les fera comprendre dans le traité de paix future.

Je répondis selon mes instructions, que je ne pouvois rien promettre par écrit à moins de signer un traité ; qu'ils n'avoient pas jugés à propos d'en venir là, mais que je pouvois les assûrer que les anciens privileges ne sont interrompus, qu'autant que les Ecossois voudront se soumettre à suivre la loi, & la destinée des Anglois, que lorsqu'ils agiront comme une Couronne indépendante, & qu'ils observeront les anciennes Alliances, Sa Majesté les fera joüir de leurs anciens Privileges, qu'elle regarde seulement comme suspendûs, jusqu'à ce que les Ecossois reviennent à suivre leurs anciennes maximes, & les véritables interêts de leur Pays, & qu'alors Sa Majesté les fera comprendre dans le traité de paix générale.

Ils se contenterent de cette réponse, & ils témoignerent une grande reconnoissance envers Sa Majesté.

Je donnai avis sur le champ par des Couriers exprès à plusieurs Seigneurs, que ces Messieurs avoient plûtôt souhaité

haité de répresenter leurs besoins, que de faire un traité : les autres approuverent leur résolution.

Le Duc d'Athol étant arrivé à sa Maison de Hantinghout, ceux qui étoient à Scoou s'en allerent le trouver, & le lendemain ils me montrerent la suite de leur Mémoire, dans lequel ils ne demandoient ni un certain nombre de Troupes, ni une certaine somme d'argent, s'en remettant absolument au Roi.

Je n'étois pas encore en état de sortir, ayant été à l'extrêmité. Le Duc d'Athol qui est aussi d'une complexion fort délicate, tomba aussi malade, ainsi il attendoit le rétour de mes forces, pour que je puisse l'aller voir.

Sur les trois heures après minuit, Milord Kilsith arriva d'Edimbourg, il voulut entrer dans ma chambre, mais Milord Stormont ayant été averti l'en empêcha, étant bien aise, comme il m'a dit depuis, de l'entretenir particulièrement, pour m'instruire de ses dispositions, dont il se défioit, depuis qu'il avoit sçû qu'il étoit allé consulter le Duc d'Hamilton.

Milord

Milord Kilsith s'étant allé réposer à la priere de Milord Stormont, celui-ci me vint voir. Il me dit que l'autre lui avoit avoué que le Duc d'Hamilton avoit été surpris de mon long séjour si près du Duc d'Athol, qu'il croyoit ma maladie une feinte, que Milord Kilsith étoit venû de sa part pour m'empêcher de rien faire sans lui, il me donna le brouillon de leur Mémoire, il me permit de le lire au Milord, mais il me pria en même tems de lui cacher tout ce qui regardoit le Duc d'Athol, & me dit que ce Duc me conseilloit de ne pas négliger le Duc d'Hamilton, que malgré tous les sujets de plaintes qu'il avoit contre lui, il oublieroit volontiers tout ce qui s'étoit passé; & se joindroit à lui pour la cause commune, dès qu'il le verroit bien engagé sans rétour, & non pas plûtôt.

Milord Kilsith me vint voir de bonne heure. Il me dit que si le Duc d'Hamilton avoit crû que je voulusse rester si longtems en Ecosse, il auroit trouvé les moyens de me voir, qu'il avoit crû que je m'en retournerois, dès que j'aurois reçû sa réponse par

Mr. Hall, que sa santé se rétablissoit tous les jours, & que présentement il ne lui seroit pas si difficile de me donner un rendez-vous, qu'il se plaignoit de moi, de ce que je traitois avec les autres à son insçû, & que ce n'étoit pas agir en ami.

Je répondis, que j'étois à la vérité fort Ami, & fort Serviteur du Duc d'Hamilton; mais que l'amitié ne doit jamais entrer dans les affaires publiques; que je lui avois donné la préference, qu'il m'avoit joué, & que je n'étois nullement d'avis de négliger le service du Roi pour complaire à mon ami, qu'il se trompoit s'il s'imaginoit que je n'étois venû en Ecosse que pour lui faire des complimens, que, puisque sa santé se rétablissoit, j'esperois le voir à la fin, mais que je ne ferois pas un pas, avant que d'être sûr de mon fait, qu'il n'avoit qu'à me marquer le tems & le lieu du rendez-vous, & que je ne manquerois pas de m'y trouver.

Le Duc d'Hamilton dit qu'il ne se porte pas encore assez bien pour sortir d'Edimbourg, dès qu'il sera en état d'aller à une de ses maisons de cam-

campagne, il vous le fera sçavoir, & il vous prie d'informer le Roi, que rien ne peut tant contribuer à son service que de gagner le Duc de Malbourough & Milord Godolfin.

Je répondis, que je n'étois pas venû en Ecosse pour demander Conseil au Duc d'Hamilton sur les affaires du Roi, que Sa Majesté n'en avoit pas besoin, que ce Duc n'alloit pas droit, qu'il se servoit de tours indignes de lui, qu'il prétendoit avoir envie de traiter, mais qu'il ne prenoit pas des mésures pour cela, que j'étois las de toutes ses défaites mal imaginées, & que, s'il ne vouloit rien faire, je trouverois peut-être le moyen de sauver l'Ecosse sans lui.

Vous le croyez, dit Milord Kilsith, mais vous n'en êtes pas où vous pensez, on vous donnera des bonnes paroles, & puis on ne fera rien. Je répondis que je verrois.

Il me quitta, il alla voir le Duc d'Athol, il passa une partie de la soirée en conférence avec les autres Seigneurs, puis il me vint trouver tout échauffé.

jugeroit à propos de leur accorder.

Milord Kilsith répondit, qu'il ne pouvoit pas consentir à se remettre si absolument au Roi, & qu'ils devoient insister positivement sur leurs demandes.

Les autres répliquerent, que le Duc d'Hamilton devoit être satisfait de leur condescendance, & des égards qu'ils avoient pour lui, qu'ils étoient sinceres, qu'ils avoient véritablement dessein de délivrer leur patrie de la servitude & de rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George), & qu'ils ne vouloient demander positivement que les choses absolument nécessaires, qu'ainsi ils n'avoient qu'à choisir, de promettre que le Duc d'Hamilton, & lui signeroient le Mémoire avec l'addition qu'ils venoient d'y faire contre leur sentiment, ou de le refuser.

Milord Kilsith se jetta dans de grands raisonnemens. Il leur réprocha qu'ils ne ménageoient pas assez leurs interêts, ajoutant que l'Union des deux Royaumes de la Grande-Bretagne, porteroit un si grand préjudice à la France, & que le soulevement de l'Ecosse pour l'empêcher, lui seroit si avanta-

vantageux que le Roi ne peut jamais assez donner, pour empêcher l'un, & pour faire réussir l'autre.

J'apprehendai les conséquences de ce discours, ainsi je l'interompis un peu brusquement en cèt endroit, pour lui dire qu'il se trompoit: puis m'adressant aux autres, Messieurs, dis-je, ne vous attendez pas que le Roi vous donne, ni le Corps de Troupes, ni les sommes d'Argent que Milord Kilsith demande, & si vous voulez m'en croire, vous n'en parlerez pas dans votre Mémoire. Ils répondirent, que cependant le Duc d'Hamilton croyoit que le Roi ne les réfuseroit point; & que par la suite de chaque Article ils s'obligeoient d'accepter ce que le Roi jugeroit à propos de leur donner: ils me prioient d'informer Sa Majesté de leurs intentions là-dessus, & que, pour me donner plus de créance, ils alloient ajouter un Article au Mémoire, dans lequel ils se rapporteroient à moi, pour plusieurs choses qu'ils avoient à me dire, & qui rendroient le Mémoire trop long.

Milord Kilsith outré de colere & de chagrin, se leva, & sortit. Peu de

tems après il demanda à me parler seul: il fit tous ses efforts pour me persuader que les sentimens du Duc d'Hamilton devoient être préferés à tous les autres. Je répondis, qu'il ne s'agissoit pas des sentimens du Duc d'Hamilton, ni de ceux des autres, mais de leurs raisons, que j'avois répondû à toutes les raisons, sans qu'on y eût fait de réplique & qu'il ne restoit qu'à sçavoir ses résolutions.

Il répondit, qu'il ne pouvoit pas se séparer du Duc d'Hamilton. Quoi, Milord, lui dis-je, Si le Duc d'Hamilton ne veut pas servir son Roi, ni sa patrie, seriez-vous d'avis de suivre son exemple? Il soupira, & jetta quelques larmes, puis il me dit, j'ai fait le devoir d'un bon ami, j'aurois tort de pousser mon amitié plus loin, j'ai donné ma parole au Duc d'Hamilton de ne rien signer sans lui & avant de le voir, je m'en rétournerai à Edimbourg, je dégagerai ma parole puisque je me rendrai chez le Comte d'Erroll, je vous y attendrai, j'y signerai le Mémoire. Il dit les mêmes choses à Milord Stormont & au Seigneur de Boyn, & puis il partit pour Edimbourg. L'in-

L'indiſpoſition du Duc d'Athol augmentant, il fut viſité par un grand nombre de perſonnes de la première qualité, entre autres par Milord Yeſter ſon Beaufrere fils du Marquis de Turedale, homme d'eſprit & fort zèlé pour l'Union, qui devant reſter quelque tems chez ce Duc, celui-ci m'envoya ſon ſecond frère pour ſe plaindre de ce contre-tems, & pour me dire qu'il n'y avoit point de ſûreté pour moi d'aller chez lui, qu'ainſi il prieroit Milord Stormont de répondre pour lui. Ce Milord l'étant allé trouver, il lui montra leur Mémoire achevé, le Duc d'Athol le pria de ſigner pour lui, il y ajouta la dernière clauſe, puis il me manda qu'il avoit eû deſſein d'envoyer le Seigneur de Boyn en France en ſon nom, & en celui de pluſieurs autres des principaux du Royaume, il me pria de lui mander ſi j'approuvois ſon voyage, & ſi je vouloïs l'emmener avec moi.

Je répondis que n'ayant pas eû ordre de mener quelqu'un en France, je ne pouvois pas m'en charger, & que pour ce qui regardoit le voyage du Seigneur Boyn, je ne me ſentois pas

 ca-

Ayant pris congé de Milord Stormont qui me donna une Lettre pour le Roi, & une autre pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), j'allai chez le Marquis de Drumond. Il avoit fait un Mémoire avec ses Amis, dont ils m'ont donné Copie; mais ayant lû celui dont j'étois chargé, ils me prierent de supprimer le leur, & Milord Drumond, & le Seigneur de Logie (*) son parent, signerent celui-ci au nom des autres, c'est-à-dire de tous les Chefs des Montagnards, du Ouëst d'Ecosse.

Milord Kinnaird signa le Mémoire le même jour, il refusa de voir les noms de ceux qui avoient signé avant lui, disant que ce qu'il faisoit, étoit par principe de devoir, ce qu'il croyoit que chaque honnête-homme devoit faire, & non pas l'autorité, ni l'exemple de ceux qui l'avoient précédés.

Le Seigneur d'Albercanie, Chef de la maison de Murray (†), le signa pour

(*) Le Seigneur de Logie signe Tho... Drumond.

(†) Mr. d'Albercanie signe Murray.

pour lui & pour les Seigneurs de Tintre & de Neurton.

Etant obligé de me réposer un peu à Drumond, parceque j'étois encore très-foible, je priai Milord Jean Drumond, d'aller voir Milord Brodalbin, & de l'informer de ce qui se faisoit pour le service du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & pour le bien de l'Ecosse.

Milord Brodalbin a près de quatre-vingt ans, il est un des Chefs de la maison de Cambell, il est très-puissant dans le Nord, & le Nord-Ouëst de l'Ecosse, il est ennemi déclaré du Duc d'Argyle qui est de la même Maison, & entiérement vendû aux Anglois, il passe pour être la meilleure tête de l'Ecosse.

Le lendemain de son arrivée chez le Comte de Brodalbin, Milord Jean Drumond m'écrivit en ces termes, „ je suis très-content de ma négociation, car quoique Milord Brodalbin n'ait pas voulû signer aucun papier, je l'ai trouvé aussi franc dans l'interêt qu'on peut le souhaiter, puisqu'il promet de faire tout ce qu'on peut attendre d'une homme

 „ de

„ de son crédit, qui est très-zèlé pour
„ le service de Sa Majesté (le Chevalier de St. George), ce qu'il fera paroître d'abord qu'il aura appris des nouvelles de son débarquement, & en attendant il doit
„ voir encore le Marquis de Drumond, pour concerter avec lui des
„ mésures pour assûrer le succès de
„ l'entreprise.

En partant de chez lui, j'allai chez le Comte de Strathmore qui signa pour lui & pour les Comtes de Wigtoou, & de Ginsitgoro qui l'en avoient prié, il se donna aussi l'honneur d'écrire au Roi.

Le Seigneur d'Auchterhouse son Frère (*), signa pour lui & pour le Seigneur de Carnvath dont j'ai déja parlé.

Je passai de-là chez le Comte de Panmure Beaufrère du Duc d'Hamilton, qui signa le Mémoire & me donna une Lettre pour Sa Majesté & une autre pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George). J'appris chez lui la première nouvelle de la vic-

(*) Il signe Pat. Lyon.

victoire d'Almanza, qui causa une extrême joye par toute l'Ecosse.

Je restai quelques-jours chez le Seigneur de Bourry (*), qui signa pour lui & pour toute la Province d'Angus, me donnant une liste de la Noblesse de toute cette Province dont il se disoit assûré.

De-là je passai chez le Duc de Gordon dans le fond du Nord. Il ne vouloit pas signer le Mémoire, parcequ'on y demandoit la personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & qu'il ne sçauroit gagner sur lui d'exposer ce Prince aux hazards de la guerre, quoiqu'il avouat en même-tems que sa présence en Ecosse lui vaudra dix mille hommes. Il n'étoit pas aussi de l'avis des autres, dans leurs demandes, que Sa Majesté fasse passer des Troupes en Angleterre ou en Ecosse; si les Anglois retirent les leurs du Pays-Bas, le Duc croyoit qu'il n'auroit pas besoin de ce nouveau secours, & que les Troupes du Roi seroient plus utilement employées à pousser ses en-

(*) Il signe Tho... Fotheringhame.

ennemis en deçà. Au reste il témoigne dans sa Lettre à Sa Majesté qu'il approuve le Mémoire, & il me dit qu'il le trouvoit conforme aux sentimens de tous ses amis avec lesquels il avoit pris de bonnes mésures.

Etant allé chez le Vicaire Apostolique, je tombai malade une seconde fois.

Le Seigneur de Coxtorn (*) m'y vint voir. C'est un homme de quarante cinq ans, qui a servi, qui est riche & puissant entre les Rivières de Speq & de Ness, dans le Nord d'Ecosse. Je l'avois averti de mon arrivée avant que de partir de chez le Comte d'Erroll, & Mr. Murray l'avoit vû depuis mon départ; il avoit parcouru toute sa Province & avoit conferé avec la maison de Stuart, & trouvant le Mémoire conforme aux sentimens de ceux qu'il avoit consulté, il le signa pour lui, pour les Comtes de Murray, & pour le Seigneur de Grant.

M'étant un peu rétabli chez le Vicaire

(*) Il signe Alexis Iness.

caire Apostolique, je rétournai au château du Comte d'Erroll. Il avoit consulté les principaux de ses Amis, il n'étoit pas content, (comme il l'a témoigné dans un petit Mémoire qu'il a donné signé de sa main,) de ce qu'on n'avoit pas fait un traité, parceque, dit-il, nous voilà engagés, & le Roi ne nous assûre de rien; mais après avoir sçû les raisons des autres, il les approuva. Il rend compte de ses raisons au Roi; puis il signa le Mémoire pour lui, pour les Comtes de Caethness, d'Eglinton, d'Aberdein, & de Buchan, pour Milord Saltoun, & pour les Provinces d'Aberden & de Mernes.

Le Grand Maréchal est malade à Edimbourg. Il pria le Seigneur Keith son parent de signer pour lui & il m'écrivit, qu'il n'étoit pas en état de se mettre en chemin, qu'il me prioit d'assûrer le Roi, qu'il sera des premiers à se joindre au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) à son arrivée, il a aussi promis vingt-huit pièces de Campagne, & deux pièces de Batterie qui sont dans son

châ-

château de Dunolgo, à l'Est de l'Ecosse.

Il y avoit du tems que je n'avois pas entendû parler de Milord Kilsith, ni du Duc d'Hamilton. A la fin un Courier vint nuit & jour d'Edimbourg, porter une Lettre de Mr. Hall, à Madame d'Errol en ces termes.

„ Je vous supplie, Madame, de „ dire à Mr. Hoocke, que je dois „ me mettre en chemin Lundi pro„ chain, pour renouer la négociation „ avec lui, j'espere qu'il ne partira „ point avant mon arrivée, & qu'il „ ne finira rien avec les autres, car „ je suis très-assûré qu'il sera content „ des propositions dont je suis „ chargé.

Je communiquai cette Lettre au Grand Connétable, qui me dit, que le Duc d'Hamilton avoit peur, que le dessein réüssît sans lui, & qu'il n'y avoit que cette crainte qui pût le porter à faire une pareille démarche.

Mr. Hall arriva deux jours après. Il me donna une Lettre de créance écrite de la main du Duc d'Hamilton, il me donna aussi une Lettre de

ce

ce Duc pour le Roi, & une autre pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), toutes deux en chiffres, les Lettres sont ci-jointes, il m'en montra des Copies.

Dans celle pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) je trouvai que Mr. Hall n'avoit pas fidellement rapporté ce que je lui avois dit, je lui en fis mes plaintes, il avoua son erreur, & il me donna cet aveu par écrit, dans lequel il avoue aussi qu'il ne m'avoit demandé que dix mille hommes; mais il ajoute dans celle pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qu'il ne donne que son sentiment particulier seulement, puisque depuis la séparation du Parlement, il n'avoit gueres eû de conversation avec les bien-intentionnés, il ajoute qu'il n'est pas en peine de rendre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) Maître de l'Ecosse, qu'il ne demande ce nombre de Troupes que pour le rendre aussi Maître de l'Angleterre, & que ce n'est pas la peine d'être seulement Roi d'Ecosse, il s'étend sur les avantages que la France tirera de cette expédition, &

& sur la victoire d'Almanza, qui selon lui mettra le Roi plus en état d'envoyer un grand Secours en Ecosse, & il se plaint de ce que mon voyage en Ecosse n'étoit pas plus secret.

Je fis souvenir Mr. Hall que le Duc d'Hamilton n'avoit proposé par lui que dix mille hommes, & huit mille par Milord Kilsith, & qu'il avoit été réfusé, & là-dessus je témoignai ma surprise de ce qu'après ce refus, il vouloit augmenter ses demandes, sur-tout dans un tems, quand les Anglois auroient rétirés leurs Troupes de la frontière d'Ecosse, & qu'ils alloient en dégarnir l'Angleterre & l'Irlande pour les envoyer toutes en Espagne, en sorte que les Ecossois avoient moins de besoin de Troupes étrangères que jamais.

Je fis aussi remarquer à Mr. Hall, que ce Duc dans sa Lettre au Roi, dit que personne ne souffrira plus par l'Union que lui, que cependant lui Monsieur Hall sçavoit bien qu'il n'y perd rien, qu'au contraire l'Union fait sa sûreté, parcequ'elle le fait jouir des Privileges des Pairs d'Angleterre, dont les personnes ne sçauroient être arrê-

arrêtés pour dettes, que les Pairs d'Ecosse n'avoient pas ce Privilége avant l'Union, & qu'ainsi l'Union sera d'un grand secours au Duc d'Hamilton qui est si accablé de dettes.

Mr. Hall m'interompit pour me dire que j'étois trop bon Serviteur du Roi, mais que je ne ménageois pas assez mes Amis, que le Duc d'Hamilton sçavoit bien que depuis le glorieux succès en Espagne, le Roi donneroit volontiers vingt mille hommes, plûtôt que de laisser échapper une si belle occasion de perdre l'Angleterre.

Je répondis, qu'on pouvoit faire tout autre jugement de son procedé, que sçachant d'abord que l'état des affaires générales ne permettoit pas au Roi de donner dix mille hommes, il s'étoit imaginé qu'il suffisoit de demander ce nombre pour rompre l'entreprise, & que, craignant présentement qu'une victoire si complette mettroit Sa Majesté plus en état de les donner, il n'avoit grossi ses demandes que pour rendre l'affaire plus difficile, que la manière d'agir des autres Seigneurs étoit bien plus noble, & plus sincère que celle de ce Duc. Je lui fis la Lecture

ture de quelques Lettres que je venois de recevoir le jour même, dans lesquelles on me mandoit, que depuis les nouvelles de la victoire en Espagne, le peuple étoit prêt à courir aux armes, qu'on avoit de la peine à les retenir, & que quand le Roi ne voudroit pas leur donner tout ce qu'ils avoient demandés qu'ils se contenteroient d'un moindre Secours.

Mr. Hall demanda à voir ce Mémoire dont Milord Kilsith avoit parlé. Je le priai de m'en excuser. A la fin il me dit: je vois bien que vous êtes mécontent du Duc d'Hamilton, cependant vous le trouverez des premiers à se joindre au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) quelque peu accompagné qu'il puisse être.

Alors je demandai à Mr. Hall, s'il n'avoit rien de plus à me dire après s'être vanté dans sa Lettre à Madame d'Erroll, que je serois content des propositions dont il étoit chargé.

Il me donna pour réponse un papier écrit de sa main, & dicté par le Duc.

Il y représente l'état présent des factions en Angleterre, que l'animosité

sité est grande entre Milord Malbourough & Milord Godolfin, & la faction des Whigs, & qu'il ne sera pas difficile de gagner ces deux Seigneurs; il propose aussi un moyen d'irriter les Hollandois contre les Anglois.

Il dit qu'il seroit bon d'envoyer deux mille Dragons à pied en Ecosse, & qu'il aura soin de les faire monter.

Si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) passe en Ecosse, il me prie d'y passer aussi, puisqu'il ne peut avoir confiance qu'en moi seul.

Il assûre que le crédit des billets de l'Echiquier tombera en Angleterre, dès le moment que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sera arrivé en Ecosse avec des Troupes; il me prie de lui mander si je n'avois point ordre de lui offrir quelques avantages pour lui, en argent, ou autrement, & quels étoient ces avantages.

Il demande ce que le Roi fera pour lui, en cas qu'il soit obligé de se sauver en France, pour éviter les persécutions des Anglois, il ajoute que Milord

lord Portland avoit demandé à Riswick, la restitution du Duché de Châtelerault à la maison d'Hamilton, & là-dessus il me prie de lui faire sçavoir mon sentiment, s'il doit faire demander ce Duché par les Ambassadeurs d'Angleterre au premier traité de paix.

Ils m'ont donné un Mémoire de ceux qui feront les plus propres à commander dans chaque Province.

Ils ont proposé trois endroits pour le débarquement, premièrement la Rivière d'Edimbourg auprès de cette capitale: ils croyent cet endroit le meilleur de tous, parceque les Vaisseaux y sont en sûreté, que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) se rendra d'abord maître de la capitale, de toutes les Cours supérieures, des sources de l'argent & du Commerce, & qu'il dissipera le Gouvernement, que tous les habitans de cette Ville sont pour lui, que cela donnera de la réputation à l'entreprise, & jettera la terreur parmi ses ennemis, que ce Pays est riche & abondant en vivres, que la grande force de leur Cavalerie est de ce côté-là, que le peu qu'il y a de mal-intentionnés se trouveront

veront enveloppés entre le Secours & les Amis de leur Roi (le Chevalier de St. George) qui viendront en foule des Provinces du Nord, ayant tous les passages libres, en sorte qu'ils entreront de bonne heure en Angleterre, au-lieu que si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarque au bord du Tay il sera facile aux Anglois de se saisir des passages, & qu'alors ils auront deux grands bras de Mer à passer pour venir à Edimbourg, où ils seront obligés de faire un tour par terre de plus de cinquante lieuës de France, que cela donnera le tems aux Anglois de ruiner tout le pays, & de couper toute communication avec les Provinces du Sud, ce qui les empêchera de pénétrer en Angleterre de tout l'hyver, & qu'il ne faudra que deux jours pour aller de Dunkerque à Edimbourg.

Deuxièmement la Ville de Kircudbright dans la Province de Gallovay au Sud de l'Ecosse, est selon eux, le meilleur endroit après Edimbourg pour débarquer, parcequ'il est au milieu des Presbyteriens, & dans le voisinage des Provinces qui fourniront le

 plus

plus de Cavalerie, qui eſt à la portée de leurs amis dans le Nord de l'Angleterre, & qu'elle n'eſt pas éloignée de l'Irlande, d'où ils prétendent tirer des Chevaux, & d'autres Secours, & que le trajet de Breſt à Kircudbright eſt court & facile.

Les Presbyteriens préferent cet endroit ci au premier; mais les autres, qui ne ſouhaitent pas que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ſe mette à bord entre les mains des Presbyteriens, ſont d'un autre avis.

Le troiſième lieu qu'ils ont propoſés pour le débarquement eſt la Ville de Montroſe, ſur l'Eſt de l'Ecoſſe, dans la Province d'Angus. Cette Ville eſt capable d'être fortifiée, étant forte par ſa ſituation, dans un très-bon pays, elle eſt ſur une éminence dans une grande plaine, ayant la Mer à l'Eſt, la Rivière de South eſt au Sud, un grand Baſſin d'eau d'une lieue & demie de large à l'Ouëſt, & la tête du côté du Nord n'eſt large que d'environ trois cent toiſes, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ſera là au milieu de ſes meilleurs Amis, toutes les Provinces derrière lui ſont

ſes

ses amis assurés; mais il sera exposé aux inconvéniens dont j'ai parlé dans l'Article d'Edimbourg, & d'ailleurs il n'y aura nulle sûreté pour les Vaisseaux tout le long de cette Côte, & il n'y a que trois à quatre pieds d'eau devant la Ville.

Les bien-intentionnés supplient Sa Majesté de choisir celui de ces trois endroits qu'elle jugera le plus commode.

Ils proposent le mois d'Août, ou de Septembre, comme le tems le plus propre pour leur envoyer du Secours, ils disent que dans ce tems-là la Campagne sera avancée, & l'on pourra détacher un petit Corps de Troupes sans danger, d'autant plus que les flottes des ennemis seront alors en Espagne, ou en Portugal; qu'ainsi il n'y a rien à craindre pour le passage du secours, sur-tout si on le fait embarquer à Dunkerque; que les mers ne sont gueres fréquentées par les Navires de guerre des ennemis, que des Armateurs de vingt à quarante Canons suffiront, qu'en embarquant les Troupes sur ces Frégattes, chaque Navire sera en état d'agir pour sa défense, soit

de concert avec les autres, soit séparement, que les Frégattes peuvent être assemblées sans peine, qu'elles iront plus vite que des Vaisseaux de de transport, qu'elles peuvent se rendre à Edimbourg dans deux jours, n'étant pas embarrassées de Fluttes & autres mauvais voiliers, qu'on débarquera mille hommes à la fois à Leith qui est le port d'Edimbourg, que cette manière de transporter des Troupes étant nouvelle, sera moins soupçonnée & que cela assûrera le succès, & qu'il feroit bon de distribuer les armes & les munitions également dans chaque Frégatte, & qu'ainsi on sera toujours sûr d'en mener la plus grande partie à bon port.

Ils n'ont parlé dans leur Mémoire qu'en termes généraux des lieux où ils prétendent faire leurs Magasins. Ils s'en rapportent à moi pour le détail, & ils m'ont donné une liste de ces endroits.

Sçavoir,

A *Invernesss* & à *Elgin*, dans la Province de Murray.

La

La Province de Murray eſt ſituée près de la Mer, elle eſt la plus fertile contrée de l'Ecoſſe Septentrionale.

Innerneſs où Invernes eſt ſituée à l'embouchure du Neſs. C'eſt une Forteresse dans laquelle les Rois d'Ecoſſe ont ſouvent faits leur Réſidence dans le Château; mais aujourd'hui il tombe en ruine. Cette Ville a le titre de Vicomté. Elle eſt à trente quatre lieuës d'Edimbourg.

Elgin eſt la capitale de la Province de Murray, elle eſt arroſée par la petite Rivière de Loſs ou Loſſie, elle eſt à quatre-vingt quinze lieuës d'Edimbourg.

A *Bamſe.* Cette Ville donne le nom à une Province qui eſt peu conſidérable, elle eſt ſituée à l'embouchure de la Doverne.

A *Aberdeen* dans la Province de Marr.

La Ville d'Aberdeen eſt bâtie ſur trois rochers, elle eſt ſituée à l'embouchure de la Dée, le port en eſt très-bon.

A *Montroſe*, à *Dundée*, & à *Forfar* dans celle d'Angus.

Montroſe eſt une petite Ville dont

le port est très-bon & fort commode.

La Ville de Dundée (*) est une Forteresse assez considérable avec un très-bon port.

Forfar; cette Ville ne doit pas être préferée aux deux autres.

A *Berth* dans la Province du même nom.

Cette Ville est une des meilleures de l'Ecosse Septentrionale (†), munie de bonnes Fortifications, la marée porte les Vaisseaux jusques près de la Ville.

A *Bruntisland*, ou à *Kinghorn* dans celle de Fift.

Kinghorn est située sur le Forth à trois lieuës d'Edimbourg.

A *Edimbourg*, à *Leith*, à *Linlithgowe*, & à *Dumbar* dans les Provinces des Louthians.

Edimbourg (‡) est la capitale de l'Ecos-

(*) Le Prétendant s'y embarqua en 1715.

(†) En 1745. le jeune Prétendant s'en empara pour quelque-tems.

(‡) En 1745. le Fils ainé du Prétendant à la tête des Rébelles s'est rendû maître d'Edimbourg, mais il ne pût emporter le Château & fut obligé d'abandonner la Ville & de se retirer.

l'Ecosse, son château a passé pour être imprénable, il est situé sur la Croupe d'un rocher inaccessible, elle n'est qu'à une demie lieue de la Mer.

Leith est proprement le port d'Edimboug.

Linlithgowe a un Château & n'est qu'à quatre lieuës d'Edimbourg.

Dumbar est situé auprès de la Mer.

A *Sterling* dans la Province de ce nom.

Sterling a un bon Château au haut d'un rocher sur la pente duquel est située la Ville, le Forth coule au bas du rocher.

A *Glascow* (*) dans celle de Clidesdale.

Le port de Glascow est un des meilleurs de l'Ecosse.

A *Ayr* ou *Air* dans la Province du même nom située à l'embouchure de la Rivière du même nom à vingt lieuës d'Edimbourg.

A *Kirkiebright* dans celle de Galloway

(*) Le jeune Prétendant s'empara de Glascow en 1745. mais en 1746. il fut obligé de se retirer.

way ſituée à l'embouchure de la Dée.

A *Dumfries* dans celle de Niddesdale.

A *Duns* dans celle de Merche: elle eſt ſituée à peu près dans le milieu de cette Province.

A *Jedbourg* dans la Province de Tiviotdale. Cette Ville eſt ſituée ſur le fleuve Tive ou Tiſe.

Ils m'ont auſſi dit qu'ils ne feront point de Magaſins dans le Nord, mais qu'ils tiendront continuellement de-là de quoi tenir toujours les Magaſins remplis.

Ils ont prié le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour calmer les eſprits des peuples ſur l'article de la Religion, de ne rien promettre de particulier, mais de s'engager à s'en rapporter à ſon premier Parlement; ils m'ont donné pluſieurs Mémoires ſur cet article qui ſont trop longs pour trouver place ici.

Ils ſouhaitent que ce Prince donne une Amniſtie générale ſans aucune exception, & qu'il promette de mettre en liberté tous les Vaſſaux de ceux qui s'oppoſeront à lui, pour que ces

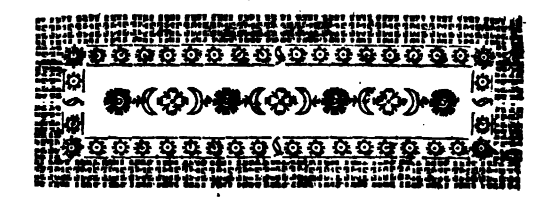
ces Vassaux prennent les armes pour son service. La raison de cette demande est, qu'il n'y a que quatre Seigneurs puissans qui ont favorisé l'Union, qu'ils sont haïs de leurs Vassaux, & que ceux-ci étant délivrés de la crainte par cette promesse de liberté, abandonneront leurs Seigneurs, & prendront les armes pour leur Roi (le Chevalier de St. George) & que par-là il n'y aura personne en Ecosse, en état de s'opposer à son progrès. A cette occasion ils m'ont fait voir, par la liste des Pairs, que pour faire réussir l'Union, la Reine avoit créé un grand nombre de Pairs qui n'ont rien en Ecosse, & que par-là elle a eû la pluralité des voix pour elle, malgré toute l'opposition des anciens Pairs, des Provinces & des Villes.

Ils m'ont chargés de répresenter que les François sont autant aimés en Ecosse, qu'ils sont haïs en Angleterre, qu'ils conservent un cher souvenir de leurs anciennes Alliances, que les peuples conservent encore plusieurs manières françoises dans leur langue

qui ne ſont pas en uſage en Angleterre, qu'ainſi la France leur eſt toujours chere, & qu'ils ſe promettent de délivrer leur Patrie, & de rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George) ſous la protection de Sa Majeſté.



ME-



MEMOIRE

Des Seigneurs ECOSSOIS *adressé au* ROI.

AYANT plû à Sa Majesté Très-Chrétienne d'offrir sa Protection au Royaume d'Ecosse pour rétablir le legitime Roi (le Chevalier de St. George), & pour assûrer à cette Nation sa Liberté, ses Privileges, & son Indépendance, & Sa Majesté ayant envoyé l'honorable Colonel Hoocke, (qui outre ses services passés, vient de donner de nouvelles preuves signalées, de sa capacité, de son zèle, & de sa fide-

fidelité pour le service du Roi Très-Chrétien, & de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George),) pour conférer avec les Pairs & la Noblesse de cette Nation, touchant les mésures les plus propres pour parvenir à une fin si juste & si glorieuse;

Nous, les Pairs & autres Seigneurs soussignés, ayant vû le plein-pouvoir donné par Sa Majesté Très-Chrétienne au dit Colonèl, nous en notre nom, & au nom de la plus grande partie de cette Nation, dont les dispositions nous sont bien connuës, avons accepté la protection & l'assistance de Sa Majesté Très-Chrétienne avec les plus parfaits sentimens de réconnoissance, & nous prenons la liberté de répresenter très-humblement à sa ditte Majesté ce qui suit, touchant l'état présent de cette Nation, & les choses dont nous avons besoin.

La plus grande partie de l'Ecosse a toujours été bien disposée pour le service de son Roi légitime (le Chevalier de St. George) depuis la révolution, comme Sa Majesté Très-Chrétienne a sou-

ſouvent été informée par quelques-uns d'entre nous: Mais cette bonne diſpoſition eſt devenüe univerſelle aujourd'hui, les Provinces du Ouëſt qui ont été les plus mal-intentionnées, ſont préſentement très-zèlées pour le ſervice de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George). Nous avons prié le Colonel Hoocke d'informer Sa Majeſté Très-Chrétienne des motifs de cet heureux changement.

Pour profiter d'une diſpoſition ſi favorable, & d'une conjonćture ſi heureuſe; la préſence du Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George) ſera abſolument néceſſaire. Le Peuple ayant de la répugnance à prendre les armes, ſans être aſſûré de l'avoir à leur tête; nous avons prié le Colonel Hoocke de repreſenter à Sa Majeſté les raiſons de cette demande.

Toute la Nation ſe ſoulevera univerſellement à l'arrivée de ſon Roi (le Chevalier de St. George); on abolira abſolument le Gouvernement préſent, & l'on ſe rendra maître de l'Ecoſſe ſans oppoſition.

Nous tirerons de ce grand nombre

de gens, vingt cinq mille hommes de pied, & cinq mille Cavaliers & Dragons, & avec cette armée nous marcherons droit en Angleterre, nous & les autres Pairs, & Chefs assemblerons notre monde chacun dans sa Province.

Le Rendez-vous général des Troupes, au Nord de la Rivière du Tay, sera à Berth (*), celles des Provinces du Ouëst, s'assembleront à Sterlin, celles du Sud & de l'Est s'assembleront à Dumfreis (†), & à Duns (‡).

Celles qui se trouveront les plus proches du lieu où le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarquera, se rendront auprès de lui.

Nous avons supputé le nombre de celles qui seront fournies par chacune des Provinces qui nous sont les mieux connuës, & nous avons prié le Colonel

(*) Berth, autrement St. Johnston, est sur la rive droite du Tay, ou autrement Rivière d'Edimbourg.

(†) Dumfreis, est dans la Province de Nidesdale au Sud de l'Ecosse.

(‡) Duns est dans la Province de Murs à quatre lieuës de Berwick dans le Sud de l'Ecosse.

nel Hoocke d'en informer Sa Majesté Très-Chrétienne.

Pour la subsistance de ces Troupes, on trouvera la recolte de deux années dans les greniers, en sorte que pour un écu on aura assez de farine pour la nouriture d'un homme pendant deux mois, & il y aura des Commissaires dans chaque Province pour en faire des Magasins dans les endroits les plus propres, & des Commissaires Généraux qui auront soin de fournir des Vivres à l'Armée par-tout où elle marchera.

Les mêmes Commissaires se chargeront de fournir de la Viande, & de la Bierre, & de l'eau de vie dont il y a grande abondance par tout le Royaume.

Il y a assez de draps dans le Pays pour habiller un plus grand nombre de Troupes, & les Pairs & les autres Seigneurs auront soin de les fournir.

Il y a grande quantité de toiles, des bas, des souliers & bonnets pour les Soldats, ils seront fournis comme les draps, mais il n'y a guere de chapeaux (*).

Les

(*) Les bonnets sont en usage dans le pays au lieu de chapeaux.

Les mêmes Commiſſaires fourniront des voitures pour les vivres, le Pays en abonde.

Les inclinations de toutes les Provinces (à l'exception de celles du Ouëſt) pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ont été ſi connuës & ſi publiques en tout tems depuis la révolution, que le Gouvernement a eû ſoin de les déſarmer ſouvent, en ſorte que nous ſommes dans une grande diſette d'armes & de munitions.

Les Montagnards ſont aſſez bien armés à leur mode.

Les Provinces du Ouëſt ſont aſſez bien armées.

Les Pairs & la Nobleſſe ont quelques armes.

On n'a pas grande abondance de ceinturons, ni de fournimens, mais il y a aſſez de quoi en faire.

Le peu de Canons, de Mortiers, de Bombes, de Grenades &c. qui ſont dans le Royaume ſe trouvent entre les mains du Gouvernement.

On ne trouvera pas grande abondance de haches, de hoyaux, & autres inſtrumens pour remuer la terre, mais

mais il y a des materiaux pour en faire.

Il y aura des Commissaires établis pour fournir des bêtes pour les vivres, l'Artillerie & autres voitures, le Pays en étant bien pourvû.

Il y a quelques Officiers d'expérience, mais ils ne sont pas en grand nombre.

Quant à l'Argent, l'état de cette Nation est très-déplorable. Outre que les Anglois ont employés toutes sortes d'artifices pour le tirer du Royaume, l'expédition de Darien a fait sortir de grosses sommes, nos marchands ont transporté beaucoup, nous avons eû cinq années de famine, pendant lesquelles nous fumes obligés d'envoyer notre Argent en Angleterre, & en Irlande pour acheter des vivres, & le séjour continuel de nos Pairs, & de notre Noblesse à Londres a fait sortir le reste. Mais ce que notre Nation peut contribuer à la guerre se réduit à ces deux Chefs: le revenu publique se montant à cent mille cinq cent livres Sterlins, par an, & ce que la Noblesse contribuera en vivres, draps

&c.

&c. Dont on réglera la quantité, & les proportions, à l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George). Ayant ainsi exposé l'état de la Nation, nous répresentons très-humblement à Sa Majesté Très-Chrétienne ce qui suit.

Qu'il plaise à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire accompagner le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George) d'un tel nombre de Troupes qu'elle jugera suffisante pour mettre sa personne à couvert des entreprises subites qui pourroient être faites par les Troupes qui sont présentement sur pied en Ecosse, & qui sont au nombre d'environ deux mille hommes, lesquelles pourront être joints par trois ou quatre Regimens Anglois qui sont présentement sur nos frontières.

Ce seroit présomption en nous de spécifier le nombre, mais nous répresentons très-humblement à Sa Majesté, que le nombre doit être réglé selon l'endroit où le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarquera. Si Sa Majesté met pied à terre

re au Nord de la Rivière du Tay, un petit nombre suffira pour sa sureté, parcequ'il sera joint en peu de jours, par des nombres considérables de ses sujets, il sera couvert par les Rivières de Tay, & de Forth, & toutes les Provinces derrière lui sont très-affidées.

Mais si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) au contraire débarque sur les Côtes du Sud-Ouëst, ou du Sud, elle aura besoin d'un plus gros Corps de Troupes, à cause de la proximité des forces des Anglois, & des Troupes réglées; nous croyons que huit mille (*) hommes suffiront.

Mais pour ce qui régarde le nombre des Troupes, nous nous en remettons entièrement à ce qui sera réglé entre les deux Rois, étant persuadés que la tendresse du Roi Très-Chré-

(*) Cette demande de huit mille hommes, fut ajoutée uniquement pour complaire au Duc d'Hamilton, tous les autres n'avoient demandé que cinq mille hommes.

Chrétien pour la perſonne de notre Souverain (le Chevalier de St. George), ne céde en rien à celle de ſes fideles ſujets.

Nous ſupplions auſſi Sa Majeſté d'honorer cette Nation d'un Général pour commander en Chef ſous notre Souverain (le Chevalier de St. George) qui ſoit d'un rang diſtingué, que les premiers de l'Ecoſſe puiſſent être obligés de lui obéir ſans difficulté, & de le faire accompagner par tels Officiers Généraux que les deux Rois jugeront à propos.

Les Pairs & autres Seigneurs avec leurs amis, ſouhaitent de commander les Troupes qu'ils leveront, en qualité de Colonels, de Lieutenants-Colonels, de Capitaines & d'Enſeignes; mais nous avons beſoin de Majors, de Lieutenants, & de Sergents pour les diſcipliner.

Et ſi les ennemis retirent leurs Troupes des Pays étrangers pour les employer contre nous, nous eſperons que Sa Majeſté Très-Chrétienne fera paſſer des ſiennes à notre ſecours.

La

La grande disette d'argent nous oblige à supplier Sa Majesté Très-Chrétienne de nous assister d'une somme de cent mille pistoles (*), pour nous mettre en état de marcher droit en Angleterre. Nous avons aussi besoin d'un Subside réglé par mois pendant la Guerre; mais nous nous soumettons pour cet article à ce qui en sera reglé par les deux Rois.

Nous supplions aussi Sa Majesté Très-Chrétienne d'envoyer avec le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George), des armes pour vingt cinq mille hommes de pied, & pour cinq mille Cavaliers ou Dragons, pour armer nos Troupes, & pour être tenuës en reserve, avec de la poudre & des balles à proportion, comme aussi quelques piéces d'artillerie, des bombes, de grenades, &c. avec des Officiers d'artillerie, des Ingenieurs & des Canoniers. Nous nous soumettons aussi en

(*) Cette demande de cent mille Pistoles fut ajoutée pour complaire au Duc d'Hamilton.

en ceci à ce qui en sera réglé entre les deux Rois.

Nous avons prié le Colonel Hoocke de representer à Sa Majesté Très-Chrétienne le tems que nous jugeons le plus propre pour cette expedition, ainsi que de divers lieux du débarquement, & d'autres pour faire des Magasins, avec nos raisons pour chacun, & nous supplions très-humblement Sa Majesté de choisir celui qui lui agréera le plus.

Et puisque plusieurs de cette Nation, & un plus grand nombre des Anglois ont oubliés leur devoir envers leur Souverain (le Chevalier de St. George), nous prenons la liberté d'informer Sa Majesté Très-Chrétienne que nous avons représenté à notre Roi (le Chevalier de St. George) ce que nous croyons nécessaire que Sa Majesté fasse pour calmer les esprits de son peuple, & pour obliger les plus obstinés à rentrer dans leur devoir, par rapport à la sûreté de la Religion Protestante, & à d'autres choses qu'il sera nécessaire qu'il accorde aux peuples Protestants. Nous remercions très-

très-humblement Sa Majesté Très-Chrétienne des esperances qu'elle nous a donné par le Colonel Hoocke d'un rétablissement de nos privileges en France, & de voir notre Roi (le Chevalier de St. George) & cette Nation compris dans la paix future, & nous supplions Sa Majesté de régler cette affaire avec le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George).

Nous avons pleinement informé le Colonel Hoocke de plusieurs autres choses, lesquelles nous l'avons prié de representer à Sa Majesté Très-Chrétienne.

Et dans la poursuite de ce grand dessein, nous sommes résolus de nous obliger les uns aux autres par les liens les plus étroits, & les plus sacrés, de nous entre-assister dans cette commune cause, d'oublier tous les differends de famille, & de concourir sincerement, & de tous nos cœurs, sans jalousie, & sans défiance, comme de Gens d'honneur, dans une entreprise si juste, & si glorieuse. En temoin de quoi nous avons signé les présentes, le septiéme jour du mois de Mai, de l'an-

l'année mil sept cent sept, & ont signé à l'original :

Erroll, Plimune, Stormont, Kinnain, James Ogilvie, N. Morray, N. Keith, Drumond, Tho-Lothringhame, Alexis Innés.



LET-

LETTRES

DES

SEIGNEURS ECOSSOIS

AU

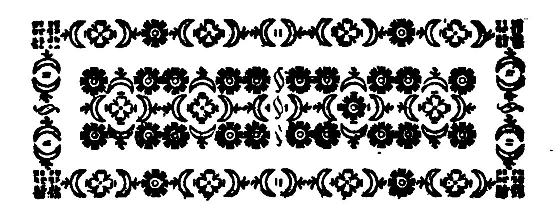
ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George),

Traduites de l'Anglois.

1707.

G



LETTRE

De Milord STORMONT.

SIRE,

J'AI eû l'honneur de voir la Lettre de Votre Majesté par Mr. le Colonel Hoocke, Votre Majesté peut s'assûrer que nous ne souhaitons rien avec tant d'ardeur que de la voir à notre tête, Nous avons fait un Mémoire pour être présenté à Sa Majesté Très-Chrétienne, dans lequel nous avons rendu un Compte exact de l'état de cette Nation, de ce que nous sommes en état de faire, & du Secours dont nous avons besoin pour la sûreté de la personne de Votre Majesté. En attendant le soulevement des peuples qui sera sans doute très-universel;

nous soumettons chaque article de notre Memoire à être réglé par Votre Majesté avec le Roi Très-Chrétien, & nous attendons avec une extrême impatience, l'heureuse conclusion du Traité.

Le Colonel Hoocke a donné en cette occasion des grandes preuves de sa capacité, & de son zèle, il rendra compte à Votre Majesté de tout, & lui dira les raisons pourquoi le Mémoire n'a pas été signé par un plus grand nombre.

Nous ne doutons nullement que Votre Majesté ne soit bien résoluë de maintenir & d'assûrer notre Religion, nos Loix, nos Libertés, & notre Indépendance; mais parce qu'un grand nombre de vos Sujets ont oublié leur devoir, nous croyons que rien n'avancera plus le service de Votre Majesté que son arrivée dans ce Pays, que les Déclarations qu'elle aura la bonté de publier selon le conseil de ses amis, lesquels calmeront sans doute les esprits de tous, & faciliteront l'heureux rétablissement de Votre Majesté, ce qui sera suivi de notre délivrance de la tyrannie, de

la

la servitude, & de l'oppression sous lesquelles nous gemissons.

Je supplie très-humblement Votre Majesté de croire que j'ai l'honneur d'être avec tout le zèle possible,

SIRE,

De Votre Majesté

le très-humble, très-fidele, & très-obéissant Serviteur & Sujet

(Et a signé)

A Scoon le 7. Mai 1707.

STORMONT.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) n'avoit pas écrit à Milord Stormont depuis l'année passée, je ne lui avois montré qu'une Lettre generale pour tous les amis de ce Prince.

LETTRE

Du Marquis DE DRUMOND.

Qu'il plaiſe à VOTRE MAJESTE'.

JE ne doute pas que Votre Majeſté ne trouve que la diligence, & la prudence, avec lesquelles le Colonel Hoocke s'eſt employé pour Votre Service, ont été ſuivies d'un heureux ſuccès: Et je ſuis ſûr que pour peu que Sa Majeſté Très-Chrétienne veuille approuver les propoſitions que nous avons faites qu'il n'y a rien qui puiſſe empêcher le rétabliſſement de Votre Majeſté dans ſes juſtes droits, il m'a parû ſi juſte & ſi néceſſaire que Votre Majeſté aſſûre à un Peuple Proteſtant l'établiſſement de ſa Religion que je me ſuis crû obligé de ſigner; & je ſupplie Votre Majeſté de croire que comme je n'ai eû que ſon ſervice en veuë dans ce que j'ai fait, qu'ainſi je me conduirai toujours par la même régle, & que je ſerai

serai toujours prêt à risquer ma vie, & tout ce que j'ai de plus cher pour son service, & qu'en toute occasion je tacherai de faire voir avec combien de zèle je suis,

Qu'il plaise à V. M.

De V. M.

le très-humble, très-fidele, & très-obéissant Sujet & Serviteur

(Et a signé)

A Drumond ce 8. Mai 1707.

DRUMOND.



LETTRE

Du Comte DE PANMURE.

Qu'il plaiſe à V. M.

PErmettez-moi, de remercier Votre Majeſté de l'honneur de ſa Lettre l'année paſſée, & de rendre très-humbles graces à Votre Majeſté de l'opinion favorable qu'elle a de moi; je tâcherai de la mériter autant qu'il me ſera poſſible, & je l'eſtimerai comme mon plus grand bonheur, de trouver une occaſion de témoigner mon zèle, & ma fidelité envers Votre Majeſté.

J'ai vû les Lettres de créance de Votre Majeſté en faveur de l'honorable Colonel Hoocke, qui mérite très-bien la Confiance que Votre Majeſté a euë en lui. J'ai repreſenté, de concert avec pluſieurs autres, l'état de la Nation, dans un Mémoire ſigné de nos mains, lequel nous avons donné au dit Colonel, ainſi je n'importunerai pas Votre Majeſté davantage, je prendrai

drai seulement la liberté d'assûrer Votre Majesté que je suis véritablement selon mon devoir,

Qu'il plaise à V. M.

De V. M.

le très-fidele, très-humble & très-obéissant Sujet & Serviteur.

(Et a signé)

A Panmure ce 12. Mai 1707. PANMURE.

Je n'avois point de Lettre pour le Comte de Panmure de la part du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), celle dont le Comte parle lui fut envoyée l'année passée &c.

LETTRE

Du Duc DE GORDON.

SIRE,

J'Ai reçu la Lettre dont Votre Majesté m'a honoré par le Colonel Hoocke avec tout le respect possible. J'ôse répondre qu'il a fait tout ce qui se pouvoit faire possible pour le service de Votre Majesté; il s'est montré capable & fidele, & Vous rendra compte des dispositions de vos sujets en cette Nation: mais Votre Majesté me permettra de parler pour moi-même, & pour les miens. Nous n'avons jamais manqué envers la sacrée Royale Maison de Stuart, & j'espere que nous ne manquerons jamais, Dieu nous commande de reverer nos Monarques, nous y sommes obligés par les devoirs de notre naissance, & par d'autres engagements à être fidele au Roi qui est le Pere de la Patrie, mais l'affection passionnée, que je

je porte à Votre Maison, & à Votre personne, m'est inspirée par la réconnoissance, & elle m'est naturelle: Vos fideles Sujets ne sçauroient être malheureux, si Votre Majesté est heureuse, & le Grand Prince, qui a un si généraux soin de Votre Personne & de vos affaires depuis dix neuf ans, générosité dont on ne trouve point d'exemple dans toute l'Antiquité, ce Grand Prince par son Secours, & par ses Conseils, rendra Votre Majesté, comme je l'espére, un des plus grands Rois qui ait jamais été: Le Roi Oncle de Votre Majesté étoit un des heros de Votre Maison, & il fut toujours Ami du Roi Très-Chrétien, qui par sa tendresse envers Votre Majesté fait voir que les Amitiés des Grands Princes ne sont jamais oubliées. Je supplie Votre Majesté de croire, que les bontés & les faveurs que moi & ma famille ont reçûs des plus grands de vos Ancetres, & particuliérement des Rois Votre Oncle & Votre Pére, ont fait une impression sur moi qui ne s'effacera jamais. Que Votre Majesté puisse avoir le

grand mérite, & la parfaite vertu de tous les deux, c'eſt ma priere continuelle; je ſuis,

SIRE,

De Votre Majeſté

le très-obéiſſant & très-humble Serviteur & très-fidele Sujet

(Et a Signé)

GORDON.

Au Château de Gordon ce 16. Mai 1707.



LET-

LETTRE

*Du Comte d'*ERROLL *Grand Connétable d'Ecosse.*

Qu'il plaise à VOTRE MAJESTE'.

LA satisfaction que je sens en recevant l'honneur des ordres de Votre Majesté répond à mon zéle, & aux Esperances d'être un jour utile à son service. Je n'ai rien négligé pour rétablir Votre Majesté sur le Trône de ses Ancêtres, & quoique nos projets de le faire par le Parlement n'ayent pas eû le succès que vos fideles sujets s'étoient proposés, cependant l'arrivée du Colonel Hoocke, & sa diligence dans l'exécution de ses ordres, ont été si utiles, que j'en espére le bonheur de voir Votre Majesté dans ce Pays-ci, bonheur après lequel nous avons si long-tems soupiré pour nous délivrer de l'oppression. La plus grande partie des Amis de Votre Majesté étant sortis d'Edimbourg avant l'arrivée du Colonel Hoocke, il ne nous re-

ſtoit que d'agir de concert, en ſignant un Mémoire; & comme le Mémoire n'eſt pas ſi étendû que quelques-uns d'entre nous l'auroient ſouhaité, nous avons prié le dit Colonel de ſuppléer à ce qui y manque, en répreſentant pluſieurs choſes dont nous l'avons inſtruit. Il informera auſſi Votre Majeſté, combien cette Nation eſt généralement affectionnée à ſon ſervice, & avec combien de plaiſir nous riſquerions nos vies, & nos biens, pour une ſi juſte cauſe. Perſonne n'y concourira de meilleur cœur que moi qui prie continuellement pour la proſperité de Votre Majeſté. Je ſuis,

Qu'il plaiſe à VOTRE MAJESTE',

De Votre Majeſté

le très-fidele Sujet & très-obéiſſant & très-humble Serviteur,

(Et a Signé)

A Slainds le 27. Mai 1707.

ERROL.

LET-

LETTRE

Du Duc D'HAMILTON écrite en Chiffres.

SIRE,

J'Espere, que si n'écris pas plus souvent, Votre Majesté ne l'impute pas à aucun manque de zèle pour son service, j'espére que mes services lorsque l'occasion s'est présentée ont donnés des meilleures preuves de mes inclinations que j'en aurois pû donner d'une autre manière; pendant que j'étois à la Campagne en Angleterre, je n'avois nulle voye & nul moyen de reconnoître l'honneur de votre première, & quand le Duc d'Hamilton est venû en Ecosse, il n'avoit point d'occasion pour écrire, si ce n'étoit par la poste, ainsi je commencerai par accuser la reception de la Vôtre du quatre Mars; mais ayant été malheureusement très-malade pendant deux mois, j'ai été privé de la satisfaction de voir le Colonel Hoocke, il m'étoit impossible de le faire dans l'état où j'étois, à cause de ma maladie, &

& de ceux qui étoient autour de moi. Je rends de très-humbles graces de ce que Votre Majeſté a eû la bonté de dire dans la Vôtre du 4. Mars, touchant la Jarretiere (*).

Quant à la propoſition du Colonel Hoocke de donner (†) cinq mille hommes, je ne ſçaurois l'approuver, mais en ceci, je ne dis que mon ſentiment particulier, je ne prétends pas donner les ſentimens des autres, parceque depuis la ſéparation du Parlement, je n'ai pas eû occaſion de converſer avec les amis de Votre Majeſté. Mais je ſuis d'opinion que quelque choſe que l'envie de plaire, le zèle, ou les circonſtances de quelques-uns peuvent les porter à faire, que nul homme ſenſé ne demandera moins de quinze mille hommes. La réputation de Votre Majeſté en dépend, car cette

(*) Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit promis dans cette Lettre de donner la jarretiere au Duc d'Hamilton.

(†) Mr. Hall dit au Duc d'Hamilton que je lui avois propoſé cinq mille hommes, il ſe dédit dans ſa Lettre du 23. Mai, & il avoüe que je lui avois réfuſé cinq mille hommes.

te affaire ne sçauroit être tentée deux fois.

S'il ne s'agissoit que de l'Ecosse, je n'en ferois pas une affaire; mais ce n'est pas la peine de venir pour l'Ecosse seulement, mais il s'agit de l'Angleterre, & quoique l'Union ait rendû le Ouëst de l'Ecosse bien-intentionné pour le Roi, cela cependant ne rémedie pas aux autres inconveniens, & aux difficultés par rapport à l'Angleterre, & si le Roi Très-Chrétien vouloit songer que par-là il assûrera ses propres affaires, aussi-bien que le Roi d'Espagne, au même tems qu'il soutient Votre Majesté.

Si Vous venez, soyez fort, autrement vous ne ferez point d'armée avec un petit secours; non-seulement cela encouragera vos ennemis, mais cela sera cause aussi, que ceux qui vous auront joint, vous abandonneront.

Présentement que le Roi d'Espagne a gagné une victoire complette, il sera facile au Roi Très-Chrétien de grossir son Secours pour Votre Majesté, ce qui produira une bonne Paix ou une guerre heureuse; mais le plan n'est pas fait pour gagner l'Angleterre, & il ne vau-

vaudra pas la peine que vous y veniez.

Il est impossible de dire toutes mes raisons dans cette manière d'écrire, mais le Duc d'Hamilton peut dire, qu'il a fréquenté les Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) autant qu'un autre, & qu'il n'a pas trouvé qu'ils fussent en grand nombre. Si Vous attendez quelque chose de ce côté-là, vous ferez bien de le communiquer à quelques personnes de confiance ici.

J'avoue que les Whigs & les Thorys d'Angleterre sont venus à de grandes extrémités; mais Votre Majesté est le meilleur juge si les divisions lui apporteront quelques avantages.

Le Duc d'Hamilton s'est toujours flatté, que Milord Godolfin avoit de bonnes intentions, cependant il a pressé l'Union plus qu'on ne le sçauroit penser, je sçais pourtant que les Wighs en Angleterre ont résolû sa perte; mais peut-être il ne le sçait pas.

Monsieur de Malbourough a été aussi zèlé pour l'Union que lui, ce qui causera la ruine de la famille Royale, & la Vôtre en particulier.

Excusez ce que je vais dire, je crois que

que vous n'avez jamais été assez allarmé de cette pernicieuse Union, il s'est passé d'étranges choses dans ce Parlement, oh! si vous étiez venû dans ce tems-là!

Le Duc d'Hamilton avoit éloigné cette Union, & la Succession pendant plusieurs années, mais les décisions ont tout gâté.

Il n'est plus tems de parler des choses passées; mais si le Duc d'Hamilton avoit eu seulement vingt mille livres Sterlins, l'Union auroit été rejettée.

Il est souvent obligé de cacher ce qu'il fait, autant de vos amis que de vos ennemis, comme il leur cache présentement qu'il vous écrit. Ils n'ont pas de mauvais desseins, cependant c'est quelque chose de miraculeux qu'il n'est pas arrivé quelque malheur, car la présence du Colonel Hoocke en ce Pays n'est pas un secret, je serai surpris s'il ne vient pas aux oreilles du Gouvernement.

Il faut que je rende justice à Mr. Hall. Vous êtes bien obligé à sa diligence. J'avois prié le Colonel Hoocke de

de lui obtenir quelque chose, mais il n'a rien fait encore. Vous devez encourager des Serviteurs fideles, surtout quand ils sont modestes comme lui.

Je vous ai fatigué, cependant je n'ai pas dit la centième partie de ce que j'avois à dire, & de ce qui est nécessaire. Je finirai comme j'ai commencé, ou venez avec une bonne force, ou attendez le bon plaisir de Dieu, une foible tentative ne sçauroit jamais être réparée.

J'espère que Votre Majesté excusera ma présomption, en offrant mes très-humbles respects à la Reine, & qu'elle regardera le Duc d'Hamilton parmi ceux qui lui sont les plus affectionnés, pendant qu'il est le Duc d'Hamilton.

Ce 19. Mai 1707.

Cette Lettre étoit toute en chiffres, & n'étoit pas signée ni adressée.

EXTRAIT
DE LA
LETTRE

De Madame D'ERROLL *à la* REINE D'ANGLETERRE (l'Epouse du Chevalier de St. George).

Du 29. *Mai* 1707.

TOUS les délais que nous avons essuyés, n'ont pas diminué notre zèle, quoiqu'ils ayent prolongé nos misères & nos malheurs.

Le Colonel Hoocke a été si bien reçû parmi nous, qu'il est en état de rendre un compte exact de ses Négociations, qui ne déplairont pas à Votre Majesté.

J'avoue que l'ayant attendû longtems, la ferveur commençoit à diminuer, à proportion de nos Espérances; Mais sa prudence & sa bonne conduite, jointe à sa diligence infatigable, a renouvellé notre ardeur, & il

a

a ſi bien redreſſé nos affaires, que nous en eſperons un heureux ſuccès. L'occaſion préſente eſt régardée par tous comme la meilleure qui s'eſt jamais offerte, & commé la dernière qui ſe préſentera de long-tems.

Les Peuples de tous rangs, demandent avec empreſſement leur Roi, & certainement l'Ecoſſe rentrera univerſellement, & unanimement dans le devoir envers leur legitime Souverain.

Quoique les parens de Mr. Moray ſoient très-conſidérables, & qu'ils ſont en état de faire beaucoup pour le ſervice de Votre Majeſté, cependant il n'a pas été jugé à propos de le faire avancer dans le Pays, à cauſe de la ſituation où il eſt par rapport au Gouvernement, d'ailleurs l'activité du Colonel Hoocke a été telle qu'il n'avoit pas beſoin d'aſſiſtance, cependant Mr. Moray a toujours été prêt de faire tout ce qui dépendroit de lui, & il a ſuivi exactement les avis du dit Colonel.

EX-

EXTRAIT

DES

LETTRES D'ECOSSE

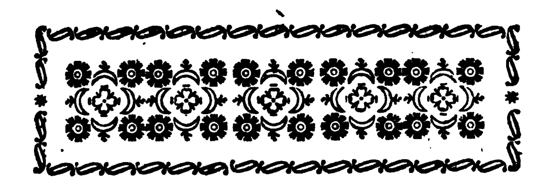
A

MR. DE CHAMILLART

Ministre & Secretaire d'Etat.

A

LET-



LETTRE

De Milord HALL *écrite par ordre du Duc* D'HAMILTON.

Du 2. *Août* 1707.

LE Duc d'Hamilton n'ira pas en Angleterre jusqu'à ce qu'il aura vû la résolution du Roi sur les affaires d'Ecosse, & on espere ici que le Baron de Boyn les aportera bien-tôt.

Le Duc d'Hamilton s'est informé plus à fond des dispositions du Ouëst, & voici ce qu'il m'ordonne de vous mander.

Tous les Presbyteriens sont resolus de s'opposer à l'Union, & si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) vient en Ecosse avec six ou huit mille hommes, il aura plus de monde pour lui qu'il ne sçauroit employer.

Il ſera néceſſaire qu'il en donne le commandement aux Pairs & à la Nobleſſe, & le Duc d'Hamilton donnera l'exemple aux autres. Nous avons des armes dans les quartiers, & quelques Provinces ont déja des Officiers à la demie paye.

Tout ce que les Presbyteriens demandent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), eſt de ſe déclarer contre l'Union, & de maintenir le Parlement, & l'indépendance de la Nation, ils ſe ſoumettent à la diſcipline militaire, ils n'inquiéteront pas Sa Majeſté (le Chevalier de St. George) ſur ſa Religion, ils demandent ſeulement qu'Elle ſe contente de l'exercer ſans en faire parade, ils la conjurent de ne rien promettre que la ſûreté de la Religion Proteſtante en général, & de remettre tout le reſte à ſon premier Parlement. Tous les Toris ſont zèlés pour ſes interêts; mais il ſera néceſſaire qu'Elle vienne bientôt, autrement l'occaſion ſera perduë.

LETTRE

Du Duc DE GORDON.

Du 9. Août 1707.

NOUS sommes ici dans une grande Consternation sur ce que nous n'avons point de vos nouvelles, ainsi nous sommes obligés de presser pour sçavoir ce que nous pouvons esperer. Le secret est necessaire dans les grandes affaires; mais trop de mystère ruine tout. Que nous sçachions au moins si nous serons secourûs ou non? Le Duc d'Hamilton commence à épouser serieusement nos interêts. Il y a des gens ici qui insinuent que vous n'avez pas dessein de nous assister. Si vous avez ce dessein, l'occasion est favorable, elle ne se retrouvera jamais.

LETTRE

Du Seigneur DE KERSLAND *Chef des Presbyteriens dans les cinq Provinces du Sud-Ouëst.*

Du 16. *&* *du* 20. *Août* 1707.

TOUT eſt prêt ici, mais ſi le ſecours ne vient pas bien-tôt, ou qu'au moins nous ne ſoyons pas bien-tôt aſſûrés du ſecours dans un tems marqué, tout ira en confuſion. Les Peuples ſe plaignent de ce que l'on leur a fait eſperer ſouvent ſans effet. Je répondrai de tenir tout prêt encore pour quelque-tems, pourvû qu'on m'aſſûre du ſecours; mais il ne ſeroit pas juſte que je perdiſſe mes biens pour ma bonne volonté, nous ſerions tous perdus par de longs délais.

Nous ſommes tous convaincûs que l'unique moyen de ſauver l'Ecoſſe eſt d'y rétablir notre Roi (le Chevalier de St. George), l'occaſion eſt excellente, elle n'a jamais été ſi bonne,

ne, si vous la perdez elle ne se retrouvera plus.

L'Union est si universellement détestée qu'elle a changé les cœurs des plus grands ennemis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), je ne m'étonnerois pas si on a de la peine à croire ce changement en France, car j'en suis surpris moi-même, il est cependant très-vrai.

L'attachement que les principaux des Cameroniens ont toujours eû pour ma Maison, m'ont mis en état de répondre d'eux, & je me risquerai volontiers en cette occasion, pourvû que je sois assûré de n'être pas abandonné, car les Anglois ne m'épargneront pas.

N'ajoutez pas foi à tout ce qui sera mandé de ces Provinces par un autre canal que le mien; car je suis averti que d'autres se servent de mon nom à mon insçû. Nous sommes prêts à donner toutes les sûretés qu'on demandera pour l'exécution de nos promesses. Encore une fois, ne perdez point de tems, car ce sera tout perdre.

LETTRE

De Madame DE GORDON.

Du 20. *&* *du* 23. *Août* 1707.

AU nom de Dieu! à quoi pensez-vous? Est-il possible qu'après avoir tout risqué pour témoigner notre zèle, nous n'avons ni secours ni réponse!

Tout se perd faute de sçavoir les mésures qu'on doit prendre. Plusieurs des plus grands partisans de l'Union réconnoissent leur erreur & s'engagent avec nous. Si on nous laisse dans l'incertitude où nous sommes, le Peuple se réfroidira. Les Chefs craindront pour eux-mêmes en se voyant méprisés, ils feront leur paix pour n'avoir pas toujours la corde au col. Donnez nous seulement une parole positive, tout ira bien. Alors les Chefs ne trouveront point de difficulté à tenir toutes choses prêtes pour l'arrivée du secours; mais nos Cœurs sont abat-

tus par cette incertitude continuelle.

Venez quand il vous plaira, & à tel Port qu'il vous plaira, vous ferez bien réçû; mais si vous ne venez pas bien-tôt, ou si vous n'envoyez pas dans peu une assûrance de secours, le parti se rompra & il ne sera plus tems.

Fin de la Première Partie.

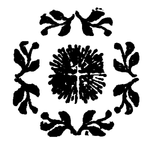
TRA-

REVOLUTIONS D'ECOSSE ET D'IRLANDE EN 1707, 1708 et 1709.

Ou pieces Originales qui n'ont jamais été publiées, & où l'on découvre les Intrigues les plus secretes du Chevalier de St. GEORGE *& de ses principaux Partisans.*

Recueil très-intéressant, & d'autant plus digne de l'attention du Public, qu'il a été formé sur les Originaux qui se trouvent au dépôt de la Guerre.

SECONDE PARTIE.

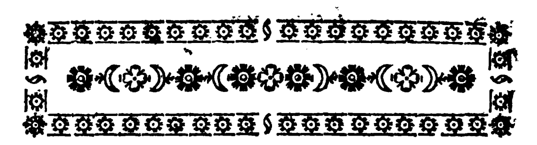


A LA HAYE,
Chez PIERRE AILLAUD, Libraire, dans le Korte Houtstraat.

M. DCC. LXVII.

TRADUCTION
DU
MEMOIRE
PRESENTÉ A LA
REINE D'ANGLETERRE
(l'Epouse du Chevalier de St. George),

PAR LE PERE
AMBROISE OCONOV,
Provincial des Dominicains Irlandois.



TRADUCTION DU MEMOIRE

présenté à la

REINE D'ANGLETERRE

(l'Epouse du Chevalier de St. George),

par le Père

AMBROISE OCONOV

Provincial des Dominicains Irlandois.

QUAND je passai en Irlande, Sa Majesté le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître m'ordonna de m'informer exactement de l'état des affaires du Royaume: je me suis acquitté le mieux que j'ai pû de cette Commission, comme Votre Majesté verra par ce qui suit.

Ayant eû ordre de partir de Brest,

 non

non obſtant le mauvais ſuccès de l'entrepriſe d'Ecoſſe; j'arrivai en Irlande le ſept de Mai de la préſente année 1708. J'appris en mettant pied à terre qu'on avoit arrêté tous les Seigneurs, le Clergé & les Gentilshommes par tout le Royaume, & qu'on leur avoit enlevé tous leurs Chevaux; j'en donnai avis à Milord Claryclare par la Frégate même qui m'avoit débarqué.

Je pénêtrai le même jour le plus avant dans le pays qu'il me fut poſſible, pour m'aboucher avec les perſonnes auxquelles j'avois ordre de parler ſuivant mes inſtructions. Je paſſe ſous ſilence les dangers que je courus d'être arrêté par les ennemis du Roi (le Chevalier de St. George) qui, ayant découvert que j'avois été mis à terre par une Frégate Françoiſe, me pourſuivoient de toutes parts. Lorſqu'après quelques jours d'allarme je me crus hors de danger, j'allai pour viſiter les principales perſonnes de la Province de Connougth, qui ſont Milords Claryclare, Dillon, Buffin, Reverton, le Chevalier Unick Boureck & le Colonel Grenne Macdonogh: Milords Claryclare & Buffin étoient ma-

malades au lit, & je ne pus les voir. Je parlai à Milord Reverton qui me témoigna que personne n'étoit plus attaché que lui aux intérêts du Roi (le Chevalier de St. George). De-là j'allai pour voir Milord Dillon, & j'appris qu'il étoit en arrêt à Dublin, de même que le Colonel Grenne Macdonogh.

De la Province de Connougth, je marchai vers Dublin passant à travers de la Province de Leinster, je vis Milord Limerick qui est un des principaux du Pays, & je rencontrai à Dublin Milord Fingalt, Milord Dillon, Milord Trambleston & le Colonel Macdonogh. Après les avoir entretenu du sujet de mon voyage, ils me dirent que le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître ne devoit point douter de leur fidelité, qu'ils ne souhaiteroient rien avec plus de passion que son rétablissement, & d'être mis en état d'y contribuer: mais qu'on ne peut ignorer qu'ils manquent d'armes & d'autres choses nécessaires, avec un nombre de Troupes convénables pour cet effet.

Je n'ai point découvert à d'autres qu'à eux ma mission; quoiqu'il y en ait un très-grand nombre de considé-

ration & de crédit qui font très-fideles au Roi (le Chevalier de St. George): parceque Milord Limerick & Milord Fingalt me firent entendre qu'il ne convenoit point de leur en parler, puisque la descente en Ecosse avoit manqué; mais ils m'ont assuré en même-tems que, si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) pouvoit envoyer un nombre de Troupes mediocre avec des armes & des munitions, il se trouvoit un nombre suffisant d'hommes pour soutenir son parti, n'y ayant point eû depuis bien des années une si grande quantité de belle jeunesse propre à porter les armes, & tous les véritables Irlandois étant prêts par tout le Royaume à hazarder leurs vies pour le service de Sa Majesté (le Chevalier de St. George).

Je me suis appliqué a découvrir dans quelle disposition sont les peuples du Nord d'Irlande, qu'on appelle Ecossois de la Province d'Ulster, ou d'Ultonie: & j'ai appris de personnes de distinction & de crédit, qu'ils sont généralement affectionnés au parti du Roi (le Chevalier de St. George): que lorsqu'ils sçurent que Sa Majesté alloit

en Ecosse, ils s'assemblerent secretement en plusieurs endroits particuliers pour lui souhaiter un bon succès. Je sçais cela pour certain de Milord Fingalt qui fit un voyage au mois de Juin dernier dans cette Province avec Milord Antrim; & j'ai été assuré de la même chose par d'autres personnes de distinction: sçavoir l'Evêque Downe & le Colonel Connoneville qui ont un grand crédit dans cette Province d'Ulster, & sur lesquels on peut compter dans l'occasion; ils sont alliés ou amis à plusieurs familles anciennes & fidèles de ce pays du Nord, c'est pourquoi je me suis découvert plus particulièrement à ces deux personnes.

Quant à Milord Granat; j'ai sçu qu'il est aussi fidele au Roi (le Chevalier de St. George), qu'aucune autre personne en Irlande: mais Milord Limerick m'a conseillé de ne point aller où il étoit, de peur de donner du soupçon contre lui & contre moi, l'endroit où il demeure étant environné de Protestans & de Presbyteriens qui vont voir ce Seigneur. Et Milord Limerick m'a promis de lui délivrer à la première occasion le message dont le

Roi (le Chevalier de St. George) m'avoit chargé pour lui.

Il eſt à remarquer que tous les Seigneurs & autres Gentilshommes auxquels j'ai parlé, ont été ſurpris que Sa Majeſté (le Chevalier de St. George) n'ait point envoyé quelque perſonne de confiance pour les informer de ſon deſſein ſur l'Ecoſſe; par-là ils auroient pû prévenir les Empriſonnemens, & mettre leurs Chevaux en ſûreté: c'eſt pourquoi ils ſupplient très-humblement Sa Majeſté (le Chevalier de St. George) en cas de quelque nouvelle tentative ſur l'Ecoſſe, qu'ils puiſſent en être avertis par quelque perſonne fidèle & diſcrette, afin qu'ils ſoient ſur leur garde & en état de rendre les ſervices qui leur ſeront poſſibles.

Je me ſuis ſervi d'un Gentilhomme qui a beaucoup de mérite, nommé Denis Macmenars, fidele & zèlé, qui connoit toute la Nobleſſe & la ſituation de toutes choſes dans les Comtés de Clare, Galloway, Kerry, Mayo, & Coreke; il m'a donné une liſte de tous ceux ſur leſquels on peut faire fond, & il m'a aſſuré que dans cinq Comtés ſeuls,

seuls, le Roi (le Chevalier de St. George) pourroit faire lever en peu de tems vingt mille hommes en fournissant les armes, les Comtés étant de ceux où il y a le plus de Catholiques-Romains: les Comtés de Roscommont, de Ilego & de Letrim sont de ce nombre, pleins de Catholiques très-affectionnés.

Je me suis de plus attaché à m'informer des moyens de pouvoir surprendre la Ville de Galloway. Un Gentilhomme de la famille des Brorunes qui demeure dans ce Comté & qui a autrefois servi dans les Troupes, m'a assuré qu'avec cinq cent hommes bien exercés, il entreprendroit lui-même de se rendre maître de cette place, il en connoit tous les endroits intérieurs & extérieures; il n'y a ordinairement qu'un Bataillon en Garnison: lors de l'entreprise sur l'Ecosse on en mit deux qui étoient foibles.

Suivant l'opinion de tous ceux qui connoissent le mieux le Royaume & sa situation, les endroits les plus propres pour un débarquement & les plus sûrs, sont les Comtés de Clare & de Galloway, & avec peu de Troupes

qu'on y transporteroit, on se rendroit maître aisément de la Province de Connought, & en peu de jours; étant très-certain que dans les places de Galloway, Athlone, & Agrim qui sont les plus fortes de la Province, il n'y a pas à présent plus de six cent hommes en Garnison; & les Catholiques comme il a été déjà remarqué, y étant en grand nombre, on pourroit en peu de tems y former une Armée considérable.

Les Troupes qui sont à présent sur pied en Irlande, ne se montent qu'à dix Régimens ou Bataillons d'Infanterie, trois Régimens de Cavalerie & trois de Dragons; comme ils ne sont point complets, ils ne sont pas ensemble plus de six mille hommes.

Il a été délivré depuis peu des Commissions pour quatre Régimens d'Infanterie dont Milord Glam en leve un.

Voilà en abregé l'Etat que je puis donner de la situation présente des affaires en Irlande. J'avois insinué aux principaux de la Noblesse qu'il convénoit qu'ils envoyassent au Roi (le Chevalier de St. George), une personne de confiance pour assûrer Sa Majesté

de

de leur bonne volonté & de tout ce qui est mentionné ci-dessus : mais il m'a paru qu'ils n'osoient hazarder une députation dans une conjoncture si dangereuse, tout étant plein d'Espions pour tendre des pieges aux sujets fideles ; de manière que leur ombre même leur fait peur ; c'est pourquoi ils ont cru qu'il étoit plus à propos que je retournasse moi-même en France pour informer Sa Majesté (le Chevalier de St. George) de toutes choses : & j'ai cru être obligé en honneur & en conscience de l'entreprendre, dût-il m'en conter la vie.

Je suis parti de Dublin le onze du mois d'Août dernier. En passant à Londres j'y ai vû vingt trois Milords : Le Milord Comte Maréchal d'Ecosse, & Milord Drumond. Milord Fingalt qui étoit venu depuis peu en Angleterre avec son Epouse, & que j'avois vû, comme je l'ai déja dit, en Irlande, me procura avec deux Seigneurs une entrevuë dans la Tour de Londres où ils étoient prisonniers, quand je suis parti : lesquels sçachant que j'allois en France m'ont instamment chargé de dire à Votre Majesté & au Roi (le Che-

Chevalier de St. George) de leur part qu'ils sont toujours, & généralement toute la Nation Ecossoise fideles & attachés aux interêts du Roi (le Chevalier de St. George) leur legitime Souverain, & qu'ils s'attendoient que Sa Majesté feroit une seconde tentative; que le plûtôt seroit le mieux pour Sa Majesté, & que le retardement ne feroit que diminuer le nombre de ceux qui souhaitent sa venuë; mais que Sa Majesté devoit amener avec elle, s'il étoit possible, dix mille hommes, & envoyer par avance une somme d'argent considérable pour être mise entre les mains d'un Seigneur des plus fideles & des plus accredités d'Ecosse pour la distribution aux Seigneurs & aux Gentilshommes de la Nation qui en peuvent faire le meilleur usage pour l'interêt & le service du Roi (le Chevalier de St. George):

Qu'il faudroit envoyer en même tems quelques Troupes en Irlande, jusqu'au nombre de cinq mille hommes, s'il est possible, avec des munitions & des armes pour mille hommes de plus, & avoir en même tems dix autres mille hommes prêts à débarquer

en Angleterre sur les côtes les plus voisines de l'Ecosse.

L'Irlande est à présent si abondante en toutes sortes de vivres, qu'en quelque endroit du Royaume qu'on voulût débarquer, on y feroit aisément subsister une grande Armée. La Ville de Galloway a un bon Port & une grande Baye dans laquelle une flotte de Vaisseaux peut aisément entrer & y rester en sûreté, & on trouveroit dans la Ville de grands Magasins de vin de France, d'Espagne, de Portugal, d'Eau de vie, de Sel, & autres denrées dont cette Ville fournit la Province de Connought; & les Comtés adjacents de Clare, Roscommont, Mayo, Slego & Letrim fourniroient une abondante quantité de bœufs & de moutons.

On trouveroit pareillement en Angleterre des vivres en abondance & à bon marché pour la subsistance d'une armée; & comme il n'y a point de places fortes au dedans du Royaume, on pouroit y pénétrer jusqu'au Cœur, & y lever de grosses contributions; d'ailleurs les Anglois accablés de taxes embrasseroient avec joye l'occasion d'en être delivrés. Au

Au premier bruit qui fut répandu en Angleterre de l'embarquement du Roi (le Chevalier de St. George) pour l'Ecosse, tout le monde fut en foule pour retirer leur argent de la Banque publique, & j'ai sçu de personnes de considération que, si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) fût descenduë en Ecosse, le Gouvernement se seroit trouvé tout d'un coup sans crédit & sans argent. Cette entreprise a produit au moins ce bon effet que le peuple grossier qu'on entretenoit dans l'ignorance, & auquel on vouloit faire croire qu'il n'y avoit point telle chose, qu'un Prince qui eût de justes prétentions à la Couronne, connoit à présent qu'il y a un Roi qui veille les occasions de remonter sur le Thrône de ses Pères.

La division entre les Episcopaux & les Presbyteriens y est plus grande que jamais; les derniers sont pour le Prince d'Hanovre, mais la plûpart des Episcopaux sont pour le Roi (le Chevalier de St. George), par opposition à leurs Antagonistes qui sont à présent les dominants par leur jonction avec Godolfin & Malbourough & les au-

tres

tres du Conseil privé qui se sont unis à eux: & des personnes de considération m'ont dit qu'ils croyoient que, si le Roi (le Chevalier de St. George) eût mis pied à terre en Ecosse, Sa Majesté auroit retiré de grands avantages de cette division.

Lorsque l'on apprit en Irlande le dessein du Roi (le Chevalier de St. George) sur l'Ecosse, la consternation y fut grande parmi les Protestans qui sont divisés. Ceux qui y sont établis depuis la Reine Elizabeth croyent leur possession hors d'atteinte, & avoir acquis une espèce de prescription; au lieu que ceux qui se sont enrichis des biens confisqués sur les sujets fideles qui ont suivis leur Roi (le Chevalier de St. George) en France, craignent d'en être dépouillés; c'est pourquoi ils sont plus attachés au Gouvernement présent, que les autres, qui étant comme Naturalisés, régardent les nouveaux-venus avec jalousie, & ainsi ils ne se fient point les uns aux autres.

ME-

MEMOIRE

Des choses nécessaires pour mon Voyage en Ecosse (*).

MOnseigneur de Chamillart se souviendra, s'il lui plait, que j'ai eu l'honneur de lui répresenter que, pour mettre la Nation Ecossoise en mouvement, il faut commencer par lui porter des armes, des munitions de guerre, & une somme d'Argent.

A l'égard des armes, le plus grand nombre qu'on pourra donner d'abord, sera le mieux; parcequ'il est sûr qu'on ne peut mieux les employer pour le service du Roi (le Chevalier de St. George) dans la conjoncture présente, que pour faire agir une Nation si belliqueuse contre les Anglois qu'elle régarde comme ses ennemis aussi-bien que ceux de la France.

J'ai répresenté qu'il seroit nécessaire d'y envoyer au moins dix mille Fusils

(*) Il est de Mr. Hoocke.

fils & autant de Bajonnettes avec des Pistolets, Selles, & autres Equipages pour armer deux à trois mille Chevaux (*).

Comme ce nombre ne sera pas prêt pour le tems de mon départ, il faudroit au moins en faire partir avec moi pour armer quatre mille hommes de pied & mille chevaux, avec pouvoir de leur promettre d'en faire venir un plus grand nombre, aussi-tôt qu'ils auront pris les armes.

A l'égard des Munitions de Guerre, comme ils en ont encore plus besoin que des armes quant à présent, il est nécéssaire de leur envoyer au moins vingt milliers de Poudre à fusil avec des Balles à proportion des armes.

Plus, six Canons avec leurs Affuts & Bou-

(*) Monsieur de Chamillart donne ordre de fournir
3000. Fusils.
1000. Paires de Pistolets.
20000. ℔. de Poudre.
2. Pièces de Canon de 24. quatre de 8.
1000. Boulets par pièce.
2. Mortiers de huit pouces.
600. Bombes, & les Equipages à proportion.

Boulets dont deux de vingt-quatre, & deux Mortiers avec des Bombes & tous leurs Equipages, & la Poudre à Canon néceſſaire pour cette Artillerie.

Comme les Ecoſſois ont un extrême beſoin de ce ſecours, s'il n'eſt pas encore prêt, il vaut mieux differer à partir, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement preparé, parceque les Ecoſſois ne peuvent commencer à agir vigoureuſement plûtôt que dans le mois d'Avril.

A l'égard de l'Argent, il ne s'agit pas de leur donner une grande ſomme juſq'à ce qu'ils ſoient en corps d'Armée; mais il eſt abſolument néceſſaire de leur en porter aſſez pour être diſtribué entre les Chefs dans les Provinces pour les mettre en état d'entrer en Campagne & de mener leurs Vaſſaux contre l'Angleterre.

La Reine d'Angleterre (l'Epouſe du Chevalier de St. George) eſt tellement convaincuë de l'utilité & du bon ſuccès de l'entrepriſe, que quelques grands que ſoient ſes beſoins, Elle offre d'y contribuer dès à préſent la ſomme de quarante mille livres pour faire

faire partie de celle de cent mille livres qu'elle croit absolument nécessaire & suffisante pour faire prendre les armes à la Nation Ecossoise.

Quant à la distribution de cet Argent, je suivrai exactement les ordres qui me seront donnés, suivant lesquels je rendrai bon compte de l'Emploi que j'en aurai fait, & je ne sçaurois en donner une meilleure preuve que la conduite que j'ai tenuë dan mon dernier voyage, d'où je rapportai l'argent que j'avois pouvoir y distribuer, lorsque j'ai connû qu'il n'étoit pas encore tems d'y faire cette dépense.

A l'égard des quatre Ecossois que j'ai choisi pour y aller avec moi, pour les divers emplois auxquels ils seront propres (*): ces quatre sont

1°. Le Sieur Muray Lieutenant-Colonel au Régiment de Lée qui a déja fait un voyage en Ecosse, pour le ser-

(*) Monsieur de Chamillart donne ordre de payer aux Officiers leur Voyage jusques à Dunkerque, & six mois de leurs appointement en s'embarquant, à chacun suivant son Caractère sur le même pied du Sieur Muray.

ſervice du Roi (le Chevalier de St. George), durant lequel il s'eſt conduit très-ſagement, & a acquis l'eſtime & la confiance des Principaux Seigneurs de pluſieurs deſquels il eſt proche parent, étant d'une des meilleures maiſons de ce Royaume.

2°. Le Comte de Fleming que les mêmes Seigneurs ont envoyé ici pour aſſûrer le Roi (le Chevalier de St. George) de leur zèle; la Reine d'Angleterre (l'Epouſe du Chevalier de St. George) ſouhaite qu'il y aille avec moi.

3°. Le Sieur Semple homme de qualité & ancien Officier qui a ſervi le Roi (le Chevalier de St. George) longtems, & qui eſt particulièrement connu & eſtimé des dits Seigneurs Ecoſſois.

4°. Le Sieur de Saintclare Officier Ecoſſois dans le Régiment de Sparre, brave homme, très-zèlé & dont on pourra tirer de grands Secours.

Monſeigneur de Chamillart aura la bonté de règler la ſubſiſtance de ces quatre Meſſieurs.

Pour cacher le véritable deſſein de ce voyage, l'expédient le plus propre

pre & le plus probable est de supofer une entreprise dans le Nord de l'Amérique contre quelques Colonies Angloises, parceque pour y aller de Dunkerque il faut toujours passer par le Nord d'Ecosse qui est la route que je dois tenir.

Ainsi pour fixer les Esprits lors de l'embarquement des armes, il faut faire croire qu'on porte les armes dans la Terreneuve & dans l'Acadie, pour enlever les Forts que les Anglois ont dans la Terreneuve, dont ils appuyent leur pêche de Moruës, & aller ensuite les attaquer dans la Nouvelle Angleterre de concert avec les Colonies Françoises.

Il faut pour cela que je sois chargé d'une feinte commission de Commandant pour les expéditions de Guerre le long des dittes côtes, & que les quatre Officiers ayent aussi de feintes commissions pour le même Pays, afin d'être traités comme prisonniers de Guerre en cas que (contre toute apparence) nous vinsions à être pris en mer.

Et il sera nécessaire que les Com-

mandans des deux Vaiſſeaux croient qu'ils vont effectivement ſur les côtes de l'Amérique, afin d'aſſûrer le ſecret de l'entrepriſe, juſqu'à ce que les ordres du Roi dont je ſerai chargé, ayent été ouverts en pleine mer.

Je ne dis rien ici de mes interêts particuliers, étant perſuadé que Sa Majeſté m'ayant fait l'honneur de me charger d'une entrepriſe auſſi conſidérable, Elle me donnera les moyens, & le Caractère néceſſaire pour m'autoriſer auprès de la Nation vers laquelle elle m'envoye avec d'amples inſtructions pour y règler ma conduite.

Quant au tems de mon depart, je ſerai toujours prêt, dès que les choſes néceſſaires à l'entrepriſe le ſeront.



LET-

LETTRE

De Monsieur de CHAMILLART *à Monsieur le Comte* D'ESTRADES.

A Versailles 1708.

VOUS trouverez ci-joint la Liste de plusieurs Officiers Généraux & Particuliers qui ont ordre de se rendre le sept de ce mois à Saint-Omer, le Roi envoyant à Dunkerque ceux qu'ils doivent executer. Sa Majesté desire que vous les avertissiez tous de s'y rendre le huit de ce mois au soir ou le neuf au matin, & qu'ils y apprendront leur destination.

E T A T

Des Officiers Généraux, Brigadiers & autres que le Roi fait rendre à Dunkerque le 8. de ce mois pour executer les ordres du

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George)

& de Monsieur le

COMTE DE GASSE'.

Messieurs

Le Marquis de Viltray D'Orington De Galmoy Levy	Lieutenants-Généraux.
De Ruffey De Fitzgerard.	Maréchaux de Camp.

Messieurs

De Montandre
De St. Pierre
De Mosny
De Hoocke } Brigadiers.

De Fretteville Major-Général.

Braudrezel Intendant.

Montandre
Mony
De Meuse
Crecy
Danfreville
Beaufermé } Colonels.

Gaydon Colonel réformé à la suite de Nugent.

Ingenieurs.

	₶.	S.
Salmon Ingenieur Br. . .	400 -	12.
Macshihie.	150 -	4.

Un Commissaire d'Artillerie.

Un Garde-Magasin d'Artillerie.

TROUPES

Qui doivent s'embarquer avec le ROI D'ANGLETERRE (le Chevalier de St. George).

TOUS les Régimens resteront où ils sont jusqu'à nouvel ordre.

Sçavoir,

Bearn, ...	à Dunkerque.
Agenois, ...	à Calais.
Beaufermé, ...	à St. Omer.
Auxerrois, ...	à Bergue.
Luxembourg, ...	à Aire.
Boulonnois, ...	à Lille.

Il n'y a que les Officiers Irlandois qui étoient à Hesdin, les détachemens des Corps separés, & les Brigades des Officiers réformés Irlandois d'Arras qui n'ont pû être contrecommandés assez-tôt, mais que l'on arrêtera à Aire & à St. Omer.

LET-

LETTRE

De Monsieur

DE CHAMILLART

à Monsieur

DE ST. PIERRE.

1708.

LE Roi vous destinant à servir dans une entreprise que Sa Majesté projette de faire du côté où vous servez, Elle m'ordonne de vous faire sçavoir que son intention est que vous vous rendiez le huit de ce mois au soir à Dunkerque pour y executer les ordres qui vous y seront expliqués de sa part.



MEMOIRE

Sur l'affaire proposée pour l'Ecosse.

POUR faire passer le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) secrétement en Ecosse avec des Troupes, il seroit nécessaire

1°. D'armer pour le transport vingt-cinq ou trente Galiottes de vingt à cinquante Canons ou environ, sous des prétextes qui donneroient nullement occasion aux ennemis de deviner le véritable dessein.

2°. De les faire passer dans une saison où il y aura le moins à craindre des vents & de la part des ennemis.

3°. De pouvoir mettre suffisamment des vivres sur chaque Frégatte, sans donner lieu de soupçonner qu'on a dessein d'embarquer des Troupes.

4°. Que les Troupes puissent être embarquées sans bruit.

5°. Que le Voyage du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne soit point divulgué ni avant,

vant, ni au tems de son départ de St. Germain, ni de quelques jours après.

Pour obéir aux ordres du Roi je rapporterai simplement ce que les Principaux des Ecossois m'ont souvent dit sur tous ces Chefs, & je n'y ajoûterai que très-peu de choses du mien.

Il n'y a qu'un homme de mer qui puisse faire un plan bien dirigé pour cette entreprise.

1°. On trouvera dans le seul port de Dunkerque plus de Frégattes qu'il n'en faudra: les pretextes ne manqueront pas pour les armer. L'Escadre du Comte de Forbin se peut armer comme à l'ordinaire, on peut faire un ou deux arméments, en course dirigés par l'Intendant comme les années passées. On peut aussi encourager sous main les particuliers à armer quelques Frégattes en course, dont on se servira quand tout sera prêt: ce sera autant d'avances faites; lesquelles Sa Majesté remboursera dans la suite & si le Roi juge à propos d'armer deux de ses Vaisseaux en d'autres ports, & de les faire aller à Dunkerque, cela faci-

litera encore l'arméments; & ces deux Vaiſſeaux, étant plus gros & capables de récevoir plus de monde, feront qu'on pourra diminuer le nombre des Armateurs.

Il eſt auſſi à rémarquer que les ennemis ne ſoupçonneront jamais un embarquément de Troupes, pendant qu'ils ne verront point aſſembler des Vaiſſeaux de tranſport.

2°. Les ennemis ne ſçauroient jamais tenir une Eſcadre devant Dunkerque depuis le mois de Novembre juſqu'à celui d'Avril: les vents du Sud-Eſt & de Sud-Ouëſt qui ſont les plus favorables pour l'entrepriſe règnent dans les mois de Janvier & de Février. Ces mers ſont ordinairement fort belles; les tempêtes ne s'y font ſentir que dans les mois de Novembre & Décembre & dans celui de Mars.

Mais pour pouvoir paſſer dans le mois de Février, il ſeroit néceſſaire que les ordrés fuſſent donnés pour être prêt dans la fin de Décembre, ou au commencement de Janvrier, à cauſe des rétardemens ordinaires & inévitables qui réculeront l'Armement.

3°. Les

3°. Les vivres ordinaires pour les Frégattes suffiront pour les Troupes qui seront embarquées dessus : on prend ordinairement pour deux ou trois mois de vivres pour l'Equipage des Armateurs, qui est toujours le double des Equipages ordinaires.

Au moment de l'embarquement on peut retrancher un tiers des Equipages, & même la moitié; ce qui donnera beaucoup plus de vivres qu'il ne faut pour les Troupes. Par exemple une Frégatte de cent vingt hommes d'Equipage est armée pour deux mois, en rétranchant quarante hommes qui en font seulement un tiers, il y aura des vivres pour trois mois pour les quatre-vingt hommes qui restent. Si l'on met deux cent quarante hommes sur la même Frégatte, ils feront avec l'Equipage trois cent vingt hommes qui auront assez de vivres pour vingt deux jours & demi : Il y aura un tiers de vivres d'avantage si l'on en donne pour trois mois ; si on rétranche la moitié de l'Equipage, il y en aura encore plus.

Or le trajet de Dunkerque à Edimbourg n'est que de deux ou trois jours

avec

avec un bon vent, & de six ou sept avec un vent très-peu favorable: ainsi il leur restera assez de vivres pour les accidents extraordinaires ou pour leur retour. Et si les vents contraires rétiennent les Frégattes en Ecosse pendant quelques jours, on leur y fournira tout ce qui leur est nécessaire, car le Pays en régorge.

4°. Le tems de l'expédition proposée facilite extrêmement l'embarquement des Troupes, parceque Sa Majesté peut mettre les Troupes destinées pour cette expédition en quartier d'hyver dans Dunkerque même, où ils resteront jusqu'au tems de l'embarquement comme faisant partie de Garnison de cette place; Elles peuvent être embarquées en vingt quatre heures de tems dans la rade de Dunkerque, par le moyen des Bâtimens des pescheurs, des batteaux plats, & des chaloupes qui s'y trouveront tous les jours.

Et il ne sera pas nécessaire de communiquer le dessein aux Officiers des dites Troupes avant le tems de l'embarquement, parcequ'ils auront toujours dans la Garnison leur Lit de Camp, leurs habits, & leur linge, &

qu'ils

qu'ils n'auront pas besoin d'autres Equipages. Quant à l'argent nécessaire pour les Officiers, on peut mettre cet argent entre les mains du Tresorier pour être livré en Ecosse.

Et il sera facile à Sa Majesté de remplacer la Garnison de Dunkerque de Troupes tirées des Garnisons voisines, comme Calais, Gravelines, St. Omer &c. qui seront pour cette raison un peu fortes dès le commencement de l'hyver.

5°. Sa Majesté peut ne pas avertir le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) du tems ni de la maniere qu'on le veut faire passer: il suffira de le dire à ce Prince dans le tems de l'exécution.

Le Général à qui Sa Majesté donnera le commandement de ses Troupes peut faire faire comme lui, tout ce qui sera nécessaire pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui partira de St. Germain avec peu de suite comme pour un voyage de Campagne dont on inventera facilement des prétextes vraisemblablement; & ce Prince trouvera tout ce dont il aura besoin sur son bord: il se déguisera

sera en chemin, & il ne sera connu qu'après son départ de Dunkerque (*).

Je ne dis rien des armes & des munitions, parceque les difficultés de les embarquer sécrettement en les distribuant sur plusieurs Frégattes, ne seront pas grandes.

A Brunts-Irland vis-à-vis d'Edimbourg, à Inverfeitding, à Blachnesse en montant la Rivière, les Frégattes seront en pleine sureté contre les vents & contre les ennemis.

L'Angleterre est toute ouverte, elle est denouée de Troupes, & ne sçauroit empêcher les Ecossois d'y entrer & d'y faire des progrès.

Et en cas de malheur les Ecossois en faisant le dégât en deça de la Rivière d'Edimbourg se retireront derrière cette Rivière, où ils subsisteront grassement,

(*) Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) peut prétexter à Anet un voyage pour voir Monsieur le Duc de Vendôme son parent, & pour aller delà à la Trappe, à l'exemple du Roi son Père. A quelques lieuës d'Anet il ôtera le cordon de son Ordre, & il fera le reste du voyage comme un jeune Gentilhomme sous un nom supposé.

sement, & obligeront les Anglois à s'en rétourner faute de subsistance.

Cette conduite leur a toujours réussi depuis quatre cent ans: c'étoit le conseil que leur Roi Robert Premier leur donna en mourant, & qu'ils ont toujours pratiqué depuis avec succés en dernier lieu. Cromwel après avoir entièrement épuisé les Armées à Dunbar, & ne pouvant plus subsister, ni forcer le passage de la Rivière, fut obligé d'accorder aux Ecossois toutes les conditions qu'ils lui demanderent pour finir cette guerre. Ainsi les Troupes de Sa Majesté seront toujours en sureté, soit qu'elles réussissent contre l'Angleterre, ou qu'elles soient obligées à se rétirer: cette rétraite portera même un grand soulagement au Roi, parceque les Anglois seront obligés de garder le même nombre de Troupes pour observer les Ecossois; ce qui les mettra hors d'état d'en envoyer en Flandres.

Mais dans la disposition présente des affaires, il n'y a nulle apparence que les Ecossois soient contraints à se rétirer.

ETAT

ETAT DES OFFICIERS DES TROUPES

Embarquées pour l'Ecosse, qui sont arrivés depuis l'embarquement, & du nombre des Recruës qui sont arrivées aux Troupes.

Régiment de Beaufarmé. *Messieurs*	Nombre des Recruës arrivées par Régiment.
Vallot Capitaine. De Groffieux Lieut. De la Boeffiere Lieut. Serrier Sous-Lieutenant. Dufour Lieutenant.	1. Sergent. 23. hommes.

Régi-

Régiment DE BEARN.	Nombre des Recruës arrivées par Régiment.
Messieurs	
Le Chev. de Beaufort Capit.	3. hommes.
Radeau Capitaine.	
Boisferand Sous-Lieut.	
De la Girardiere.	
Du Hamel Sous-Lieut.	
De la Girardiere Lieut.	
Du Mesnil Sous-Lieut.	

Régiment D'AUXERROIS.

Messieurs	
Segnoi Capitaine.	3. Sergents. 25. hommes.
Gromeau Enseigne.	
Rebourg Lieutenant.	
Courtaunay Sous-Lieut.	
Vernier Sous-Lieut.	

Régiment D'AGENOIS.

Messieurs	
Arnault Lieutenant.	1. Sergent. 5. hommes.
De Fleury Capitaine.	

Régi-

Régiment de Boulonnois.	Nombre des Recruës arrivées par Régiment.
Messieurs	
De Carriere Major.	
Dufoys Capitaine.	
Magnol Capitaine.	3. Sergents. 6. hommes.
De Surlay Capitaine.	
De Pierre Lieutenant.	

Régiment
DE GALMOIS IRLANDOIS.

Messieurs
Malarty Lieutenant.
Oleary Lieutenant.
Rouck Lieutenant.
De Megan Lieutenant.

Régiment
DE LÉE.

Monsieur
De Magenis Capitaine.

LET-

LETTRE

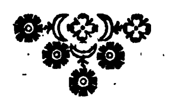
De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur* ***.

A Dunkerque le vingt neuf Mars 1708. *au matin.*

MONSIEUR,

JE ne m'attendois pas hier au soir d'avoir une aussi triste nouvelle à vous mander ; mais je viens de parler dans le moment au Commandant du second Bataillon du Régiment de Boulonnois qui vient d'arriver sur un des Bâtimens de charge de l'Escadre, appellé la prise du Zephir, sur lequel il y avoit neuf Compagnies dudit Régiment de Boulonnois. Il dit que dans le tems qu'on étoit prêt d'entrer samedi dans la Rivière d'Edimbourg, on apperçut la flotte ennemie, où il prétend avoir compté jusqu'à soixante voiles parmi lesquels il y avoit plusieurs Vaisseaux de soixante & dix & quatre

tre-vingt pièces de Canon; que Monſieur de Forbin voyant qu'il ne pouvoit pas éviter d'être joint, prit ſa route vers le Nord, qu'un peu devant la nuit, un Vaiſſeau de l'Avant-Garde des ennemis entra au milieu de l'Eſcadre, & commença à canonner & à jetter des Fuſées pour faire ſignal au reſte de la flotte, qu'enfin la priſe du Zephir qui eſt celle qui vient d'arriver, alla fort mal, & étant fort en arrière, les Officiers de ce Bâtiment trouverent à propos de regagner Dunkerque parceque le vent leur étoit favorable, & ce Commandant croit que toute l'Eſcadre du Roi s'eſt diſperſée: ce qui eſt même à déſirer dans la crainte qu'il ne leur ſoit arrivé un plus grand malheur.



LET-

LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur* ***. *à Dunkerque du* 30. *Mars* 1708.

MONSIEUR,

DEpuis la nouvelle d'hier au matin que j'eus l'honneur de vous écrire par un Courier de Monsieur de Pontchartrain à l'arrivée d'un des bâtimens de charge de l'Escadre du Roi, sur lequel étoient neuf Compagnies du deuxième Bataillon du Régiment de Boulonnois, il n'est venu aucunes autres nouvelles, telles qu'elles puissent être. Mais j'ai interrogé les Pilotes de ce Bâtiment, par lesquels j'ai appris plus de détail que je n'en sçavois lorsque je vous écrivis.

Premièrement, Monsieur, les vents qui d'ici nous paroissoient favorables pour arriver promptement, ont toujours beaucoup variés & n'ont pas permis d'avancer; il y eut même un calme qui empêcha entièrement de faire route; enfin en approchant de la côte d'Ecos-

ſe, il s'éleva un vent frais & forcé qui obligea de prendre le large, & ce ne fut que le Vendredi au ſoir vingt trois que les Vaiſſeaux réconnurent la Rivière d'Edimbourg & mouillerent à l'embouchure : malheureuſement à la pointe du jour il étoit baſſe mer, & il falloit attendre l'heure de midi pour entrer dans la Rivière avec la marée. A ſix heures du matin le vingt quatre Monſieur de Forbin fit mettre la flamme d'ordre pour faire venir toutes les Chaloupes de l'Eſcadre ; & ce fut dans ce tems qu'on apperçut la Flotte ennemie qui, depuis qu'elle avoit paru à la hauteur des Bancs de Dunkerque le Mardi vingt au coucher du Soleil, avoit, à ce que prétendent les Marines, toujours rangé les Côtes d'Angleterre, où elle avoit trouvé les vents bons, au moyen deſquels cette flotte avoit gagné la Rivière d'Edimbourg dix ou douze heures après nous.

Dans l'inégalité des forces, Monſr. de Forbin prit l'unique parti qu'il avoit à prendre, qui étoit de faire force de voiles pour gagner la grande mer vers le Nord de l'Ecoſſe, & ſe dérober aux ennemis pendant la nuit. Cependant ſur

sur les trois heures après midi quatre Vaisseaux des meilleurs Voiliers des ennemis nous joignirent presque & entre autres un de soixante & dix pièces de Canon qui attaqua la Driade ou le Griffon, car il n'est pas bien constant lequel des deux: la partie n'étoit pas égale, & quoique ce Vaisseau se defendît très-bien, il auroit succombé, si Mr. de Tourovere commandant l'Auguste n'étoit pas venu à son secours, qui non seulement dégagea le Vaisseau du Roi, mais même donna une bordée si à propos & de si près au Vaisseau Anglois, qu'il l'obligea de quitter la partie & de s'éloigner fort mal-traité suivant les apparences: & pendant tout ce tems-là la nuit s'approchoit, les quatre Vaisseaux Anglois crurent ne devoir pas s'engager davantage & se mirent en état d'attendre le reste de la flotte qui étoit à une lieuë ou deux derrière. Pendant la nuit notre Bâtiment qui est revenu, vit tout leur feu, & apperçut à Soleil couchant Monsieur de Forbin qui continuoit sa route à force de voiles vers le Nord, & tous les Vaisseaux qui le suivoient, à l'exception de celui-là qui ne pouvoit pas suivre.

De tout ce détail, Monſieur, on peut juger preſque que l'affaire d'Ecoſſe eſt manquée, que les ennemis ne nous ont rien pris, & que l'Eſcadre, ſoit enſemble ou ſéparement, gagnera Breſt en faiſant le tour de l'Ecoſſe & de l'Irlande, à moins que quelques Bâtimens legers, commandés par quelques-uns de nos Capitaines Flamans qui connoiſſent parfaitement toutes ces mers, ne réviennent ici en droiture ſi par hazard ils s'étoient égarés & n'euſſent pas pû ſuivre pendant la nuit Monſieur de Forbin qui ne portoit pas de feu, afin de n'être pas ſuivi des ennemis.

Comme tout le monde raiſonne à ſa fantaiſie, il y a des gens qui croyent que la flotte Angloiſe, ſe perſuadant avoir diſſipé l'orage, ſe tiendra vers la Rivière d'Edimbourg où il n'étoit que trop publique que la deſcente devoit ſe faire, & que Monſieur de Forbin, n'étant pas ſuivi, pouvoit bien aller deſcendre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & ſes Troupes à Cromarty qui eſt un port dans le Nord d'Ecoſſe: ce ſont des conjectures dont vous jugerez mieux que perſonne.

LET-

LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur de ***. à Dunkerque le* 31. *Mars* 1708.

MONSIEUR,

LE Protée Vaisseau du Roi, qui étoit de l'Escadre destinée pour l'Ecosse, est arrivé aujourd'hui à midi en rade, & on a aussi-tôt embarqué dix Compagnies du Régiment de Luxembourg qui étoient sur le Bâtiment avec quelques Officiers Irlandois, Monsieur le Camus Commissaire Provincial d'Artillerie & le Lieutenant-Colonel du Régiment d'Agenois. Ce Vaisseau qui est un des meilleurs de ce port, n'étoit pas armé en guerre, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander en ce tems, n'ayant que peu de matelots & pas à beaucoup près tout son Canon, parcequ'on l'avoit chargé en flutte pour porter plus de monde & de munitions: & lorsque l'Escadre fut obligée par le mauvais tems de mouiller à la rade de Nieuport, il rélacha ici

après avoir perdu quelques-uns de ses ancres, pour en prendre d'autres & demander des Matelots d'augmentation.

Ce Vaisseau partit donc de la rade de Dunkerque le Mardi vingt à midi, l'Escadre étant partie de celle de Nieuport la veille à onze heures du soir. Cependant le Protée est arrivé dans la Rivière d'Edimbourg dès le Vendredi vingt trois sur les deux heures après-midi, croyant y trouver l'Escadre; il s'est avancé jusqu'à deux lieuës de la Rivière, où il est venu plusieurs Pilotes & même un Gentilhomme à bord pour montrer la route qu'il falloit tenir. Il y a actuellement sur ce Vaisseau trois Pilotes Ecossois qui sont aussi venus sur ledit Bâtiment.

Les Officiers de terre auxquels j'ai parlé, m'ont tous dit que toute l'Ecosse attendoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), depuis trois mois avec impatience, qu'il y seroit reçu avec de grandes démonstrations de joye, que même le Milord Abel, qu'ils disent être le Duc d'Hamilton, avoit six mille hommes assemblés dont il avoit fait la revuë; qu'au premier signal toute la Rivière seroit couverte

de

de Bâtimens pêcheurs & autres qui viendroient aider pour faciliter promptement la descente, & qu'enfin l'on comptoit en Ecosse que l'Escadre qui apportoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), étoit de vingt ou trente Vaisseaux de Guerre & d'un pareil nombre de Bâtimens de charge.

Sur le soir Monsieur de Forbin parut avec l'Escadre à l'entrée de la Rivière, où il mouilla, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, & le lendemain au matin les ennemis parurent aussi, mais fort de vingt huit Vaisseaux dont dix-huit de soixante à soixante-dix pièces de Canon. Vous avez sçu par mes précédentes comme leur Avant-garde me joignit, mais le Protée se trouvant avancé dans la Rivière & ayant plus de chemin à faire que les autres se trouva plus près d'eux & les vit attaquer le Salisbury commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis, & non pas le Griffon ou la Driade, comme l'avoit dit le premier Bâtiment arrivé.

Le combat a été assez long, & on

m'aſſûre que Monſieur de Nangis a fait des actions d'une grande valeur ; l'Auguſte & le Blacwal ſe ſont auſſi long-tems battus, toujours en faiſant route autant que faire ſe pouvoit : mais il eſt à remarquer, Monſieur, qu'il ſurvint un calme, de manière que nos Vaiſſeaux ſurchargés ne pouvoient preſque aller, au-lieu que ceux des ennemis ſes manioient légérement quoique bien plus fort ; on a vû même jetter quantité de Balots pour alleger les Vaiſſeaux de l'Eſcadre du Roi. Enfin la nuit a fini le combat, & Monſieur de Rambur commandant le Protée qui entre dans ma chambre, m'aſſûre avoir vû les Vaiſſeaux du Roi dégagés, & n'avoir plus vû Monſieur de Forbin le lendemain au matin, il dit même s'être fait donner chaſſe par de gros Vaiſſeaux de la flotte ennemie pour ſe les attirer & ſoulager d'autant Monſieur de Forbin en cas qu'il fût ſuivi.

Le Protée n'ayant pû réjoindre ni voir l'Eſcadre a heureuſement régagné le port, ayant été chaſſé tous les jours, & même encore hier au ſoir, car la mer eſt préſentement couverte de

de toutes parts de Vaisseaux Anglois & Hollandois. Nous en vimes hier au soir seize de Guerre, qu'un pêcheur qui les a rencontré dit être Anglois & être les mêmes qui escorterent, il y a quatre à cinq jours, les Bâtimens de transport qui ont porté les Troupes Angloises d'Ostende en Angleterre.

Vous connoîtrez, Monsieur, la force de nos ennemis sur mer, quand je vous dirai qu'il y a seulement à présent treize Navires de Guerre Anglois Gardes de Côtes de soixante à soixante & dix pièces de Canon depuis Bevezieres jusqu'aux Dunes. Comme je sçais de très-bonne part, & à n'en point douter, qu'il y a peu de jours qu'une flotte marchande de quatre-vingt douze voiles a été vuë allant de l'Ouëst à l'Est, escortée de treize à quatorze Convois depuis trente-six jusqu'à soixante Canons.

J'oubliois de vous marquer, Monsieur, que le Gentilhomme Ecossois venu à bord qui étoit en France l'hyver passé rapporta qu'il y avoit depuis quelque tems dans la Rivière d'Edimbourg des Vaisseaux Hollandois venant des

Indes chargés pour la valeur de plus de trois millions qui attendoient des Convois pour aller en Hollande.

Quoique je rétourne à Ypres après demain, Monsieur, pour y vaquer à plusieurs affaires, & notamment pour donner ordre à la subsistance des Troupes que Monsieur le Marquis de Capy m'a fait l'honneur de me mander devoir s'assembler le dix Avril sur la ligne de Commines; je ne laisserai pas de vous informer regulièrement de ce qui se passera ici; car j'aurai tous les jours des nouvelles en vingt quatre heures de tems s'il en arrive: & Monsieur Jossier Commissaire Provincial en cette Ville, homme capable & de confiance, pourvoira à toutes choses de ce côté-ci & m'en informera tous les jours.

LET-

LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsr. de ***.*

De Dunkerque le 1er. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

IL y a quelques jours que j'eus l'honneur de vous mander que les dix Bataillons Anglois, dont je vous avois parlé dans plusieurs de mes Lettres, avoient été embarqués à Ostende, & il nous a paru par le rétour des Vaisseaux d'Escorte que l'on a vû passer & répasser, qu'ils étoient arrivés du côté de la Tamise en très-peu de tems: le rétour de ces Vaisseaux d'Escorte vers Ostende fait juger qu'il va s'y faire un nouvel embarquement; & l'on m'écrit même que les autres Bataillons Anglois ont reçu ordre de se mettre en marche pour être pareillement embarqués. On ajoûte par la même Lettre qu'on a préparé le

vingt neuf du mois passé à Gand vingt cinq pièces d'Artillerie de Campagne avec des Munitions de Guerre qu'on doit méner à Middelbourg pour être transportés aussi en Angleterre avec un Bataillon Hollandois à la conduite. Quoique la Nouvelle vienne d'assez bon lieu, j'ai peine à la croire, ne pouvant penser que l'Angleterre soit tellement depourvuë de Canons & de Munitions, qu'il soit nécessaire d'y en envoyer des Païs-Bas: c'est de quoi nous serons instruits plus positivement dans quelques jours.

Il continue à se faire ici bien des raisonnemens par Messieurs les Marins, dont plusieurs croient que Monsieur de Forbin aura fait la descente en Ecosse en quelque lieu plus au Nord que la Rivière d'Edimbourg, espérant qu'il aura trompé les ennemis par quelques fausses routes; & on conjecture aussi qu'il n'y a pas pû faire cette descente, & qu'il a toujours été suivi: il aura été obligé de gagner un port de Suede ou de Dannemarck, n'y ayant pas assez de vivres dans les Vaisseaux à la multitude du monde

qu'on

qu'on y a embarqué pour gagner Brest en faisant le tour du Nord de l'Ecosse & de l'Irlande dont on juge par ce que le Protée arrivé d'hier, n'en avoit plus que pour douze ou quinze jours.

Il est bon de vous observer, Monsr. que le Protée est chargé d'un très-grand nombre de Balots qui étoient pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de quantité d'armes & d'Artillerie. Il y a aussi quelques caisses d'armes sur le premier Bâtiment arrivé; on n'a encore rien dechargé, & on ne le fera pas sans ordre: Vous aurez, s'il vous plait, la bonté de donner les vôtres, quand vous le jugerez à propos, sur ce qu'il faudra faire des Balots; car pour ce qui est des Armes & des Munitions de Guerre, il n'y aura apparemment qu'à les remettre à l'Arsenal.



LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur de* ***.

A Ypres le 4. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

NOUS n'avons aucunes nouvelles de l'Escadre du Roi par Dunkerque: Les ennemis en ont publié, même imprimé une infinité de mauvaises & des plus desavantageuses pour nous, qui ne sont certainement pas croyables pour la plus grande partie. Ils ont fait hier des réjouissances à Menin & dans leurs autres places, comme s'ils avoient détruits les Vaisseaux du Roi & tous ceux qui étoient de l'Escadre. Mais un Irlandois venu d'Ostende à Nieuport a rapporté avoir ouï lire une Lettre chez le Bourguemaître d'Ostende, par laquelle on mandoit, que le Vaisseau du Roi nommé Salisbury, commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis, avoit été pris

par

par les ennemis n'ayant pû suivre les autres ni se dégager de deux gros Vaisseaux Anglois contre lesquels il avoit combattu tout l'après-midi du vingt quatre du mois passé, & qui l'avoient gardé à la portée du Pistolet toute la nuit, comme j'ai eû l'honneur de vous le marquer par mes précédentes : ce qui est très-probable & révient tout-à-fait aux nouvelles que les Officiers du Régiment de Luxembourg, qui étoient sur le Protée, m'avoient rapporté.

Mais ce même Irlandois dit aussi que la Lettre qu'il a entendu lire, porte que le surplus de l'Escadre du Roi étoit entré dans la Rivière de Fyrth, environ à quarante lieuës au Nord de celle d'Edimbourg, où est le Port de Cromarty dont je vous ai parlé, il y a quelques jours, & que la flotte Angloise avoit mouillé l'ancre à cette Rivière. Si cette nouvelle qui est fort apparente se confirme, il y a lieu d'espérer que la descente se fera avec le Secours des Ecossois qui paroissent très-bien intentionnés & qui ne me semblent plus rien devoir ménager

avec l'Angleterre à qui leur intrigue est bien connue.

Si le Salisbury est pris, comme je n'en doute gueres, les ennemis auront fait prisonniers, outre Monsieur le Chevalier de Nangis Capitaine de Vaisseau, le Marquis de Levis, Milord Greffin, Monsieur le Marquis de Meuse Colonel d'Agenois, Monsieur de Faverolle Lieutenant-Colonel d'Auxerrois, Monsieur de Segent Commissaire des-Guerres, Monsieur de Salmont Ingenieur, cinq compagnies du Régiment de Bearn, vingt Officiers Irlandois détachés, dix Sergents, dix Caporaux, dix Anspesades du Régiment de Fitz-Gerard, sans parler de l'Equipage de mer : le combat ayant été obstiné, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'y ait eu bien des gens de tués.



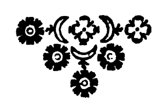
LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur de* ***.

A Ypres le 5. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

JE me donne l'honneur de vous envoyer la Copie d'une Lettre que je viens de récevoir en Chiffre d'un de mes amis de Gand avec lequel je suis en commerce. Elle réveille tout à fait mes espérances, & me flatte encore d'une descente en Ecosse, non obstant les réjouissances publiques des ennemis & leurs imprimés ridicules.



CO-

COPIE
D'UNE
LETTRE

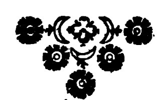
Ecrite à Monsieur DE BERNIERES,

De Gand le 3. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

LE terrible combat se réduit à une Canonade, & la Victoire complette, à la prise du seul Vaisseau le Salisbury. Voici comme l'on dit que la chose s'est passée: Votre Flotte étant arrivée à l'entrée de la Rivière d'Edimbourg, Monsr. de Forbin fit venir dans son bord tous les Capitaines & tint Conseil; on étoit en déliberation quand on découvrit la Flotte Angloise, on leva aussitôt l'ancre & on mit à la voile. Les Anglois poursuivirent tirant force Canon, & faisant beau bruit, votre Flotte y répondit

dit avançant toujours en bon ordre, le Salisbury ne put suivre, fut environné & pris après un rude combat. Un autre Vaisseau auroit encore été attaqué, mais il fut aussitôt secouru & degagé. Ensuite vos Vaisseaux plus legers ayant gagné de l'avance, les Anglois réconnurent que leurs poursuites étoient vaines & rétournerent sur leurs pas. On dit ici qu'ils sont entré dans la Baye d'Edimbourg & qu'ils y ont mouillé pour se réjouir de leur Victoire, pendant que vos Vaisseaux s'avancent vers le Nord de l'Ecosse où ils pourront tâter quelques autres endroits pour débarquer. C'est l'avis d'hier au soir, & on fait ce soir grand bruit de Canon en réjouissance de cette Victoire si complette.



LET-

LETTRE

De Monsieur

DE BERNIERES

*à Monsieur de ***.*

A Ypres le 5. Avril 1708.

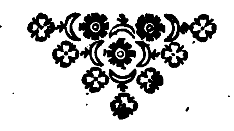
MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le vingt neuf du mois passé servant de réponse à la mienne du vingt quatre. Pour satisfaire à ce que vous désirez, je vous envoye un état du nombre ainsi que du jour de l'arrivée, à Dunkerque, des Officiers & Recruës qui s'y sont rendus après l'embarquement de leurs Régiments: vous trouverez sur ce même état celui des Officiers des Brigades Irlandoises, débarqués de dessus la prise du Zephir

&

& de dessus le Protée, les vingt neuf & dernier Mars.

Je joings pareillement deux autres états concernant les Troupes qui étoient sur ces deux Bâtimens, & qui ont été débarquées; l'autre est l'état des Armes & Balots d'étoffes & autres Marchandises destinées pour l'habillement de quelques-uns des Régimens embarqués: à sure & à mésure qu'il arrivera d'autres Officiers & Recruës, comme aussi des Balots, j'aurai l'honneur de vous en envoyer de tems en tems des états.



ETAT

Des Armes & Balots, des Etoffes & autres Marchandises qui sont arrivées à Dunkerque depuis l'embarquement des Régimens ci-après pour l'Ecosse.

Pour le Régiment *de Luxembourg.*

Le 23. Mars deux cent cinq Fusils.
Le 31. Mars seize Balots d'Etoffes, Chapeaux, Bas &c.

Pour le Régiment *de Boulonnois.*

Le 31. Mars deux cent Fusils.

Pour le Régiment *d'Agenois.*

Le 29. Mars trois tonnes de Chapeaux.
Le 3. Avril sept Balots & trois Balles d'Etoffes, de Bas &c.

E T A T

Des Troupes qui ont été debarquées de la prise du Zephir & du Protée les 29. & 31. Mars de la présente Année 1708.

Deuxième Bataillon du Régiment de Boulonnois débarqué le 29. Mars.

Grenadiers Officiers ... Soldats.	38.
Guilamberg Capitaine-Lieut. . .	42.
Fontaine sans Officiers. . . .	34.
Harpey Capit., Sous-Lieut. .	31.
Dormes Officiers.	33.
Vocour Officiers.	30.
Maiguivoud Capitaine. . . .	33.
total. . .	241.

E T A T - M A J O R.

Le Sieur Guilamberg Commandant Premier Bataillon du Régiment de Luxembourg débarqué le 31. Mars.

Grenadiers Officiers. . 36.

Co-

Colonel ſans Officiers.	29.	dont 2. à l'Hopital.
Polches Capitaine. .	31.	dont 1. à l'Hopital.
Boiſanger ſans Officiers.	25.	dont 1. à l'Hopital.
Molmort Capitaine. .	37.	dont 1. à l'Hopital.
Formaiſon Officiers. .	42.	dont 2. à l'Hopital.
La Fond Capitaine-Lieut.	39.	
Duchaland Capitaine.	35.	dont 1. à l'Hopital.
Vaudavere Capitaine.	35.	
total. . .	309.	

ETAT-MAJOR.

Le Major, l'Aumonier & le Chirurgien-Major, ſur le même Vaiſſeau le Protée.

Le Lieutenant-Colonel du Régiment d'Agenois.

Monſr. le Camus Commiſſaire Provincial d'Artillerie.

ETAT

ETAT

Du jour de l'arrivée & du nombre des

OFFICIERS

ET

RECRUES

Qui se sont rendues à Dunkerque après l'embarquement de leur Régiment pour l'Ecosse.

Arrivée des Officiers en Mars 1708.	Régiment *de Luxembourg.*	Recruës arrivées par Régiment.
	Messieurs	
du 24.	Depeirres Lieutenant.	1. Sergent & 45. Soldats.
du 25.	Poincelau Lieut.	
du 26.	Bonnat Lieut.	
du 27.	De Sevilly Lieut.	
du 28.	Adrien Sous-Lieut.	
du 29.	Des-Sourches Aide-Major.	

Arrivée des Officiers en Mars 1708.	Régiment *de Bearn.* Messieurs	Recruës arrivées par Régiment.
du 26.	Le Chev. de Beaufort Capitaine.	
En Avril		
du 25.	Radeau Capitaine.	
du 29.	De Bigot Capitaine.	
du 27.	De Galluy Capitaine.	
du 28.	La Bussiere Capitaine.	
du 27.	DuHamel Sous-Lieut.	38. Soldats.
du 26.	Pichon Capitaine.	
du 27.	BoisferandSous-Lieut.	
du 27.	La Girardiere Sous-L.	
du 27.	Dumesnil Sous-Lieut.	
du 28.	Le Chevalier de Nilly Sous-Lieut.	
	Régim. *de Beaufarmé.* Messieurs	
du 25.	De la Barthe Capit.	
du 25.	Du Vallot Capitaine.	
du 28.	Dirland Capitaine.	
du 31.	Delanda Capitaine.	
du 31.	De Favouillet Capit.	
du 26.	De Bassere Lieut.	3. Sergents. 50. Soldats & 11. Soldats vieux.
du 26.	Du Four Lieut.	
du 26.	De Grossieux Lieut.	
du 26.	De Ferriere Sous-L.	
du 31.	Fassin Sous-Lieut.	
du 31.	Duvant Sous-Lieut.	

Régi-

Arrivée des Officiers en Mars 1708.	Régim. *de Boulonnois.* Messieurs	Recruës arrivées par Régiment.
du 24.	Magnan Capitaine.	3. Sergents & 42. Soldats dont 19. de vieux.
du 22.	De Foix Capitaine.	
	Carriere Major arrivé avec le Régim. dangereusement blessé.	
du 23.	De Surlay Capitaine.	
du 23.	Despierre Lieut.	
du 25.	Becquet Lieut.	
du 26.	La Contée Lieut.	
du 25.	Nugin Lieut.	
du 25.	La Roche Lieut.	

Régiment *d'Agenois.*

	Messieurs	
En Avril	De Fleury Capitaine arrivé avec le Régiment malade.	1. Sergent & 31. Soldats dont 7. de vieux.
du 22.	Dauteroche Capit.	
du 22.	De Douville Capit.	
dernier Mars	Charpentier Lieut.	
du 19.	Arnaud Lieut.	
en Avril 2.	Regn aud Lieutenant.	

Arrivée des Officiers en Mars 1708.	Régiment *d'Auxerrois*. Messieurs	Recruës arrivées par Régiment.
du 23.	De Seignac Capit.	1. Sergent & 32. Soldats dont 4. de vieux.
du 26.	Rebourg Lieutenant.	
du 26.	Vernier Lieut.	
du 23.	Cromeau Enseigne.	
du 27.	CourtenaySous-Lieut.	
du 30.	D'Armainville Lieut.	
du 31.	Derneville Lieut.	
du 30.	Kaverul Lieut.	
du 30.	Romilly Lieut.	
du 31.	Frontin Lieut.	

Régiment *de Lée Irlandois*.

Messieurs

du 26. Magenier Capitaine.
Bope Medecin & Chirurgien arrivé de Douay depuis l'embarquement.

Régi-

Arrivée des Officiers en Mars 1708.	Régiment *de Galmois Irlandois.*	Recruës arrivées par Régiment.

Messieurs

du 26. Boisty Lieutenant.
du 26. Domechegan Lieut.
du 26. Bouck Lieut.
du 26. Malarty Lieut.

Recapitulation *des Officiers.*		Recapitulation *des Recruës.*	
Capitaines.	21.	Sergents.	9.
Lieutenants.	28.	Soldats.	228.
Sous-Lieut. & Enseignes.	10.	total.	237.
total.	59.		



ETAT
DES
OFFICIERS

Des Brigades Irlandoises débarquées le 29. & dernier Mars 1708.

Brigade DE LÉE.

Messieurs.

Magenis Capitaine. . . arrivé du Languedoc.
Bishop Lieutenant.
Geoghegane Lieutenant.
Meagher Lieutenant.

Brigade DE DORRINGTON.

Messieurs

Maighée Capitaine.
Guirke Major des Brigades.
Thierny Lieutenant.
Brenane Lieutenant.
Archebold Lieutenant.
Archebold le Jeune Lieutenant.

Bri-

Brigade DE BARWICK.

Messieurs

Varren Major de Brigade.
Fitz Gerard Lieutenant.
Kelly Lieutenant.
Barretts Lieutenant.
Roirke Lieutenant. . . arrivé du Languedoc.
Roussel Lieutenant. . . resté malade à Dunkerque.
Kelly Lieutenant de la Brigade.
De Rouvy. . . . . . .

Brigade DE GALMOIS.

Messieurs

Mehegagne Major de Brigade, resté malade à Dunkerque.
Hurly Lieutenant.
Birme Lieutenant.
Malarty Lieutenant.

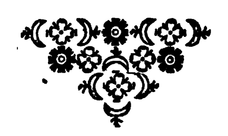
OFFICIERS

de la Cour du

ROI D'ANGLETERRE
(le Chevalier de St. George).

Messieurs

Rottery à bord.
Baucher.
De la Valle.
Colliers.
Richardson.
Macdonelle.
Aselby.



LET-

LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur* * * *.

A Ypres ce 17. Octobre 1708. à sept heures du soir.

MONSIEUR,

C'EST avec bien du regrèt que je vous dépêche un Courier pour vous apprendre une mauvaise nouvelle, mais Monsieur le Comte de la Motte l'a trouvé à propos & même nécessaire afin que nous puissions recevoir plus promptement vos ordres sur bien des choses auxquelles il est néceslaire de pourvoir. Lorsque mon Courier arrivera, vous serez apparemment déja informé en général d'une partie des Vaisseaux de l'Escadre du Roi, ne doutant pas que Monsieur du Gay n'ait depêché un Courier à Monsieur de Pontchartrain à l'arrivée. Voici, Monsieur, le mal que j'en apprends par un Exprès qui m'arrive. Dix Fré-

gattes de l'Escadre sont entrées aujourd'hui à dix heures du matin en rade, sçavoir la Driade, le Fort Lingue, la Victoire & le Zephire, tous quatre au Roi, avec le Duc de Vendosme, le Chevalier Bart, le petit Soleil, la Revanche, le Fidèle & la Réconnoissance, Bâtimens appartenans aux Bourgeois; on en voit encore six autres qu'on espéroit qui entreroient aujourd'hui.

Les Officiers disent avoir quitté le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & le reste de l'Escadre dont ils ont été separés par le mauvais tems à la hauteur du Texel le deux de ce mois sans avoir pû arriver plûtôt à cause du vent contraire qui ne changea que hier; & ils espérent que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) arrivera incessament avec le reste de la flotte dont il ne manquoit que Salisbury & l'Ecureuil, lorsqu'ils ont été separés. Ils rapportent unanimement à ce que l'on me mande que le Vendredi vingt quatre du mois passé, les Pilotes s'étant mépris & ayant passé la Rivière d'Edimbourg, on fut obligé de les r'envoyer pour la regagner, de manière que l'on

arri-

arriva le soir à l'entrée de cette Rivière, & que le lendemain, comme on se préparoit à y entrer, la flotte ennemie parut, ce qui obligea l'Escadre du Roi à prendre le large: mais les Anglois ayant le vent sur nous, leur Avant-Garde nous joignit, entra au milieu de nos Vaisseaux & attaqua le Salisbury qui, après s'être deffendu au-delà de l'imagination, fut enfin obligé de ceder, & fut pris.

Non-obstant la nuit l'Escadre se rassembla & fit force voiles pour aller débarquer à Cromarty; mais qui que ce soit ne connoissant le mouillage de cette Côte, Monsieur de Forbin détacha l'Americain pour aller prendre des Pilotes: Cette Frégatte revint sans en avoir pû trouver, & la flotte ennemie réparut aussi-tôt, qui donna si bien la chasse à la nôtre, qu'elle lui fit prendre la résolution de ne plus tenter de descente. De manière qu'on ne songea qu'à régagner Dunkerque; ce que vous connoîtrez ne s'être pas fait sans peine: puisque depuis le deux une partie des Vaisseaux n'a gagné le port qu'à peine, quoiqu'il n'y ait que quarante lieues du Texel à Dunkerque,

& je ne ſuis pas ſans inquiétude ſur le ſurplus.

Dans le tems qu'on m'a écrit, on alloit débarquer les Troupes qui étoient ſur les dix Bâtimens au nombre de quarante huit Compagnies qui ne peuvent être que fort fatiguées; on va les remettre, du mieux qu'il ſera poſſible, dans cette confuſion. Et même il eſt impoſſible qu'une ſi grande quantité de monde jointe à celle qu'on attend, & la multitude d'Officiers qui étoient déja à Dunkerque, puiſſent y être logés. Monſieur le Comte de la Mothe va en faire paſſer quelques Bataillons à Berg, Gravelines, & Nieuport, en attendant que vous ayez envoyé vos ordres: & je pourvoirai pendant ce tems à la ſubſiſtance des uns & des autres.

Il ſera bien important de mettre dans des lieux tranquiles les Bataillons débarqués, afin qu'ils puiſſent ſe rétablir, y ayant même lieu de croire qu'il y aura encore quelques Bâtimens de pris par les ennemis outre le Saliſbury qui cauſe la perte de cinq Compagnies du Régiment de Bearn.

Il ſe paſſera peu de jours d'ici à quelque

que tems qu'il ne nous arrive quelque chose de nouveau, dont j'aurai l'honneur de vous informer regulièrement: & j'ai grande envie de vous apprendre incessamment l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui monte le Maroc, & de l'Auguste qui est le second Vaisseau de l'Escadre; parcequ'outre la Personne de Sa Majesté, notre Million est sur les deux Bâtimens. Vous aurez, s'il vous plait, la bonté de donner vos ordres sur la destination de cet argent, s'il arrive à bon port, pour sçavoir si elle sera telle que vous l'auriez reglé il y a trois semaines. Il va aussi y avoir bien des Armes, Munitions de Guerre, & Balots à placer.

On dispose toujours toutes choses pour le Camp de vingt Bataillons & de vingt Escadrons sous la ligne de Commin.

Je rétourne dans le moment à Dunkerque pour pourvoir à tout ce qui dépendra de mes soins.

A Dunkerque le 7. Avril 1708. à deux heures après midi.

RECIT

De Monsieur D'ANDREZEL *de ce qui s'est passé dans la Navigation du* ROI D'ANGLETERRE (le Chevalier de St. George), *depuis son départ de Dunkerque du* 17. *Mars.*

LE dit jour 17. Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) mit à la voile à six heures du soir, avec cinq Vaisseaux armés en guerre, deux autres en Flutte, & vingt une Frégattes.

L'on devoit à la nuit faire sortir du port & envoyer à la rade pareil nombre de Vaisseaux que celui qui étoit parti, afin de donner lieu aux ennemis de juger qu'ils y étoient encore; mais le Calme qui survint, obligea de mouiller & l'on se trouva le dix huit à la hauteur de Nieuport, où les vents contraires retinrent la flotte jusqu'au dix neuf à dix heures du soir: pen-

pendant ces deux jours du gros tems, trois Frégattes ayant fait signal d'incommodité furent contraints de rétourner à Dunkerque, & Monsieur le Comte de Forbin détacha le dix neuf une Corvette pour en aller apprendre des nouvelles à Dunkerque.

L'on tint Conseil dans la Chambre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), pour sçavoir si l'on contineroit la route pour l'Ecosse, nonobstant la diminution des forces qui étoient sur ces trois Vaisseaux: Sa Majesté (le Chevalier de St. George) décida pour l'affirmative, quoique les trois Vaisseaux fussent chargés de huit cent hommes de débarquement, beaucoup d'armes & de provisions, & que, quand toute la flotte seroit arrivée à bon port, il n'y en eût que cinq mille quatre cent hommes de débarquement, dix mille Fusils, mille Pistolets, mille Mousquetons & Carabines, & point de Selles; au-lieu que Monsieur Hoocke avoit toujours assûré que les Ecossois démandoient six à huit mille hommes, vingt mille armes & mille Selles. Monsieur le Comte de Gassé qui avoit reçu le même

me jour dix neuf de Sa Majesté la Patente de Maréchal de France, & qui avoit pris le nom de Matignon, pria Monsieur de Forbin de donner les ordres nécessaires pour que les trois Vaisseaux pussent réjoindre aussi-tôt qu'ils auroient repris à Dunkerque ce qu'ils avoient perdu. On ne songea plus qu'à poursuivre son chemin, & après plusieurs déliberations sur l'endroit du Nord d'Ecosse comme le vouloit Monsieur Hoocke, ou de la Rivière d'Edimbourg, l'on se détermina au dernier parti par l'avis de Monsieur de Middelton qui désigna pour le débarquement le port de Bruntisland ou Isle brulée quoiqu'il ne parût que comme une rade. L'on devoit de-là envoyer un détachement s'emparer de Sterling qui est au bout de la Rivière & où il y a un pont. Après avoir marché depuis le Lundi dix heures du soir jusqu'au Mardi vingt, l'on fut obligé de rester en place depuis six heures du matin jusqu'à dix heures pour attendre les Bâtimens restés derriere. Le reste du jour vingt & toute la nuit on avança chemin avec un assez gros tems dont Sa Majesté

jesté Britannique (le Chevalier de St. George) étoit fort incommodée: le vingt-un & le vingt-deux on continua la route. La nuit du vingt-deux au vingt-trois comme l'on craignoit de déborder l'embouchure de la Rivière d'Edimbourg, l'on jugea à propos de se mettre à la Cappel. Le Vendredi vingt-trois on vit les terres d'Ecosse, mais on avoit pris un peu trop le Nord & il fallut se rabattre sur le Sud pour entrer dans la Rivière d'Edimbourg.

Monsieur le Comte de Forbin envoya une Frégatte avec le Pavillon Anglois pour réconnoître la Rivière, & lui ordonna de tirer en arrivant vingt coups de Canon, signal dont Monsieur d'Hoocke dit être convenu avec les Ecossois.

L'on n'arriva ledit jour vingt-trois qu'à l'embouchure de la Rivière: au milieu se trouve l'Isle de May sur laquelle il y a toujours un fanal allumé; & ce fut un grand bonheur de n'être pas entré plus avant, car le Samedi vingt quatre au jour on apperçut six Vaisseaux Anglois que l'on reconnut être les mêmes qui avoient paru près de Dunkerque. Monsieur le Comte

de Forbin, à la faveur d'un coup de vent qui vint fort à propos, fit remettre au large & donna ordre en cas de séparation de gagner Cromarty ou Invernefs au Nord d'Ecoffe. La flotte ennemie fuivit de près la nôtre, & quatre de leurs Vaiffeaux ayant devancé de beaucoup leur armée, l'on joignit l'Augufte commandé par Monfieur de Tourorvere: ils commencerent à fe canonner à quatre heures après midi, pendant le combat le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pria plufieurs fois Monfieur le Comte de Forbin de le mettre à terre, & lui dit qu'il étoit réfolu de refter en Ecoffe, quand il ne feroit fuivi que de fes Domeftiques, ce que Monfieur de Forbin lui fit connoître qu'il ne convenoit pas & lui refufa.

Le Vaiffeau Anglois n'ayant pas trouvé fon compte avec l'Augufte le quitta pour s'attacher à Salisbury qui étoit plus derrière commandé par Monfieur de Nangis, & fur lequel étoit Monfieur de Levy. Après un combat qui dura depuis fix heures du foir jufqu'à la nuit, le Griffon & l'Augufte étant venus au fecours du

Salis-

Salisbury, la nuit les sépara sans qu'on en ait pû sçavoir plus de particularités.

Alors la flotte se trouva dispersée; & l'on jugea que les ennemis avoient pris plusieurs de nos Bâtimens & qu'il n'y avoit plus d'autre route à prendre que celle de Dunkerque: ce qui fut executé.

Le lendemain dimanche vingt cinq au matin, on se vit à dix heures de terre & à six lieues des ennemis: on les perdit de vue deux heures après. Il nous restoit vingt Bâtimens sans la Corvette, ainsi il en manquoit cinq depuis le combat, parmi lesquels se trouvoit le Salisbury sans compter les trois rétournés à Dunkerque. Comme on n'étoit plus suivi, Monsieur le Maréchal de Matignon, & Monsieur le Comte de Forbin proposerent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire une tentative du côté d'Invernesś, ce que Sa Majesté Britannique accepta; mais comme on n'avoit aucun Pilote qui connût ce port-là, Elle ordonna au Sieur Baron de Boyn d'aller en chercher au Cap de Boulanesś, lorsque par un vent for-

forcé qui s'éleva, l'on se trouva dans l'impossibilité de continuer la route du Nord d'Ecosse : ces raisons & la crainte de manquer de vivres obligerent de faire route le vingt six du côté de Dunkerque.

On rémonta six Vaisseaux Hollandois que Monsieur de Forbin auroit attaqué, & qu'il auroit compté prendre, s'il n'avoit été chargé de la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), des Troupes & de l'argent du Roi.

Les vingt sept, vingt huit & vingt neuf la Navigation fut difficile par les calmes & les vents contraires.

Le vingt huit deux Frégattes renvoyées de Dunkerque, joignirent la flotte escortée par quatre autres armées en guerre : elles rapporterent qu'elles avoient couru risque d'être prises par quarante Navires des ennemis auxquels elles s'étoient trouvées mêlées dans la Rivière d'Edimbourg.

Le vingt neuf la Corvette, qui avoit conduit en Ecosse deux Ecossois venus de Saint-Germain, joignit la flotte & rapporta pour toutes choses qu'après les avoir débarqué près du

Cap

Cap de Boquenefs, elle avoit eu ordre de s'en revenir.

Depuis ces jours-là les tems ont été si contraires que l'on n'a pu faire autre chose que d'arriver le sept à la rade de Dunkerque avec quatre Vaisseaux & cinq Frégattes. L'on espére que le reste sera arrivé dans le port de cette Ville ou y arrivera incessamment. Monsieur Dandrezel ajoute que quand le débarquement eût eu lieu, la réussite en auroit été très-douteuse par l'incertitude qui a toujours paru, tant sur le lieu du débarquement que sur les Secours qu'on y trouveroit: & qu'ainsi c'est un grand bonheur que d'avoir ramené à Dunkerque le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), les Vaisseaux, les Troupes & l'Argent après le danger que l'on a couru.



LET-

LETTRE

De Monsieur

D'ANDREZEL

à Monsieur

DE CHAMILLART.

A la rade de Dunkerque du 17. *Avril* 1708.

MONSEIGNEUR,

DANS le tems qu'on a cru ne pas partir de Dunkerque suivant les ordres que vous aviez envoyé pour faire débarquer les Troupes & Munitions, j'eus l'honneur de vous démander vos instructions sur le traitement de plusieurs employés que j'avois fait venir de Paris, ou qui m'avoient été donnés sur les lieux par Monsieur de Bernieres & Monsieur de Bagnol pour les

les differents détails qui se seroient rencontrés à la suite de l'armée en Ecosse, & je vous avois proposé de leur faire payer un mois d'appointements pour leur tenir lieu de leurs frais de voyage & de leur séjour à Dunkerque. Comme ils ont essuyé une Navigation très-longue & très-facheuse & que plusieurs sont même malades, je crois que vous trouverez bon que je fasse payer au moins deux mois à ceux qui sont venus de Paris.

Je vous supplie aussi, Monseigneur, de me faire sçavoir vos intentions sur le Payement des Officiers-Généraux dont Monsieur le Maréchal de Matignon m'a remis l'état consistant en quatre Lieutenants-Généraux, deux Maréchaux de Camp, quatre Brigadiers & un Major-Général, tant pour appointemens que pour fourages, sur quel pied, & combien de tems. Il n'y a nulle difference à faire entre les trois anciens Lieutenants-Généraux, l'ancien Maréchal de Camp & l'ancien Brigadier d'avec Monsieur le Marquis d'Hery nouveau Lieutenant-Général, Monsieur de Fitz Gerard nou-

nouveau Maréchal de Camp & Messieurs de Mauny, Montandre & Hoocke nouveaux Brigadiers ; & s'il ne faut pas leur rétenir ce qu'ils ont déja touché par vos ordres, dont Monsieur de Pleuveat m'a adressé l'état, sur quoi vous aurez aussi-tôt la bonté de me marquer ce que vous reglez à l'égard de Monsieur de Fulteuille qui de Dunkerque a fait un voyage en poste à la Cour, & à qui vous avez fait donner en deux fois quinze cent livres & huit cent livres.

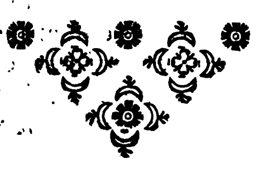
Il y a encore des Officiers Irlandois venus du Languedoc qui démandent leurs Ustencilles du présent quartier d'hyver dont je vous ai envoyé le Mémoire le neuf du mois passé, & ce qu'ils doivent devenir.

Nous n'arrivons, Monseigneur, qu'avec quatre Vaisseaux de Guerre & cinq Frégattes ; nous ne sçavons point encore si le surplus est entré devant dans le port on resté derrière. Monsieur Hoocke en passant à Dunkerque s'en informera & vous instruira en attendant que je puisse moi-même vous en rendre un compte plus exact

exact lorsque je serai à terre. C'est pour profiter du départ du dit Sieur Hoocke & pour ne point rétarder à Dunkerque les Officiers-Généraux, Officiers reformés Irlandois & Employés que j'ai cru par avance devoir vous demander vos ordres sur ce qui les régarde.

J'ai fait aussi quelqu'avance tant pour envoyer des Postillons que pour achâts de marmittes pour les Soldats dont je démanderai le remboursement à Monsieur de Bernieres; le tout ne va pas à trois cent Livres. Comme je n'ai point touché au million que nous avons embarqués & que je le remettrai en mêmes espèces à Monsieur de Bernieres, il faut que ce soit par ses ordres que passent les payemens qu'il y aura à faire. Je ne partirai point de Dunkerque que je n'aye fait rentrer dans les Magasins du Roi toutes les Provisions & Munitions qui en ont été tirées: je ferai remettre les marmittes des Soldats que j'avois fait acheter & les soixante Ballots venus de Paris pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

J'oublios de vous dire, Monſeigneur, que nos Troupes ont été nourries dans les Vaiſſeaux comme les Soldats de Marine : & comme on ne retient pas aux Soldats de Marine la ſubſiſtance que l'on leur fournit en mer, je crois que votre inſtruction n'eſt pas qu'on précompte à nos Troupes ſur leur décompte celles qu'elles auront reçues. Elles ont eu aſſez d'incommodité.



LET-

LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur* DE CHAMILLART.

A Dunkerque le 3. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

CES deux mots ne sont que pour accompagner les depêches de Monsieur le Maréchal de Matignon, & pour avoir l'honneur de vous dire que je me suis trouvé ici à l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avant de rétourner à Ypres où la proximité de la Campagne m'appelle. J'attendrai vos ordres sur la destination de l'argent, des Troupes & des Munitions qui sont arrivées avec l'Escadre du Roi, à laquelle il ne manque que le Salisbury, l'Ecureuil, le Château de Delft & le petit Soleil.

LETTRE

Du Maréchal DE MATIGNON *en forme de Journal sur l'Embarquement. A Dunkerque le* 7. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous mander notre embarquement à Dunkerque le dix-sept Mars, & vous verrez par le Journal qui suit tout ce qui s'eſt paſſé depuis juſqu'à notre retour.

Le dix-ſept Mars à quatre heures après-midi, Monſieur le Comte de Forbin mit à la voile avec la flotte; mais ſur les dix heures du ſoir les vents étant devenus contraires, on fut obligé de mouiller ſur les Bancs à la hauteur de Nieuport, où les vents contraires nous rétinrent le dix huit & le dix neuf. Le Protée ſur lequel il y avoit quatre cent hommes de débarquement, & le Guerrier & le Barentin avec deux cent chacun furent obligés par le tems qu'il faiſoit de rélacher à Dunkerque.

Le dit jour dix-neuf à dix heures du ſoir les vents ayant changés, l'on re-

mit

mit à la voile, & ayant fait route les vingt & vingt deux par un vent assez fort, le vingt-trois au matin l'on découvrit la Rivière d'Edimbourg & l'on mouilla le soir à l'embouchure.

Le vingt quatre au matin, comme on appareilloit pour entrer dans la Rivière, on découvrit un nombre de voiles qui furent bientôt reconnus pour Vaisseaux de Guerre ennemis au nombre de vingt huit qu'on jugea être les mêmes qui avoient paru devant Dunkerque: ce qui fit prendre à Monsieur le Comte de Forbin le parti de gagner le large à la faveur d'un vent qui s'éleva heureusement du côté de la terre pour nous éloigner des ennemis.

Ils nous suivirent à vue & de près assez toute la journée du vingt quatre; & quatre de leurs meilleurs voiles s'étant approchés de ceux de nos Vaisseaux qui étoient le plus en arrière: celui des ennemis qui se trouva le plus avancé, attaqua à quatre heures après midi l'Auguste avec lequel ils se canonnerent quelque tems, après quoi l'Anglois se rejetta sur le Salisbury, il parut vouloir le mettre entre lui & un autre Vaisseau Anglois qui venoit le

joindre. Le Combat entre les deux derniers Vaiſſeaux & quelques autres de part & d'autre, qui s'étoient approchés à demie portée du Canon, dura juſqu'à la nuit avec un aſſez grand feu de Mousqueterie de la part du Salisbury

Comme notre flotte étoit diſperſée & les ennemis fort près de nous, Monſr. le Comte de Forbin fit faire fauſſe route pendant la nuit, ce qui eut ſon effet: car le lendemain vingt cinq au jour, nous nous vimes aſſez éloignés des ennemis, & l'on ſe trouva encore vingt voiles.

Sur quoi je m'entretins avec Monſieur le Comte de Forbin pour ſçavoir de lui ſi, n'ayant pû faire le débarquement dans la Rivière d'Edimbourg, nous ne pourrions pas le tenter d'un autre côté. Il me propoſa Invernefs qui eſt un Port fort reculé dans le Nord d'Ecoſſe; & nous fumes ſur le champ en parler au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui reçut cette propoſition avec joye & nous dit que nous n'avions qu'à voir enſemble les méſures qu'il y avoit à prendre & qu'il ſuivroit ce que nous aurions reſulté.

Il fut queſtion d'avoir des Pilotes pour nous y conduire & nous y donner les connoiſſances dont nous avions beſoin, & comme il ne s'en trouvoit aucun dans l'Eſcadre qui connût le port: Monſieur le Comte de Forbin détacha une Frégatte avec le Sieur Baron de Boyn pour en aller chercher un au Cap de Boquaneſs. Toute la journée du vingt cinq les vents nous furent aſſez favorables pour la ditte route du Nord d'Ecoſſe; mais ſur les dix heures du ſoir, il s'éleva un gros tems fort contraire qui ayant continué le lendemain vingt ſix avec violence, Monſieur de Forbin dit, qu'il étoit tems de parler au Roi (le Chevalier de St. George) ſur les inconveniens qu'il y avoit de ſuivre cette route, qui étoit la diſperſion inévitable du reſte de notre flotte dont les Bâtimens, qui ſe trouvoient ſeparés, couroient riſque de tomber entre les mains des ennemis, ou de perir ſur les côtes, s'ils étoient pouſſés, ou même de manquer de vivres. L'impoſſibilité du Sieur Baron Boyn d'approcher terre par la tempête qu'il faiſoit, & par conſéquent de nous amener des Pilo-

tes pour nous conduire, l'incertitude & les risques du débarquement dans un port qu'on ne connoissoit point, & où les ennemis pouvoient encore nous joindre, & autres risques & difficultés, qui ayant été exposés au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), par Monsieur de Forbin en présence du Duc de Perth, de Milord Middelton, de Monsieur d'Hamilton, de Milord Galmoy, & de Messieurs Beauharnois & d'Andrezel; le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) d'une voix unanime de tous ces Messieures se détermina à rétourner à Dunkerque où nous n'avons pû arriver qu'aujourd'hui par les calmes & les vents contraires.

Je suis, Monsieur, bien affligé de n'avoir pas un meilleur récit à vous faire, & d'avoir vû évanouir toutes nos espérances par des obstacles aussi insurmontables; je vous supplie de vouloir bien en marquer au Roi toute ma douleur & de me croire aussi parfaitement que je suis &c.

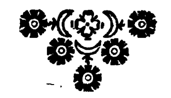
En mettant pied à terre avec le Roi (le Chevalier de St. George), je trouve que le Vaisseau de Salisbury, sur

le-

lequel étoit Monsieur le Marquis de Levy avec quatre cent hommes, nous manque, & trois autres petits Corsaires; nous ne sçavons point encore ce qui leur est arrivé. Monsieur de Bernieres vous a mandé qu'il avoit fait débarquer les Troupes à mésure que les Bâtimens étoient arrivés avant nous, & qu'il les avoit distribué dans des quartiers où elles auront besoin de quelque repos. Je vais faire débarquer ce que nous en avons amené, & j'attendrai sur cela les ordres que vous aurez la bonté de m'envoyer, & sur la destination des Officiers-Généraux. Nous ne sommes arrivés ici que neuf Batimens ensemble.

Au reste, Monsieur, vous aurez été surpris de n'avoir pas reçu mon Courier en même tems que Monsieur de Beauharnois est arrivé à la Cour: j'ai sur cela fort à me plaindre de Monsieur de Forbin qui, la nuit dernière environ les onze heures, l'a fait débarquer de la hauteur d'Ostende où nous avons mouillé sans m'en avoir rien dit ni au Milord Middelton ni à personne qu'à Milord Perth seul qu'il fit entrer en particulier dans la Chambre du

Roi (le Chevalier de St. George), à dix heures du soir qu'il étoit couché. J'en ai parlé ce matin au Roi (le Chevalier de St. George) qui m'a paru fort surpris que je n'en fusse pas informé & qui a fort desapprouvé le procedé de Mr. de Forbin; Monsieur Hoocke vous expliquera lui-même comme cela s'est passé. Je l'ai chargé de vous entretenir sur la Commission dont le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) l'a chargé pour la Reine: je lui dois cette justice que depuis son arrivée à Dunkerque il s'est comporté avec bien de la prudence & a marqué beaucoup de zèle pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & qu'il n'a rien avancé qui ne nous ait paru juste & avec connoissance.



LETTRE

De Monsieur D'ANDREZEL *à Monsieur* DE CHAMILLART.

A la Rade de Dunkerque du 7. Avril 1708. à deux heures après-midi.

MONSEIGNEUR,

JE vous ai informé assez exactement de tous les contre-tems qui avoient empêché le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de s'embarquer avant le Samedi dix-sept Mars ; & le Sieur la Vallée a dû vous rendre une Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le dit jour à quatre heures après-midi au moment de notre départ. Je n'ai donc plus en conséquence qu'à vous rendre compte des accidens qui nous ont accompagnés pendant vingt deux jours de navigation dont l'évenement n'a pas été tel que nous devions le souhaiter, puisque nous avons été obligé de ré-

tourner ſans executer ce grand deſſein qui en étoit l'objet, mais qui auroit pû être encore bien plus malheureux par toutes les circonſtances; dont je vais vous faire le détail par maniè-re de journal en ſuivant quelques nottes que, malgré l'incommodité que la mer me cauſoit, je n'ai pas laiſſé de prendre ſur mes tablettes.

Nous mimes à la voile le dit jour dix-ſept à ſix heures du ſoir par la paſſe de l'Eſt avec cinq Vaiſſeaux armés en guerre, deux autres en Flutte, & vingt & une Frégattes, la plûpart appartenant à des Armateurs particuliers de Dunkerque, dont une avoit été donnée d'augmentation pour les Equipages tant de Sa Majeſté Britannique (le Chevalier de St. George) & Officiers-Généraux que pour ce qui n'avoit pû être embarqué ſur les autres: & on devoit à la nuit, faire ſortir du port de Dunkerque même nombre de Bâtimens pour remplacer à la rade ceux dont étoit compoſée la flotte pour tromper, s'il ſe pouvoit, les ennemis, & gagner toujours de l'avance ſur eux; mais on fut obligé de mouiller ſur les dix heures à cauſe du calme qui ſurvint.

Nous

Nous nous trouvames Dimanche dix huit au matin à hauteur de Nieuport où les vents contraires nous retinrent jusqu'au Lundi dix-neuf à dix heures du soir. Pendant ces deux jours de gros tems trois de nos Frégattes ayant fait signal d'incommodité, furent contraintes de rétourner à Dunkerque, & Monsieur le Comte de Forbin détacha le dix neuf une Corvette non-comprise dans les Bâtimens ci-dessus, pour en aller sçavoir des nouvelles à Dunkerque.

On tint le même jour un conseil de guerre dans la Chambre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour discuter si, quand le vent le permettroit, on continueroit la route sans attendre le rétour des dits trois Bâtimens, dont, outre la portion des Munitions & Provisions de chaque espèce distribuée aussi également qu'on avoit pû sur tous ceux de la flotte, l'un nommé le Protée qui étoit un de ces Vaisseaux en Flutte portoit onze Compagnies d'Infanterie & leurs Officiers; les deux autres dix Compagnies & Officiers à proportion; ou si l'on rétourneroit à la rade de Dunkerque pour re-

répartir tous ensemble. Huit cent hommes & beaucoup d'armes de moins faisant partie de leur charge formoient le sujet de la ditte déliberation, par ce que Monsieur Hoocke, qui étoit le seul à qui nous puissions nous addresser & à qui nous renvoyoient même les Ministres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur les dispositions où étoient les Ecossois pour recevoir leur Roi (le Chevalier de St. George), nous avoit toujours dit qu'ils avoient demandé six à huit mille hommes des Troupes de Sa Majesté, & surtout vingt mille Armes avec mille Selles; en quoi il se trouvoit un grand méconte principalement sur les armes, puisque, quand rien ne nous auroit manqué de ce qui avoit été embarqué, nous n'aurions eû en tout que cinq mille quatre cent hommes, dix mille Fusils, mille Pistolets, mille Mousquetons & Carabines, & point de Selles. Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) décida qu'il vouloit toujours aller, quand même il lui manqueroit encore plus de Navires, & Monsieur le Comte de Gassé, qui ayant reçu ce même jour des mains

de

de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) la Patente de Maréchal de France avoit pris le nom de Maréchal de Matignon, pria Mr. le Comte de Forbin de donner ses ordres pour que les trois Bâtimens pussent suivre, quand ils auroient répris à Dunkerque ce qu'ils avoient perdu; on ne songea donc qu'à poursuivre chemin au moment que les vents seroient favorables: & tout se réduisit à sçavoir, si ce seroit toujours vers la Rivière d'Edimbourg comme Monsieur Hoocke prétendoit que les sujets de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) les mieux intentionnés étoient dans le Nord de l'Ecosse, & disoit même qu'il y avoit des Ports plus assurés que dans la Rivière d'Edimbourg, & attendu la diminution de nos forces par la séparation des trois Bâtimens qui étoient rétournés à Dunkerque, mon Opinion, qui étoit approuvée par Monsieur le Maréchal de Matignon, auroit été d'y aller comme au plus certain, & d'y faire notre descente pour mettre plûtôt en sûreté la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George),
les

les Troupes du Roi, l'argent, les pièces & Munitions, farine & autres effets: mais comme on ne croyoit pas qu'il y eut rien à craindre pour le débarquement de la part de la flotte ennemie que nous avions laissé aux Dunes, & que les ports du Nord d'Ecosse étant fort éloignés, la descente qui s'y feroit faite, n'auroit pas operé le même effet que dans la Rivière d'Edimbourg où nous nous ferions trouvés. En outre, d'abord que nous y aurions eu un port de la plus grande partie de l'Ecosse que nous aurions laissé derrière nous; l'avis de Milord Middelton, pour s'acheminer toujours dans la Rivière d'Edimbourg, prévalut cependant avec la précaution de se jetter sur la droite plus à portée des Amis de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), qui étoient au Nord & non à la gauche où est le Château d'Edimbourg, & où se pouvoient plus facilement rassembler les Troupes que la Princesse Anne avoit dans le Pays & celles qu'elle auroit pû y envoyer d'Angleterre, sur l'éclat qu'avoit fait l'entreprise. Bruntisland ou Isle brulée fut désignée par le dit Mi-

Milord comme l'endroit le plus propre au débarquement; il ne paroissoit pourtant pas sur la Carte que ce fût un port fermé, mais seulement une rade: on projettoit en même tems d'envoyer de-là un gros détachement s'emparer de Sterlin qui est au bout de la Rivière & où il y a un pont.

On marcha depuis le Lundi dix heures du soir jusqu'au Mardi vingt, & ou fut obligé de rester depuis les six heures du matin jusqu'à dix en place pour attendre quelques Bâtimens moins bons voiliers qui restèrent derrière.

Le reste du jour vingt & toute la nuit on avança chemin avec un assez gros tems dont Sa Majesté Britannique (le Chevalier St. George) étoit fort incommodée, mais le vent arrière, le vingt un on se réconnut par la sonde sur le Drogeban, on continua la route tout le vingt deux, & comme les vents étoient trop forts & que l'on craignoit de déborder l'embouchure de la Rivière d'Edimbourg, on jugea à propos de se rémettre à la Cappe la nuit du vingt deux au vingt trois.

Le

Le Vendredi vingt trois on vit les terres d'Ecoſſe, mais on avoit pris un peu trop le Nord, & il fallut ſe rabattre ſur le Sud pour entrer dans la ditte Rivière d'Edimbourg.

La Corvette envoyée à Dunkerque revint & rapporta qu'un des trois Bâtimens qui y avoit relaché, étoit ouvert, & qu'on l'avoit déchargé pour en équiper un autre en ſa place qui réjoindroit avec les deux autres, auxquels il ne manquoit que des Ancres & quelques cordages.

Monſieur le Comte de Forbin envoya une Frégatte pour reconnoître la Rivière avec ordre d'arborer Pavillon Anglois & de tirer en y arrivant cinq coups de Canon qui étoit le ſignal dont Monſieur Hoocke dit être convenu avec les Ecoſſois, pour leur donner ſignal de l'arrivée de leur Roi (le Chevalier de St. George).

On ne put arriver le ſoir du dit jour vingt trois à l'embouchure de la ditte Rivière au milieu de laquelle ſe trouve l'Iſle de May, où il y a toujours la nuit un fanal allumé pour éclairer les Navires qui y approchent,

&

& bien nous prit de ne nous être pas enfoncés plus avant; car le Samedi vingt quatre au jour on apperçut six Vaisseaux Anglois qu'on réconnut depuis être les mêmes que ceux qui avoient paru près de Dunkerque, ce qui fit prendre le parti à Monsieur le Comte de Forbin de faire venir à son bord toutes les Chaloupes pour donner ordre de se mettre au large, à quoi il eût été impossible de pouvoir parvenir avant que les ennemis eussent été sur nous sans un vent qui par bonheur s'éleva de terre, & nous étoit absolument nécessaire pour déboucher de la Rivière, & chaque Bâtiment fut averti, en cas de séparation causée par les ennemis ou par les vents, de prendre la route du Nord de l'Ecosse & de se rendre à Cromarty ou à Invernefs au-dessus du Cap de Boquanefs en Murray Fyrth qui étoient les mêmes ports où dès les dix huit & dix neuf, après que nos trois Frégattes nous eussent quittés à hauteur de Nieuport, on avoit agité de faire la descente au lieu de la Rivière d'Edimbourg.

On se rassembla autant qu'on pût, mais les Ennemis nous suivoient à vue,

&

& de quatre de leurs Vaiſſeaux qui dévançoient de beaucoup le corps de leur armée, un meilleur voilier que les autres joignit un des nôtres nommé l'Auguſte commandé par le Chevalier Tourorvere. Monſieur de Vibroy, le Sieur Deraffey & Monſieur le Chevalier de Montaudre étoient deſſus.

Ils commencerent à ſe canonner à quatre heures après-midi; pendant ce tems le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), démanda pluſieurs fois à Monſieur le Comte de Forbin & à Monſieur le Maréchal de Matignon de le faire mettre à terre, qu'il étoit réſolu de reſter en Ecoſſe quand il ne feroit ſuivi que de ſes domeſtiques, & que quand il ne feroit plus dans le Vaiſſeau, Monſieur le Comte de Forbin feroit mieux en état de prendre ſon parti. Ces Meſſieurs s'y oppoſerent & lui répreſenterent que cette réſolution quelque grande qu'elle parut ne pouvoit lui avoir été inſpirée que par de grandes peurs ou pouſſée d'un zéle indiſcret, qu'ils n'avoient garde de le livrer ainſi dans un Pays où il n'y avoit encore aucune ap-

pa-

parence de sûreté pour lui, qu'il y en avoit bien davantage de rester avec les Troupes du Roi, & que tous se sacrifieroient pour sa conservation, & le Comte de Forbin ajouta même qu'il lui répondit sur sa tête de sa personne.

Le Vaisseau Anglois n'ayant pû trouver son compte avec l'Auguste le quitta pour s'attacher au Salisbury qui étoit plus derrière, & qui étoit commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis & sur lequel étoit Monsieur de Levy, ce qui donna le tems au Mars, que montoit Monsieur le Comte de Forbin & sur lequel étoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire toujours chemin. Le combat du Salisbury fut rude & opiniâtre avec un grand feu de Canon & de Mousqueterie, & dura depuis six heures du soir jusqu'à la nuit clause. L'Anglois le vouloit mettre entre lui & un autre qui avoit le vent sur le dit Salisbury. Le Griffon & l'Auguste soutinrent de leur côté le Salisbury, & la nuit les sépara sans qu'on en put sçavoir plus de particularités.

Notre flotte se trouva pour lors fort dis-

disperſée, & tout le monde crut qu'il n'étoit plus queſtion de continuer l'entrepriſe, que, ſuivant toute apparence, les ennemis auroient pris quelques-uns de nos Bâtimens, qu'ils auroient vû par de nouveaux ordres envoyés au Capitaine que le rendez-vous en cas de ſéparation étoit à Cromarty ou Invernefs: qu'inſenſiblement ils nous y ſuivroient & que n'y étant pas plus aſſûré de ports & de ſecours pour le débarquement que dans la Rivière d'Edimbourg, ils y bruleroient les Vaiſſeaux du Roi avant qu'ils euſſent mis à terre les Munitions & Proviſions, que les Troupes de Sa Majeſté ſe trouveroient denuées de toutes aſſiſtances dans le tems qu'elle en auroit le plus de beſoin pour les remettre des incommodités d'une navigation facheuſe, & qu'il n'y avoit d'autre route à prendre que celle de Dunkerque. Sur ce plan-là Monſieur le Comte de Forbin donna ordre qu'à huit heures du ſoir on fît fauſſe route & on prît celle de d'Eſt-Nord-Eſt en callant deux Frégattes en travers pour avertir le reſte de la flotte, à méſure que chaque Bâtiment arriveroit. Le calme qu'il fit une

une partie de la nuit, empêcha qu'on avança beaucoup.

Le Dimanche vingt cinq au matin on se vit à dix lieues de terre & à six des ennemis, qu'on perdit de vûe deux heures après. Il nous restoit vingt Bâtimens saufs y comprenant la Corvette; en sorte qu'outre les trois qui étoient rétournés à Dunkerque, il en manquoit cinq depuis le combat, dont le Salisbury se trouvoit du nombre. Comme on n'étoit point suivi, Monsieur le Maréchal de Matignon, & Monsieur le Comte de Forbin proposerent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), pour n'avoir point à se réprocher d'avoir rien négligé pour le faire débarquer en Ecosse, de faire encore une tentative du côté d'Invernefs ou Cromarty, qui étoit la route qu'avant le combat on s'étoit déterminé de suivre. La descente dans la Rivière d'Edimbourg n'ayant pas été praticable, Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) n'hésita pas à l'accepter; mais comme nous n'avions aucuns Pilotes qui connussent les ports, Elle ordonna au Sieur Baron Boyn Ecossois d'aller en cher-

chercher au Cap de Bouquanefs, qui connuffent le Pays. Monfieur le Comte de Forbin lui donna une Frégatte, & toute la flotte la fuivit.

On eut pendant le refte de la journée un vent affez favorable, & on n'étoit qu'à trois lieues du Cap de Bouquanefs, lorfqu'il s'en éleva un forcé du Nord fi furieux pendant la nuit, qu'on jugea impoffible de continuer la route du Nord d'Ecoffe fans rifquer de perdre le refte de la flotte, dont partie étant difperfée feroit tombée entre les mains des ennemis. On auroit peri manque de ports & de vivres, d'autant plus que le vent ne permettoit pas à ceux qui étoient allé chercher les Pilotes à Bouquanefs d'y mettre pied à terre, & d'en ramener. Qu'il étoit à craindre à caufe de l'Equinoxe que le même vent ne regnat longtems; & que, quand même on auroit eu des Pilotes, & qu'on n'eût pas trouvé d'ennemis, les fecours pour le débarquement étoient très-incertains dans un Pays auffi reculé & auffi fauvage. Ce qui nous manquoit d'hommes & d'effets par la féparation des huit Batimens, étoit encore une raifon

ſon très-forte, & vous en jugerez, Monſeigneur, par l'état que j'ai l'honneur de vous joindre ici.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & ſon Conſeil ſur ce dernier obſtacle, voyant qu'il falloit tout de bon prendre ſon parti avant qu'on tombat dans la diſette des vivres y en ayant eu ſeize jours de conſommés de la Proviſion d'un mois qui avoient été embarqués par les Troupes, ne balança plus à vouloir répaſſer en France pour profiter du même vent qui l'empêchoit d'aborder en Ecoſſe.

On tira un coup de Canon pour raſſembler la flotte, on fut quelque tems en panne pour attendre les Bâtimens qui étoient derrière, & on fit route vers Dunkerque le vingt ſix.

Les calmes qui ſurvinrent la nuit du vingt ſix au vingt ſept furent de quelque rétardement, & on ſe rencontra au milieu des Vaiſſeaux ennemis, qu'on appréhenda être les Anglois qui continuoient à nous donner la chaſſe; on s'en éloigna, mais on connut le matin qu'ils n'étoient que ſix avec Pavillon Hollandois; & ſi Monſieur le Comte de Forbin n'eut été chargé de la Per-

ſonne du Roi (le Chevalier de St. George), il ſeroit rétourné ſur eux, & comptoit de les prendre.

Le Mardi vingt ſept on ne fit pas beaucoup de chemin à cauſe des mêmes calmes qui continuerent, & par le vent contraire qui leur ſucceda. On ne fit que virer de bord ſur bord tout le vingt huit, & la nuit du vingt huit au vingt neuf.

Le vingt huit deux Frégattes renvoyées de Dunkerque eſcortées par quatre armées en guerre de la Chambre du Commerce pour réporter partie des Officiers, Soldats & Effets dont étoient chargées celles qui, à cauſe de leur incommodité, avoient été obligées d'y aller rélacher, nous avoient réjoints & appris qu'on étoit fort en peine de nous à Dunkerque, & qu'elles avoient couru riſque d'être priſes par les ennemis, s'étant trouvées pêle & mêle avec quarante Navires des leurs dans la Rivière d'Edimbourg.

Le Jeudi vingt neuf au matin le vent changea & nous remit preſque ſur notre route. La Corvette, qui avoit quelques jours avant notre départ de Dunkerque conduit en Ecoſſe deux Ecoſſois ve-

venus de St. Germain, nous rencontra & ne nous put apprendre d'autres nouvelles si non qu'après les avoir débarqués près du Cap de Bouquaness, elle avoit eu ordre de s'en révenir depuis le dit jour vingt neuf Mars jusqu'à ce jour sept Avril, les calmes & les vents avoient été si contraires que nous ne sommes entrés dans la rade de Dunkerque qu'avec quatre Vaisseaux de Guerre & cinq de nos Frégattes. Mais nous espérons que le surplus sera arrivé devant nous dans le port, nous voyons même plusieurs Batimens à la rade que l'on réconnoit être des nôtres; Monsieur Hoocke s'en informera en passant & vous en portera des nouvelles plus precises. Je finis pour ne le point rétarder; mais je prendrai la liberté, Monseigneur, de vous dire encore que, quand le débarquement eut eû lieu (ce qui n'a pas été possible par tous les accidens dont je viens de vous faire le détail) la réussite en auroit été très-douteuse par les incertitudes que nous avons toujours vues tant sur l'endroit où nous devions descendre que sur les secours que nous y trouverions; en for-

te qu'à le bien prendre, ayant été assez heureux pour ramener à Dunkerque, malgré tous les dangers que nous avons courus, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), les Troupes du Roi, ses Vaisseaux, l'Argent, Munitions & Provisions, & notre départ de Dunkerque n'ayant pas laissé de causer un grand mouvement chez les ennemis qui leur a dû coûter plus qu'à nous: je crois que Sa Majesté ne doit pas se repentir de la dépense de l'armement, & qu'en attendant qu'on puisse avoir pris avec les Ecossois des mésures plus justes pour rénouer l'entreprise qui vient de manquer, c'est un bien pour elle que l'affaire se soit tournée comme elle a fait; car les Troupes & les Vaisseaux ont été dans un grand danger.



ETAT

Des Officiers-Généraux & particuliers, & du nombre de Soldats qui étoient sur quatre Vaisseaux qui ne sont point revenus.

Lieutenans-Généraux

Monsieur de Galmoy. . . .	2.
Monsieur de Levy.	

Colonels

Le Marquis de Meuse Colonel d'Agenois. . . . . 1.

Lieutenans-Colonels

Faverolles Lieutenant-Colonel d'Auxerrois. . . . . 1.

Autres Officiers tant Capitaines que Lieutenans, Sous-Lieutenans, Aide-Major soit en pied ou reformés. . . . . 54.

Soldats. . . . . 708.

Commissaire des Guerres

Segent. . . . . 1.

Ingenieur

Salmon. . . . . 1.

LETTRE

Du Maréchal

DE MATIGNON

AU ROI.

SIRE,

LE Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) m'a remis le Brevet de Maréchal de France dont il a plu à Votre Majesté de m'honnorer. Je n'ai point de termes pour exprimer à Votre Majesté combien je suis pénetré d'une aussi grande marque de ses bontés; mais en lui en rendant mes très-humbles graces, j'ose prendre la liberté de l'assûrer que cette dignité quelque grande qu'elle soit n'a pû rien ajouter au zèle qui m'animoit de répondre à la confiance qu'elle avoit bien voulu prendre en moi pour l'execution d'un projet dont ou avoit lieu de former de si grandes espérances. J'informe

forme Monsieur de Chamillart des obstacles qui s'y sont rencontrés pour en rendre compte à Votre Majesté. J'espére qu'elle voudra bien être persuadée de la douleur que j'en ressens & de l'impatience que j'aurai d'en rencontrer des conjonctures plus favorables de meriter la grace qu'elle vient de me faire.

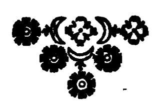
Je suis avec un très-profond respect.

SIRE,

De Votre Majesté

le très-humble & très-fidel Sujet le Maréchal

DE MATIGNON.



LETTRE

De Monsieur DE BERNIERES *à Monsieur* DE CHAMILLART.

A Ypres le 30. *Avril* 1708.

MONSIEUR,

ENfin le Vaisseau nommé le Château Delft, faisant partie de l'Escadre destinée pour l'Ecosse & dont nous n'avions point eu de nouvelles, arriva à Dunkerque à ce qu'on m'écrit. Il y avoit sur le Bâtiment sept Compagnies du Régiment d'Auxerrois qui sont dans un pitoyable état, ayant infiniment souffert. Je n'en sçais encore aucun détail, parceque, quand la poste est partie de Dunkerque, le Vaisseau étoit bien en rade, mais n'étoit pas entré dans les jettées. Je m'attends que l'Hopital va être rempli de ces sept Compagnies dont j'aurai l'honneur de vous rendre un compte exact quand j'en serai informé.

LETTRE

ANONYME d'un ECOSSOIS.

A Edimbourg le 26. Octobre 1708.

J'AI reçu votre Lettre du treize, mais je ne puis pas croire que quelques-unes de vos Lettres ne soient perdues. Car après tout ce que je vous ai mandé de la part de vos Amis en ce pays-ci & de l'état où ils étoient, il n'est pas possible que vous ne m'ayez répondu quelque chose de plus positif sur ce que nous devons attendre de notre côté que ce qui est contenu dans vos Lettres que j'ai reçu jusqu'ici. Vos amis sçavent & sont sensiblement touchés des difficultés que vous avez, ils ne doutent nullement de la disposition & des bonnes inclinations du Roi (le Chevalier de St. George) notre Maître, mais vous ne devez pas disconvenir que l'état où sont vos Amis ne soit digne de pitié, il s'agit de leur vie, de leur fortune, & de tout ce qu'ils ont de plus cher. Cependant on les tient dans l'ignorance & dans l'in-

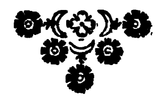
certitude de ce qu'ils peuvent attendre. Vous ne devez pas être surpris quand je vous dirai que quelques-uns commencent à perdre patience, & si cette incertitude dure quelque tems, il y en aura assurement bien d'autres qui la perdront aussi. Vous nous entretenez toujours dans une espérance que tout ira bien, mais vous ne dites rien qu'en termes généraux sans fixer aucun tems pour notre délivrance & sans entrer en aucun détail; & vos Amis ne peuvent faire autre jugement là-dessus, si non que vous êtes dans l'incertitude aussi bien que nous: vous y pouvez peut-être rester quelque tems, mais pour vos Amis dans ce pays-ci il leur est impossible de continuer longtems sans sçavoir à quoi ils doivent s'en tenir. Songez-y bien, je vous supplie instamment, & ne tirez plus en longueur une affaire qui n'est pas capable de ce rétardement.

Ce Royaume n'a jamais été si depourvu de Troupes qu'il l'est présentement, toutes les Troupes reglées étant envoyées en Flandre, de sorte qu'outre la Garnison de trois ou quatre chateaux, il ne nous reste dans tout le Royau-

Royaume que deux Bataillons d'Infanterie, & une seule Compagnie de Dragons: & nous sommes bien informés que l'Angleterre est à présent aussi degarnie de Troupes que nous.

Le Sieur Farcharzon après avoir resté inutilement près de trois mois dans l'Isle d'Eggé & aux environs attendant le Vaisseau qui devoit le ramener, ayant été à la fin découvert par quelques-uns d'une Garnison voisine, a été obligé de descendre dans le plat pays où il cherche quelque occasion de passer en Norwege avec dessein de venir en France aussi-tôt qu'il pourra.

Les autres affaires sont à peu près dans le même état que je vous ai mandé ci-devant.



MEMOIRE

Sur les affaires d'Ecosse.

DANS l'état présent des choses il paroit impossible de rétablir les affaires de la France sans quelque entreprise qui soit grande & d'éclat; mais ce qui rend très-dangereuse une entreprise de cette nature, c'est qu'il faudra risquer le tout pour le tout, de sorte que, si l'entreprise venoit à manquer (par exemple si on perdoit une Bataille Generale,) la conséquence en pouroit être fatale en mettant les affaires en beaucoup plus mauvais état après qu'auparavant: & de plus (ordinairement parlant) quand même on reussiroit, les affaires ne seroient pas rétablies pour cela. L'on ne sçait que trop que les ennemis ne sont pas rebutés par la perte d'une Bataille ou d'une Ville, & qu'il n'y a qu'une suite de Victoires & d'avantages sur eux qui les puisse réduire; & l'on voit avec douleur combien il y a peu d'apparence d'attendre cela dans la situation présente des affaires.

L'en-

L'entreprise sur l'Ecosse entre toutes les autres paroît avoir cela de singulier, que, mettant à part la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), dont la conservation doit être très-précieuse, le risque qu'on y court par rapport à la France est très-médiocre, & cependant le rétablissement des affaires est très-certain en cas de réussite. Car au pis-aller, la perte d'un petit Corps de Troupes & de quelques Vaisseaux ne feroit que très-peu de changement dans les affaires, & si l'on réussissoit, la Ligue seroit tout d'un coup ruinée, les affaires de France, & le Roi en état de donner la Loi à ses ennemis.

Il ne s'agit donc, pour s'assûrer de la bonté de ce projet, que d'examiner trois choses. La première, si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) veut bien s'hazarder à la tête de cette entreprise; car tout le monde convient que sa présence est absolument nécessaire pour la faire réussir. La seconde, si l'entreprise en elle-même est praticable; & la troisième, si l'entreprise bien executée produiroit l'effet qu'on prétend à l'égard de la France.

La première question est, grace à Dieu, sans aucune difficulté, Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) étant très-disposée d'exposer sa vie pour les intérêts de la France, quand même il ne s'agiroit pas des siens propres.

Pour la seconde: il faut avouer de bonne-foi qu'on a trouvé des difficultés dans l'execution de ce projet toutes les fois qu'on l'a proposé. Mais il faut avouer aussi qu'on ne l'a envisagé jusques ici que seulement ou principalement par rapport au rétablissement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & non pas comme un expédient decisif pour rétablir les affaires de la France.

Il faut donc bien examiner, si l'entreprise sur l'Ecosse est en effet le meilleur pour ne pas dire le seul moyen de rétablir les affaires s'il réussissoit, & si le risque par rapport à la France seroit si mediocre qu'il ne mettroit pas les affaires en beaucoup plus mauvais état; quand même il ne réussiroit pas en cas qu'après l'examen on soit bien convaincu de ces deux propositions, l'entreprise sur l'Ecosse deviendra aussi-tôt une affaire capitale & de la dernière im-

importance pour l'Etat, & dès qu'on la considére comme telle, on ne trouvera plus de difficulté qu'on ne puisse surmonter en faisant des efforts proportionnés à l'importance du projet.

Pour faire réussir l'entreprise en question, il faut des Troupes & un Général d'une réputation établie. Les Ecossois ont toujours démandé le Duc de Berwick pour Général, & que les Régimens Irlandois soient du nombre des Troupes, parce qu'ils parlent la même langue & sont accoutumés à la maniére de vivre du pays. Il faut de plus une bonne somme d'Argent & une bonne quantité de Munitions de Guerre & d'Armes.

Mais ce n'est pas en tout cela que consiste la grande difficulté; c'est principalement dans la Marine, & il faut avouer qu'il n'y a que l'importance d'une affaire décisive pour la France qui puisse faire surmonter les difficultés qui s'y rencontrent; mais on n'ose espérer que, si on consulte là-dessus les Officiers les plus expérimentés de la Marine il s'en trouvera qui de bon cœur voudront se charger de cette affaire & qui trouveront des expédiens pour en venir à bout.

bout. La prudence ſemble demander qu'on les conſulte dans la conjoncture préſente & qu'on ſe régle ſur leur déciſion.

Enfin la troiſième queſtion dépend entièrement de la diſpoſition préſente de l'Ecoſſe; & on ne peut mieux s'aſſûrer de cela qu'on examinant la diſpoſition de ce pays-là à la dernière expedition du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), où il eſt de notorieté publique que tout le Royaume étoit prêt à ſe déclarer pour ce Prince en même tems qu'il auroit mis pied à terre: & ceux du Gouvernement en étoient ſi convaincus qu'ils auroient déja pris des méſures pour ſe rétirer à Bervick auſſi-tôt qu'ils auroient la nouvelle de ſon débarquement. La vexation outrée de tant de Perſonnes de qualité qui ont été menés Priſonniers à Londres par les Anglois depuis ce tems-là, les méſures que les Anglois ont pris pour leur ôter leur Vaſſelages, les plans qu'on a fait pour bâtir des Forts & des Citadelles en pluſieurs endroits du pays pour opprimer la Nobleſſe, ſont des preuves certaines de la diſpoſition préſente des Ecoſſois bien plus grande que jamais à ſecouer le joug;

joug; car l'assûrance présente est fondée non-seulement sur les inclinations de ces gens-là comme auparavant, mais sur leurs propres interêts: ils voyent clairement à présent qu'il n'y a que le seul rétour de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) qui les puisse empêcher de tomber dans un honteux esclavage. On ne peut donc raisonnablement douter de la bonne disposition des Ecossois.

Et quant à l'Angleterre, quoiqu'on ne sçache pas qu'il y ait de parti formé pour leur Roi, l'on sçait certainement qu'ils ne subsistent & soutiennent la guerre que par le credit des Billets de Monnoye; & l'on sçait aussi certainement que le bruit de la dernière expédition d'Ecosse fit baisser tout d'un coup le credit de ces Billets, à un tel point que, si cette entreprise n'avoit été si soudainement renversée, l'Echiquier & la Banque de Londres eussent été fermées en moins de trois jours après, & toutes les affaires dans la dernière confusion; & l'on ne voit aucune raison qui puisse empêcher que la même chose n'arrive encore sur la première nouvelle du débarquement du Roi d'An-

d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en Ecosse. Et si l'Angleterre étoit une fois dans cette confusion, il est aisé de juger quel effet cela produiroit par rapport à la France.

Il ne reste qu'à ajoûter qu'en cas qu'on apprenne ce projet, il n'y a pas de tems à perdre, & que le plûtôt qu'on le mettra en execution il réussira plus surement. C'est le sentiment unanime de tous les bien-intentionnés de ce Pays-là. On trouvera dans l'hyver du Bled & de l'Avoine par-tout; l'Ecosse & l'Angleterre n'ont jamais été si dégarnies de Troupes reglées qu'à présent, qu'on les a presque toutes envoyées en Flandre: & l'armée ennemie est en cette situation présentement qu'elle ne pourroit que très-dificilement leur envoyer du secours.

Enfin, s'il plait au Ciel de benir ce projet avec succès, ce sera, après tout ce qui s'est passé, un dénouement glorieux des Operations de cette Campagne.

ME-

MEMOIRE

présenté par

Mr. de FLEMING

A

Mr. de CHAMILLART

Ministre & Secretaire d'Etat du Roi Très-Chrétien.

IL y a longtems que les fideles sujets du Roi (le Chevalier de St. George) en Ecosse respirent après une occasion de secouer le joug des usurpateurs, & de rétablir leur Roi légitime (le Chevalier de St. George). La severité du Gouvernement nouveau les empêchoit de se communiquer librement leurs pensées jusqu'à l'arrivée de Mr. Jean Murray en l'année 1703. qui

qui se gouverna avec tant de prudence, qu'il jetta les premiers fondemens de la bonne intelligence entre les bien-intentionnés.

Ils attendoient avec impatience de ſçavoir les intentions du Roi Très-Chrétien à leur l'égard, quand il plût à Sa Majeſté d'envoyer le Colonel Hoocke l'année paſſée en Ecoſſe, avec offre de ſa protection, & un plein-pouvoir pour traitter avec eux, & d'honnorer plusieurs principaux Seigneurs de ſes Lettres.

Ils acceptèrent la protection d'un ſi grand Roi avec les plus parfaits ſentimens de reſpect; mais le Parlement étant aſſemblé il leur fut impoſſible de régler & de concerter avec leurs Amis toutes les méſures néceſſaires pour l'entrepriſe qu'ils avoient & qu'ils ont encore au cœur.

Ils s'ouvrirent entiérement au dit Colonel du zèle & de la conduite du quel ils étoient parfaitement ſatisfaits, & ils s'obligerent de parole & d'écrit dans les Lettres qu'ils ſe donnerent l'honneur d'écrire au Roi Très-Chrétien d'envoyer une ou pluſieurs perſonnes pleinement inſtruites, & ils me nommerent

rent comme celui qu'ils avoient choisi dès ce tems-là.

Le Parlement ayant continué ses séances plus longtems qu'il n'avoit crû, les Seigneurs, qui avoient déja écrit au Roi, furent obligés de rétarder mon départ au delà du tems qu'ils s'étoient prescrit, pour avoir le loisir de consulter & de prendre des mésures avec leurs Amis dans les Provinces.

Mais d'abord qu'ils eurent consultés avec eux, ils me dépêcherent avec de nouvelles Lettres pour Sa Majesté Très-Chrétienne, & d'autres pour le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître, & ils me donnerent des instructions amples & précises, lesquelles ils me communiquerent aussi-bien que les Lettres, afin que, si je venois à être obligé par-là à jetter mes papiers dans la mer, je puisse être en état d'informer les deux Rois de tout ce qui étoit contenû dans ces instructions.

Le malheur qu'ils avoient prévû est arrivé, j'ai été pris & obligé de me défaire de mes papiers, mais j'espère que ma créance étant, les principaux Seigneurs m'ayant déja annoncé par leurs

leurs Lettres & par le Colonel Hoocke, outre que j'ai l'honneur d'être connû particulièrement de la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George) ma Maîtresse & du Duc de Perth mon parent.

Dans cette confiance je vais m'acquitter de mon devoir en répresentant au Roi Très-Chrétien l'état de l'Ecosse, sa disposition & ses besoins, selon mes instructions.

L'Ecosse est divisée en deux parties par la Rivière du Tay.

Toutes les Provinces au Nord de cette Rivière sont presqu'entières dévouées au service du Roi (le Chevalier de St. George) leur Souverain, & les Provinces avec les Isles font plus des deux tiers de l'Ecosse. La plus grande partie des Provinces au Sud du Tay sont aussi très-bien disposées comme on le verra ci-après en détail.

L'Ecosse au Nord du Tay est plus abondante en hommes aguerris & endurcis à la fatigue; les Provinces du Sud sont plus fertiles. Tous les Seigneurs des plus anciennes Maisons d'Ecosse, ont un grand nombre de Vasseaux à eux, & sont par-là en état de

de mettre beaucoup de monde ſous les armes en peu de jours; les plus puiſſans de ces Seigneurs ſont ceux qui demeurent au Nord de la Rivière du Tay, & ceux qui habitent ſur les Frontières de l'Angleterre.

Le Duc de Gordon, le Grand Connétable, le Grand Maréchal, le Comte d'Hume, & le Vicomte de Stormont, & quelques autres Seigneurs, ſur leſquels les bien-intentionnés ſe répoſent pour le maniment de cette affaire, m'ont chargé de répreſenter au Roi Très-Chrétien en leurs noms, & au nom de tous les bien-intentionnés, qu'ils ſont en état de mettre vingt mille hommes ſur pied, dont il y aura dix ſept mille d'Infanterie, & trois mille Chevaux & Dragons. Ils m'ont auſſi chargé d'informer Sa Majeſté des noms des principaux de chaque Province, par où Elle verra que non-ſeulement les plus grands & les plus puiſſans Seigneurs, & la plus grande partie de la Nobleſſe, ſont engagés dans les interêts du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître, mais Elle verra auſſi d'un coup d'œil comme ils ſe donnent la main les uns aux autres depuis

le

Nord de l'Ecosse jusqu'aux Frontières de l'Angleterre.

Comme la disposition des Montagnards du Nord est sans doute assez connue à Sa Majesté, il n'est pas nécessaire de lui présenter une Liste de leurs noms: je suis cependant en état de le faire, je dirai seulement que toutes les tribus au fond du Nord, & les Isles sont presque toutes engagées dans les interêts du Roi (le Chevalier de St. George).

Je commencerai le détail des bien-intentionnés par la Province de Rose qui est bien avancée vers le Nord, & je descendrai de-là jusqu'aux Frontières de l'Angleterre.

Dans la Province de Rose & dans celle d'Invernefs le Marquis de Scaforth qui est présentement en France, & son grand Oncle se feront suivre de la plus grande partie de la Province, & de toute la puissante Tribu des Mackenziers.

Dans celle de Murray nous avons le Comte de Murray de la Maison de Stewart, la Maison de Duffus, & le Seigneur Coxtoure & presque tout le Pays.

Le Duc de Gordon est fort puissant dans les Provinces de Badenoche & de

de Loquabir qui sont à l'Ouëst de Murray, & il sera suivi de tout le Pays, & à l'Est de Murray est la Province Banif, où le Duc de Gordon, le Comte de Marishall, les Seigneurs de Boyne & d'Auchterhouse seront des premiers en campagne.

Dans les Provinces de Buchan, d'Aberdeen, & de Marr, nous sommes assûrés du Grand Connétable, du Comte d'Aberdeen, & de son fils Milord Haddo, de Milord Saltoun, Fraker, Pitsfigo, & Invernefs, les Seigneurs de Keith, de Balguhove, de Pitfoddell, & de Pittury.

La Province de Mairns suivra le Grand Maréchal d'Ecosse qui est Grand Bailly Héréditaire de la Province, avec les Seigneurs d'Elsick, de Neuton, de Balmaire, & de Glenfarker.

Dans celle d'Angus, nous sommes assûrés de toute la Noblesse dont les principaux sont les Comtes de Strathmore, de Jean Mure, & leurs frères, le Comte d'Arlie qui est fort puissant en Vassaux, le Comte de Middle, les Seigneurs d'Eagle, de Poury, de Fintrie & de Piteurr.

Le Province de Perth en y compre-

nant les Pays d'Atholl, de Gourie & de Brodalbin, eſt toute remplie de bien-intentionnés, qui ſe rangent ſous les ordres du Duc de Perth, & du Marquis de Drumond ſon fils, des Milords Mairne, Dupplin, & Kinnaird. Le Duc d'Atholl fait bien eſpérer de lui, mais en tout cas ſes Vaſſaux ſuivront les Seigneurs Strovann, de Bulliachan, & d'Appin. Il y a le Seigneur d'Aberlanie de la maiſon de Muray, les Seigneurs de Logie, de Machong de la maiſon de Perth, les Seigneurs d'Inchbrakie & d'Orchill de celle de Grahame, le Seigneur de Balhaddie, qui feront des premiers à cheval, & nous ſommes aſſûrés de cette Province entière avec le Comte de Brodalbin & ſon fils.

Cette chaine deſcend juſqu'au bord du Tay.

Au Sud de cette Rivière vers la mer eſt la Province de Fife où nous avons les Milords St. Claire, & Balmerino, le Seigneur Brule de Kinroſſe au Ouëſt de Fife en cotoyant la Rivière & la Province de Sterling y compris le Pays de Meinteith, cette Province eſt univerſellement très-inten-

tentionnée, les principaux dont nous sommes assûrés sont le Comte de Linlitgow & Callender Grand Bailly Héréditaire de la Province, avec les Seigneurs de sa Maison, Milord Kilsciíth, les Seigneurs de Tove, de Keir, de Pomeys, & de Cardenne.

A l'Est de Sterling il y a la Ville & Vicomté d'Edimbourg, avec les deux Provinces des Lothians, nous sommes assûrés de plusieurs dans la ditte Ville qui prendront les Armes à la tête de plusieurs centaines d'hommes, d'abord que le Roi paroîtra dans le Pays, & il y a plusieurs Gentilshommes bien-intentionnés dans le Lothians.

Depuis cette Province jusqu'à la Frontière d'Angleterre on trouvera la plus grande partie de la Cavalerie.

En suivant le Bord de la mer, il y a les Provinces de Merche & de Tivedale, ensuite celle de Eskedale & de Liddesdale, toute la Noblesse de ces Provinces sera amenée au Roi par le Comte d'Hume, par Milord Stormont & leurs amis.

Dans celle de Tweeddale le Comte de Traquaire de la maison de Stuart

& le Seigneur de Stenhope ſont puiſſans & très-forts.

Dans les Provinces d'Annandale, de Niddesdale & de Gallonvay, il y a le Comte de Niddisdale, le Vicomte de Tenmure, le Seigneur de Spinkell avec la nombreuſe Tribu de Maxwells, & on eſpére bien du Comte Gallonway.

Ainſi le parti eſt bien lié par tout le Royaume, & nous ſommes aſſûrés d'être les Maîtres de toutes les Provinces, à l'exception de celle d'Argyle, de Clyddesdale, de Renfren, de Dunbriton, & de Kile.

Le Comte de Brodalbin ſera ſuivi de pluſieurs dans la Province d'Argyle, dans celle de Clyddesdale le Duc d'Hamilton a grand crédit, on ne doute pas de ſes bonnes intentions; mais ſçachant que les yeux du Gouvernement ſont toujours ſur lui, il attendra apparemment juſqu'à ce qu'il verra le parti formé.

Le Comte de Wigtonne mon frère & les Seigneurs de Luſs, & de Kilmakonock, feront en état de tenir en bride les mal-intentionnés dans la Province de Dunbriton.

Une

Une affaire de cette nature ne sçauroit être communiquée à tous les bien-intentionnés: & c'est une très-grande marque du zèle de ceux qui en ont connoissance, que tant de gens ont sçû garder le secret si inviolablement. On ne doute pas de la jonction de plusieurs autres, quoiqu'on n'ait pas jugé nécessaire de les consulter tous.

Ils ne m'ont pas donné en détail le nombre d'hommes que chaque Province doit fournir, mais ils m'ont chargé d'assûrer qu'ils se trouveront en état de lever vingt mille hommes: & on peut dire de ces Troupes que l'Armée du Milord Dundée a fait voir dans la dernière guerre, que quoiqu'elles étoient des nouvelles levées, elles ne cédoient en rien aux Troupes réglées.

Ils n'ont pas crû qu'il fût nécessaire de marquer le quartier d'assemblée de chaque Canton: chaque Seigneur assemblera ses Troupes sur ses terres, & se joindra à celles de son voisin, & ils marcheront tout droit au lieu où le Roi (le Chevalier de St. George) leur Maître aura débarqué.

L'Ecosse est présentement si remplie de vivres qu'ils ne sont pas en peine

de faire ſubſiſter leurs Troupes, puiſque la récolte de deux années eſt entière dans les greniers, en ſorte que les bien-intentionnés feront des Magaſins en chaque Province en très-peu de tems.

Comme ils ne doutent pas d'être Maîtres de tout le Royaume, ils ſe ſerviront des taxes déja accordées au Gouvernement, pour aider à entretenir leurs Troupes, leſquelles s'aſſembleront avec tant de promptitude qu'ils ne doutent nullement de tranſporter bien-tôt la guerre en Angleterre, dont ils ne doutent pas de ſe rendre les Maîtres avant que les Anglois puiſſent leur faire la moindre oppoſition, tout le Pays étant abondant en vivres, & ouvert & rempli de gens bien-intentionnés dont pluſieurs ſont connus à la Reine (l'Epouſe du Chevalier de St. George) ma Maîtreſſe.

Et ils ſe flattent d'être en état non-ſeulement de rétablir le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître, mais de rendre auſſi un ſervice au Roi Très-Chrétien en attaquant la Ligue par la tête & en rendant l'Angleterre inutile à ſes alliés.

L'Angleterre est présentement si dépourvue de Troupes, que nous ne doutons pas d'y faire un grand progrès sans opposition: car il faut beauçoup de tems aux Anglois pour rappeller leurs Troupes des Pays-Bas. S'ils ne les rappellent pas, nous serons bien-tôt maîtres du Royaume. S'ils les rappellent, le Roi Très-Chrétien se trouvera beaucoup supérieur à ses ennemis.

La Princesse de Dannemarck n'a qu'environ dix-huit mille hommes de Troupes Nationales en Flandres, plus d'un tiers sont Ecossois, elle n'envoyera pas les gens contre nous, elle ne sçaura faire entrer des Troupes étrangères dans le Royaume sans un Acte du Parlement, tout cela nous gagnera du tems, & c'est tout ce que nous demandons.

Nous ne craignons nullement d'être obligés de nous rétirer; si cela arrivoit ils n'oseront jamais diminuer leur Armée, pendant que la nôtre subsistera dans des endroits où il leur sera impossible de nous forcer.

Ayant ainsi répresenté ce que nous sommes en état de faire sous la pro-

tection du Roi Très-Chrétien, je viens présentement au secours que j'ai ordre de supplier Sa Majesté de nous accorder.

Je supplie très-humblement Sa Majesté au nom de la Nation Ecossoise, de mettre le Roi (le Chevalier de St. George), notre Souverain en état de se venir mettre à la tête de ses fideles sujets, & de le faire accompagner par un Corps de Troupes capable de le mettre à couvert de ses ennemis, jusqu'à ce que ses amis puissent le joindre avec leurs forces.

Sans la présence du Roi (le Chevalier de St. George) ils ne peuvent rien faire, & ils sçavent que Sa Majesté Très-Chrétienne n'exposera pas la personne de leur Souverain avec peu de monde; ils se remettent aux deux Rois de régler le nombre de ces Troupes n'ayant aucune authorité de traîter de l'entrée des Troupes étrangères dans le Royaume; mais ils récevront & se joindront à celles que leur Souverain amenera avec lui.

Jusqu'au voyage du Colonel Hoocke en Ecosse, ils avoient crû pouvoir insister sur

sur une descente en Angleterre, au même tems que le secours devoit débarquer en Ecosse; mais ils ont cédé aux raisons de ce Colonel, ils ne démandent plus qu'on envoye des Troupes en Angleterre; mais ils espèrent de la bonté de Sa Majesté Très-Chrétienne, qu'elle rendra son secours en Ecosse aussi fort que l'état de ses affaires le peut permettre; ils supplient aussi Sa Majesté de leur envoyer des Armes pour dix-sept mille hommes de pied, & pour trois mille Chevaux & Dragons, avec la fourniture pour ces derniers, & des Munitions à proportion.

Cette quantité d'armes leur est nécessaire tant pour armer une partie de leur première levée, que pour tenir en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, l'Ecosse étant extrêmement dépourvue d'Armes & de Munitions.

Une telle concession de la part du Roi réunira tous les esprits & contribuera plus que toute autre chose au rétablissement de Sa Majesté (le Chevalier de St. George).

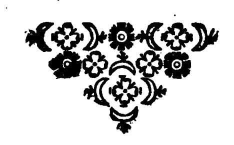
On croit aussi qu'une Amnistie Gé-

nérale pour tous ſans exception, pourvû qu'ils ne s'oppoſent pas au Roi (le Chevalier de St. George), contribuera beaucoup auſſi au rétabliſſement du Roi, & au bon ſuccès de ſes deſſeins.

Le Roi Très-Chrétien ayant donné pouvoir au Colonel Hoocke de traiter du rétabliſſement des anciennes alliances entre Sa Majeſté & le Royaume d'Ecoſſe; nous eſpérons que Sa Majeſté aura la bonté de conſerver les mêmes favorables intentions pour le dit Royaume.

(Signé)

FLEMING.



RELATION

du Voyage du

SIEUR FLEMINGUE

En Ecosse & de l'état présent de ce Royaume.

AYANT reçu ordre du Roi mon Maître de partir pour l'Ecosse le vingt huit de Février 1708; je partis de Saint-Germain le vingt neuf muni des instructions que Sa Majesté jugea nécessaires pour les principaux Seigneurs de ce Royaume, que Sa Majesté voulut bien me confier, & je partis de Paris le premier Mars, & j'arrivai à Dunkerque le trois, où l'absence du Sieur Caron, que j'avois ordre de mener avec moi pour me conduire, rétarda mon embarquement jusqu'au six que le Sieur Arnott arriva de Paris pour être transporté en Ecosse avec quelques instructions du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître

de peur qu'aucun facheux accident ne m'arrive.

Le Comte de Forbin & Monſieur du Guay Intendant de la Marine jugerent à propos de nous faire partir tous deux ce même ſoir en differentes Frégattes, ils tirerent choix pour moi de la Frégatte la Cigalle commandée par Monſr. Lotton, qui avoit déja en deux differentes occaſions paſſée pour le Service du Roi du Port où je devois débarquer. Nous arrivames le treize à deux lieues de la terre, je pris une Chaloupe de pêcheurs pour être moins ſuſpect & je débarquai au Château Deſlaines appartenant au Comte d'Erroll Grand-Connétable d'Ecoſſe, qui reçut les nouvelles que je lui apportois, & après leſquelles il avoit tant ſoupiré, avec toute la joye qu'on pouvoit attendre d'un homme qui avoit donné toutes les preuves d'un zèle ſingulier pour le ſervice, au-delà même qu'on pouvoit demander d'un moins zèlé que lui, s'expoſant & toute ſa famille à une ruine preſque certaine en recevant chez lui toutes les perſonnes qui ont été envoyées en Ecoſſe,

cosse, depuis quatre ou cinq années, les Vaisseaux même qui y ont été envoyés venant toujours en droiture à son Château & fournissant à tous sans exception l'Argent & les Chevaux nécessaires pour entretenir la correspondance par tout le Royaume, & même à fournir des Vaisseaux à quelques-uns; ce qui lui a couté de fort grosses sommes & a fort endetté cette famille.

Milord Erroll ayant lû les instructions du Roi que je mis entre ses mains, il depêcha sur le champ un Courier au Sieur Malcom Gentilhomme d'une fidelité reconnue, & qui demeuroit tout près de l'embouchure de la Rivière ou Baye d'Edimbourg, avec ordre d'avoir une Chaloupe prête & des Pilotes pour aller à bord du premier Vaisseau qui donneroit le signal dont on étoit convenu: ce que le dit Sieur Malcom executa ponctuellement, ayant été à bord du Protée, seul Vaisseau qui entra dans cette embouchure; & pour l'avoir fait ce Gentilhomme est obligé de se cacher toujours. Depuis, le même exprès du Comte d'Erroll, alla par son ordre en plusieurs endroits sur les côtes des Pro-

 vin-

vinces de Fife & de Lothiane pour avertir des Gens affidés d'avoir aussi des Chaloupes & des Pilotes prêts, & que cela fut si fidèlement executé que plusieurs ont été emprisonnés là-dessus.

Sur mon arrivée il envoya aussi avertir le Comte Marishall, qui n'étant pas fort éloigné arriva le même soir; je lui donnai les instructions que j'avois pour lui. Il prit d'abord les mésures nécessaires pour avertir ses amis de ce pays, & pour partir dans un jour pour la Province de Marr dont il est Grand Bailli Héréditaire, ce qu'il fit. Comme j'avois ordre de suivre les mésures, que le Grand-Connétable & le Comte de Marishall me préseriroient pour avertir les Seigneurs du Pays & pour leur faire tenir les instructions que j'avois du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître pour eux; ils me firent écrire le quatorze à Mr. Nicolson Evêque Catholique de ce Royaume pour l'avertir de l'état présent des affaires, afin qu'il avertît les Catholiques du Nord de se tenir prêts. J'écrivis aussi par leurs ordres à la Duchesse de Gordon sur le même sujet, ce

ce qu'elle communiqua au Marquis d'Hurtley son fils qui étoit dans le Nord, afin de disposer toutes choses dans les Provinces d'Inverness, de Ross & de Lochabar, auxquelles Provinces il a grand interêt. J'avertis le Seigneur Suresse de Coxtoure fort connû du Roi (le Chevalier de St. George) pour sa fidelité & ses services qu'il rendit dans la dernière guerre. Ayant vû le Chevalier Keith & le Colonel Gidun, & le Comte d'Erroll s'étant chargé d'avertir le Major-Général Buchan, je partis le quatorze de Slaines qui est dans la Province d'Aberdeen. Cette Province & toutes celles, qui sont plus au Nord, étoient très-bien intentionnées pour les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George); je passai par la Rivière de Marr sans m'arrêter, le Comte de Marishall s'étant chargé d'avertir ceux qu'il étoit nécessaire.

Dans celle d'Angus je me rendis chez le Comte de Saint Athmore, le seize & lui donnai les instructions du Roi (le Chevalier de St. George). Il fut ravi de voir les affaires si fort avancées, & envoya aussi-tôt avertir quel-

quelques Principaux de la Noblesse pour prendre les mésures nécessaires dans cette conjoncture, & au Comte de Sanmur; mais il étoit à Edimbourg pour ses affaires particulières. Le Roi (le Chevalier de St. George) est toujours sûr de lui n'ayant jamais voulu prêter serment au présent Gouvernement. J'arrivai le même soir chez Milord Nearn dans la Province de Perth, il témoigna beaucoup de zèle pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & comme j'avois une Lettre du Comte d'Erroll pour lui, afin qu'il m'informat des mésures les plus propres pour voir son Frère le Marquis d'Atholl, il se chargea de m'y conduire. Nous trouvames ce Seigneur dans toutes les dispositions qu'on pouvoit souhaiter. Il y avoit cinq mois qu'il avoit tous ses gens prêts à joindre sur le premier ordre & nouvelles de l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George). Il est très-considérable tant pour le nombre qu'il peut amener de ceux qui lui appartiennent que de ceux qui se doivent joindre à lui, il me demanda plusieurs fois & avec instance le nom du Général qui de-

devoit commander. Je le trouvai & tous les autres Seigneurs que je vis si fort persuadés que c'étoit le Duc de Berwick; car ils ne pouvoient s'imaginer qu'il étoit rappellé de l'Espagne à autre fin, étant sujet de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George): & ils ont conçu une si grande estime de lui que je n'osai hazarder de dire qu'il n'étoit point de ce voyage; mais je me contentai de dire que cela devoit être terminé à son arrivée en Cour.

De là Milord Mearn me mena chez le Comte de Brodalbin, qui non seulement s'engagea de faire joindre le Roi (le Chevalier de St. George) par ses Vaisseaux qui sont en grand nombre, mais aussi de tenir la Province d'Argile, qu'on estimoit la plus mal affectionnée, tellement en bride que le Roi (le Chevalier de St. George) ne trouveroit aucune opposition de ce côté-là. Il lut avec une joye extrême les instructions du Roi (le Chevalier de St. George) que je lui donnois. D'ici je passai au Château de Drummont où je trouvai le Marquis de

Drum-

Drummont & son frère, fils du Duc de Perth. Ils reçurent les bonnes nouvelles que je leur apportai, avec beauçoup de joye; & le Marquis envoya d'abord avertir plusieurs des Chefs des Montagnards, qui ont confiance en lui, de se tenir prêts, & prit les mésures nécessaires pour avertir les autres Seigneurs de ce Pays. Je me rendis le lendemain dans la Province de Sterling chez le Vicomte de Kilsith qui étoit à Edimbourg, comme étoit aussi le Comte de Wictonuk mon Frère qui démeure très-proche de cet endroit, quoiqu'en une autre Province. La Province de Sterling est fort unanime pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & s'étoit jointe sous le Commandement du Comte de Linlithgom. Le vingt deux je me rendis chez le Seigneur de Kilmannorock dans la Province de Dumbarton. Il est zèlé pour les affaires du Roi (le Chevalier de St. George) & en avertit le Comte de Dundonald son neveu de l'état où elles étoient.

J'ai démeuré ici quelques jours attendant avec impatience nouvelle du dé-

débarquement du Roi (le Chevalier de St. George), qui selon les mésures qui étoient prises quand je partis, devoit s'embarquer le onze. Dans peu de jours le bruit courut que le Roi (le Chevalier de St. George). étoit débarqué dans le Nord, ce que j'eus peine à croire; mais le bruit venant de toutes parts, je me mis en chemin pour ce Pays, & j'y trouvai que sur le même bruit les Seigneurs de Keirs, de Toven & de Cardenne avec le Colonel Gredene avoient pris le même chemin. Je voyageai deux jours avec eux; mais ne trouvant point de confirmation de cette nouvelle, ils furent obligés de se séparer, & de se rétirer chez eux le mieux qu'ils pouvoient. Je continuai mon chemin, où je trouvai Milord Mearn qui revenoit du Château d'Hamilton, où il avoit été pour parler à la Duchesse Douairiere Mère du présent Comte d'Arran. Comme les Ministres Presbyteriens ont beaucoup de pouvoir avec elle, il y en avoit un à sa suite pour gagner le Ministre d'Hamilton qui a grand crédit avec cette Duchesse. Elle parut fort affectionnée pour le service du Roi (le

Che-

Chevalier de St. George); mais Elle dit qu'elle ne pouvoit rien entreprendre sur l'absençe du Comte son fils, qui étoit en Angleterre pour ses affaires particulières; & quoique quelques-uns se plaignirent de son absence en cette conjoncture, il est certain qu'il avoit pris toutes les mésures nécessaires pour avoir les ordres & Lettres, qui pourroient arriver en Ecosse pour lui. Et effectivement il eut celles que j'avois pour lui, & on croit que ce Seigneur auroit rendu des services très-considérables au Roi (le Chevalier de St. George), par le nombre de Cavalerie qu'il avoit amené du Nord d'Angleterre.

Ce fut à ce tems que le mauvais succès de l'entreprise commençoit à être connu par l'arrivée de la flotte Angloise sous l'Amiral Bings dans la Rivière d'Edimbourg; mais les bien-intentionnés eurent peine à croire qu'on se rétireroit sans tacher de faire la descente à Cromarty, & même après que la flotte du Roi (le Chevalier de St. George) se fut retirée des Côtes du Nord d'Ecosse: ils se flatterent qu'elle faisoit voile du côté de Clyde. Mais l'arri-

l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George) à Dunkerque, qu'on apprit par les Lettres publiques, mit tout le Pays dans une consternation qu'on ne sçauroit exprimer.

J'avois été témoin de la bonne disposition d'une grande partie du Royaume par où j'avois passé, & j'étois bien informé des bonnes intentions du reste de la Noblesse & Seigneurs du Pays. Jamais on avoit vû Edimbourg dans une joye si universelle que celle qui avoit paru dans tout le monde pendant les trois ou quatre jours qu'on attendoit à chaque moment l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George). Les fidèles sujets s'attroupoient de tous côtés, & ceux du Gouvernement n'osoient se montrer en public, ils n'avoient nulle confiance dans les Troupes reglées, sçachant que la meilleure partie tant des Officiers que des Soldats étoient bien affectionnés au Roi (le Chevalier de St. George); d'ailleurs il n'y avoit ni Poudre ni Munitions dans le Château d'Edimbourg, ni dans celui de Sterling, & ils sçavoient que toute la Noblesse se révolteroit contre le Gouvernement, lorsque le

Roi

Roi (le Chevalier de St. George) débarqueroit. Deſorte que l'on croyoit qu'à l'arrivée de Sa Majeſté le Gouvernement ſe rétireroit du côté de Berwick; mais quand on ſçut par les Gazettes & par les nouvelles publiques que le Roi (le Chevalier de St. George) étoit arrivé à Dunkerque, la conſternation étoit ſi grande qu'il ſembloit que la tête avoit tournée à tout le monde. Ils avoient reçu ordre, après les inſtructions que je leur avois apporté, de ne point prendre les armes ouvertement, ni de ſe mettre en campagne juſqu'au débarquement du Roi (le Chevalier de St. George). La flotte de France s'étoit retirée ſans qu'ils euſſent reçu aucun ordre du Roi (le Chevalier de St. George) de ce qu'ils avoient à faire; ils n'avoient point de Chef, ni perſonne qui pût prendre ſur lui à leur donner des ordres. En même tems l'arrivée de la flotte Angloiſe dans le Port d'Edimbourg, & la rétraite de la flotte Françoiſe avoit donné un nouveau courage au Gouvernement qui envoyerent des Heraults citer les Principaux de la Nobleſſe & des Gentilshommes qui étoient

dans

dans les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George), de comparoître en personne devant le Conseil privé sous peine de rebellion, ce que néanmoins ils ne firent pas que quinze jours après le départ de la flotte Françoise, & après qu'ils eurent les nouvelles de son arrivée à Dunkerque.

Il est certain que rien ne pouvoit tant irriter la Nation en general que le traitement, que la Noblesse & les Gentilshommes ont reçu en les envoyant sous des Gardes en Angleterre, ce qui a ouvert les yeux même à ceux qui étoient les plus zèlés pour l'Union, à les faire voir clairement ce qu'ils devoient attendre d'une Nation, qui commence déja à les traiter si inhumainement; & on peut dire qu'on n'a jamais vû la nation d'Ecosse si généralement disposée à hazarder leurs vies & leurs biens pour se tirer de cet esclavage, si on les mettoit en état de le faire.

Quoique la plus grande partie des Chefs de la Noblesse du Pays soit entre les mains du Gouvernement, il est pourtant certain qu'il n'y a point presque de famille de considérables, qui n'ait de

de Fils ou de Frères ou de proches parens, qui ne se mettroient à la tête de leurs Vassaux dans cette cause commune si l'occasion s'en présentoit; & ils sont tous généralement persuadés que Sa Majesté Très-Chrétienne si universellement connûe, & admirée pour sa générosite & la grandeur de son ame, les ayant pour ainsi dire engagé dans la cause pour laquelle ils souffrent, ne les abandonnera point, sur-tout puisqu'ils n'ont de rien manqué de leur côté en tout ce qu'on a demandé d'eux, & après la fidelité qu'ils doivent à leur Souverain légitime & naturel (le Chevalier de St. George), qui est certainement augmentée par la vigueur & la fermeté de sa conduite dans cette entreprise: rien au monde n'a tant contribué à les engager à s'exposer de la manière qu'ils ont fait, comme les promesses que leur fit le Colonel Hoocke que Sa Majesté Très-Chrétienne les soutiendroit, & ne les abandonneroit point, en leur montrant les pleins-pouvoirs qu'il avoit pour leur faire cette promesse.

MEMOIRE

Touchant les ECOSSOIS.

LE Memoire ſigné par les Principaux des Ecoſſois au nom de la Nation, & leurs Lettres aux deux Rois, écrites de leurs mains, ſignées de leurs noms, cachetées de leurs armes & adreſſées à leurs Majeſtés, ſont des preuves indubitables de la diſpoſition de ce peuple dans le mois de Mai 1707.

L'Arrivée du Seigneur de Boyn dans le mois de Septembre dernier, avec des Lettrts de créance de leur part fait voir qu'ils étoient encore dans la même diſpoſition.

Les Lettres qu'ils ont écrit de tems en tems pendant tout l'hyver pour preſſer le départ du ſecours prouvent qu'ils n'avoient pas changé de ſentimens.

Le Roi Très-Chrétien pour aſſûrer le ſecret, ne jugea pas à propos d'avertir les Ecoſſois du départ du Roi d'An-

gleterre (le Chevalier de St. George) plûtôt que dans le commencement de Mars 1708.

Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) ayant préparé des instructions pour les Chefs de cette Nation, elles furent lues au Conseil par Monsieur de Torcy un des derniers jours de Février 1708. Et Sa Majesté Très-Chrétienne les approuva.

Par ces instructions il fut défendu aux Ecossois de rémuer, ou de faire aucune démonstration de leurs intentions jusqu'à l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George) leur Souverain en Ecosse.

Il leur fut même ordonné par le huitième Article de ces instructions d'omettre les choses les plus utiles plûtôt que de donner lieu à soupçonner leur dessein.

L'article sixième contient tout ce qu'ils doivent faire pour favoriser le débarquement; à sçavoir

1°. De tenir un Gentilhomme prêt sur la côte de chaque Province pour venir à bord du premier Vaisseau qui

qui paroîtroit, pour rendre compte de l'état & de la disposition du Pays.

2°. D'envoyer des Pilotes pour conduire la flotte.

Les Ecossois ont pleinement satisfait à ces deux chefs. 1°. L'Escadre ne s'est approchée que de la Province de Fife. Un Gentilhomme de cette Province nommé le Sieur Malcom dont la fidelité & la capacité aussi-bien que la personne sont connues à la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George) depuis longtems, est venû à bord du Protée qui partit plusieurs heures avant l'Escadre, il assûra Monsieur de Rambur que tout étoit prêt dans le Pays & qu'on y attendoit Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) avec impatience.

Il en parla plus amplement à Monsieur Hatcher Gentilhomme ordinaire de la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George), à Monsieur Delaval Capitaine d'Infanterie & à Monsieur Staffort Enseigne de Vaisseau qui étoit sur le Protée & dont les

deux premiers connoiſſoient très-particuliérement ce Gentilhomme, qui leur donna une Lettre pour être rendûe à Monſieur de Perth, qui s'aſſûroit de la bonne diſpoſition de l'Ecoſſe.

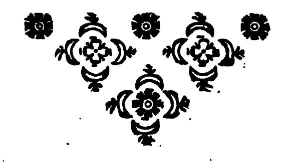
2°. Le Gentilhomme laiſſa quelques Pilotes ſur le Protée: quinze ou vingt autres ſe ſont rendus à bord de l'Eſcadre; quelques-uns y ſont venus à la vue des ennemis, pluſieurs de ces Pilotes ſont venus en France.

Le vingt ſix Mars deux jours après la rétraitte de Monſieur le Comte de Forbin, les Frégattes de Commerce qui partirent de Dunkerque quelques jours après l'Eſcadre, étant entrées fort avant dans la Rivière d'Edimbourg, des Pilotes Ecoſſois ſont venus ſur leur bord les avertir que les ennemis étoient ſur la côte, & qu'ils étoient les plus forts, ils conſeillerent au Commandant de ſe retirer au plus vite, ils s'embarquerent, & ils ſont venus à Dunkerque avec lui.

Tous les Pilotes ont aſſûré que, ſi l'Eſcadre fût arrivée dans la Rivière d'Edimbourg deux heures plûtôt, il au-

auroit été facile de la mettre à couvert de toutes insultes de la flotte d'Angleterre: ce qui est confirmé par le Sr. Warstable Capitaine de la Galere de Dunkerque une des Frégattes de l'Escadre, & par son Lieutenant nommé Saint Jean, qui ont tous les deux une connoissance parfaite de cette Rivière.

Plusieurs autres Pilotes sont dans le même sentiment & il ne se trouve pas un seul homme, qui ait fréquenté cette Rivière qui soit d'une autre opinion.



MEMOIRE

Sur L'ECOSSE. 1708.

IL faudra pour l'entreprise, dont il s'agit, le plus de Fusils & de Bayonnettes qu'on pourra fournir, des Pistolets, Selles & autres Equipages pour deux à trois mille Chevaux, de la Poudre & des Balles à proportion des armes, avec des Moules de calibre pour en faire dans le Pays où l'on ne manque pas de plomb; & outre cela de la Poudre pour les Troupes Ecossoises qui sont déja armées, six pièces de Canon dont deux seront de 24. avec leurs Affutes & Boulets; deux Mortiers avec des Bombes & tous leurs Equipages, la Poudre nécessaire pour les Canons & Mortiers.

Il sera bon d'envoyer maintenant quelques Officiers Ecossois; mais au nombre de trois ou quatre d'abord, parcequ'il seroit difficile d'en trouver davantage qui gardassent fidèlement un secret, d'où peut dépendre la réussite de l'entreprise.

Il sera nécessaire de régler ce qu'il fau-

faudra pour la subsistance de ces Officiers tant dans le Voyage qu'en Ecosse.

Il faut sçavoir en quel tems & à quelles conditions celui que le Roi (le Chevalier de St. George) envoyera, doit distribuer les Armes, Equipages, & Munitions de guerre, aussi-bien que le transport qu'on jugera à propos d'envoyer pour les premiers besoins de l'entreprise; si l'on attendra pour cette distribution que le traité soit conclû, ou si l'on se contentera de voir un certain nombre de Troupes sur pied & quel.

Quand on parle du traité on compte qu'il comprendra principalement ce qui regarde la guerre, sçavoir la manière dont les Ecossois prétendent la faire, le nombre de Troupes qu'ils mettront sur pied, leur moyen pour les entretenir, les entreprises qu'ils se proposent de faire en Angleterre, le secours qu'ils pourront demander au Roi (le Chevalier de St. George), enfin un Général qu'ils démandent sans doute pour commander en Chef.

Il sera nécessaire que celui, qui sera envoyé par le Roi (le Chevalier de St. George), sçache ce qu'il aura à faire

après la conclusion du traité, & le débarquement des armes, c'est-à-dire, s'il démeurera en ce païs-là à son service ordinaire.

Passage en Ecosse.

Il faudra équiper deux Vaisseaux de vingt à vingt-quatre pièces de Canon chacun, afin qu'ils puissent mieux se défendre en cas de besoin & qu'on puisse renvoyer pour porter les nouvelles, qui pouront être pressées pendant que l'autre servira au débarquement des Armes & Munitions dans les endroits differens où il les faudra porter.

Que les Commandans de ces Vaisseaux ayent leurs ordres pour aller à Dantzic, où l'on ne s'étonnera pas de voir porter les armes, qui peuvent passer par la Pologne, ou bien pour aller en Terre-Neuve, ou en Canada, en faisant le tour de l'Ecosse pour plus grande sûreté. Les véritables ordres seront rémises à celui que le Roi (le Chevalier de St. George) envoyera qui ne les ouvrira qu'en mer à une certaine hauteur, pour les confier sous un grand secret aux deux Commandans,

dans, à qui l'on donnera ordre d'executer ce qui leur sera dit de la part du Roi (le Chevalier de St. George), par celui que Sa Majesté envoyera, soit pour le tems qu'ils doivent rester dehors, soit pour les courses qu'il faudra qu'ils fassent en divers endroits de l'Ecosse & d'Irlande ou ailleurs.

Que le Sieur Carron Lieutenant de Frégatte, dont la présence sera nécessaire, soit nommé pour servir sur l'un de ces Vaisseaux, sans lui rien déclarer du vrai dessein, & sans lui donner l'ordre de s'embarquer jusqu'à ce que tout soit prêt, afin qu'on ne puisse rien soupçonner sur son depart, soit à Saint-Germain où il est présentement, soit à Dunkerque où ses voyages en Ecosse sont connus.



MEMOIRE SECRET

Envoyé d'Angleterre par un bien-intentionné pour

LE ROI.

Sur les affaires d'Irlande. 1708.

L'Angleterre paroissoit entièrement résolue à la paix avant l'arrivée de Milord Malbourough. Les Wighs offensés en la personne de Milord Wattson leur Chef étoit dans le même sentiment. On assûre que Milord Wattson a été faire une visite au Duc de Nottinghan Chef des Anglicans, dans le dessein de réunir ensemble pour diminuer l'autorité de Messieurs de Malbouroug & de Godolphin.

Ce discours est tout public à Londres, & plus d'une personne & cent autres m'en ont fort parlé.

Messieurs de Malbourough & de Godolphin, qui par des intérêts particuliers ne veulent pas la paix, mettent en usage toutes sortes de moyens pour empêcher qu'elle ne se fasse. La principale raison qu'ils opposent à ceux qui la dé-

désirent qui sont en grand nombre, c'est qu'ils prétendent & qu'ils publient que la France avoit offert l'année dernière de céder l'Espagne & les Indes; & comme ils ne voyent pas les choses à présent dans la même disposition, ils tâchent de persuader qu'il faut continuer la guerre pour revenir à l'Espagne, qui est tout ce que l'Angleterre souhaite, & peut-être l'unique espérance qui jusqu'à présent lui a fait fournir tout l'argent qu'on a voulu.

Dans le commencement du Parlement on a fait beaucoup de démonstration de guerre; mais on a tout lieu de croire que tout ce qu'a fait la Chambre des Communes, au commencement qu'elle a été assemblée, n'a été que pour empêcher que les Hollandois ou quelques autres des Alliés ne se séparassent de l'intérêt général pour penser à leur intérêt particulier, aussitôt qu'ils verroient dans le Parlement d'Angleterre quelque mesintelligence ou quelque pensée de paix, & il est à remarquer que les premières démarches n'ont pas eû beaucoup de suites; on a parlé de beaucoup de préparatifs pour la campagne prochaine, d'augmen-

mentation de Troupes, des résolutions de fournir tout l'argent qui seroit nécessaire; & cependant il n'a pas parû qu'on ait agi bien réellement. Pour ce qui régarde les subsides, la Chambre des Communes n'avoit encore rien fait que de travailler à la taxe des terres & à celle du grain germé, dont le produit seroit nécessaire, non seulement cette année, mais encore plusieurs autres, quand même la guerre finiroit cet hyver. Pour le reste de l'argent qu'il faut trouver, le Parlement remettoit à chaque séance d'en parler & n'y avoit point encore travaillé du tout.

La taxe des terres & du grain n'a été entièrement finie que pendant que j'étois à Londres les trois derniers jours de ce mois, & on n'avoit point encore commencé de parler d'autres choses.

Toutes les premières séances du Parlement se sont passées à examiner directement où indirectement la conduite de ceux qui gouvernent la Chambre des Communes, à présenter pétitions sur pétitions pour avoir une connoissance générale & exacte de tout

ce qu'on avoit fait sur mer, en Espagne. C'est de cet examen que le Parlement prétend tirer de quoi attacher le Conseil privé, & l'Amirauté d'une part; & de l'autre part Messieurs de Malbourough & de Godolphin, prétendent que les affaires d'Espagne ont été négligées, l'argent ayant été employé à d'autres choses, que la nation régarde comme beaucoup moins importantes. Les Marchands qui jusques alors avoient parû les plus portés à la guerre, ont changé tout d'un coup de sentiment, à cause des pertes considérables qu'ils ont fait pendant cette guerre-ci & principalement cette dernière année; ils ont crié plus haut que tous les autres contre le Gouvernement, & ont été plus animés que qui que ce soit contre Monsieur de Churchil frère de Monsieur de Malbourough, parcequ'ils prétendent que tout ce qui se fait dans l'Amirauté c'est par son conseil.

La Chambre Haute, au lieu de faire une adresse pour rémercier la Reine de sa première Harangue comme c'est l'ordinaire, (cette addresse de rémer-

ciment n'étoit pas encore faite quand j'étois à Londres) ne s'eſt occupée qu'à faire des Harangues plus vives qu'on ne peut le dire pour répreſenter & examiner l'état déplorable de la Nation, la ruine du peuple & la Nobleſſe dans les Provinces, la deſtruction du commerce qui met les Marchands hors d'état de contribuer aux dépenſes comme ils ont fait juſques à préſent. Milord Wathan dit que *l'argent étoit devenû inviſible en Angleterre*: ce ſont ſes propres termes. Les autres Milords qui ont parlé, ont dit des choſes qui ne ſont pas moins fortes.

Les Anglicans qui ſe ſont abſentés du Parlement dans le commencement & qui reſtoient à la Campagne pour rendre en quelque façon le parti contraire reponſable de ce qui ſe paſſeroit, & pour le rendre odieux, ont tout d'un coup été avertis par leurs Chefs de ſe rendre à Londres; parceque après Noël on traiteroit des affaires fort importantes.

Si, ſans être informé à fond de ce qui

qui se passe dans le Conseil d'Angleterre, on pouvoit s'en rapporter à sa pénétration, on pourroit se persuader qu'on pense fort sérieusement à la paix, quoiqu'on parle plus que jamais de continuer la guerre; on pourroit même juger que le Parlement avoit résolu de donner le tems nécessaire à des négociations secrettes avant d'éclater sur leurs sujets particuliers de mécontentement: on pourroit juger aussi qu'on est à la veille de voir arriver de grands desordres dans le Parlement les uns contre les autres, & de la part du Gouvernement contre le Parlement.

Les raisons qui pourroient faire juger la paix sont le peu d'espérance que doit avoir l'Angleterre à présent de jamais avoir l'Espagne, ni même de pouvoir y continuer la guerre dans la situation présente où leurs affaires se trouvent dans ce Pays-là, sans de grandes guerres, & un grand desavantage. On peut joindre à cette raison le peu d'espérance qu'il y a de trouver l'argent nécessaire pour continuer la guerre.

Jusqu'à présent il ne paroît pas qu'il puisse y avoir d'autres expédiens pour trouver le surplus qu'il faut pour le fond de la guerre, outre la taxe des terres, & du grain germé, qui ne monte qu'à deux millions de livres Sterlins, que les trois suivans.

Le premier : une offre que fait la Banque d'Angleterre de fournir au Gouvernement, comme elle a fait l'année passée, deux millions de livres Sterlins.

Le second: une offre que fait la Compagnie des Indes de fournir à-peu-près la même somme de deux millions de livres Sterlins, pourvû qu'on permette le débit de la Marchandise des Indes en Angleterre.

Le troisième : une taxe nouvelle sur le sel qui puisse monter environ à la même somme de deux millions de livres Sterlins.

La Banque peut fournir les deux millions de livres Sterlins; mais la difficulté est de sçavoir sur quoi on pourra assigner les intérêts & le remboursement de cet argent, n'y ayant

ayant plus de fonds en Angleterre qui ne soient dès l'année passée engagés pour quatre-vingt dix ans, excepté une partie de la taxe du grain germé, & celle des terres. Il n'y a pas apparence que la Nation consente jamais à engager la taxe des terres.

Pour l'offre que fait la Compagnie des Indes, elle est si contraire au Commerce d'Angleterre, & les Marchands s'y sont toujours opposés si formellement en tems de paix, & quand leur Commerce florissoit le plus, qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent jamais y consentir dans un tems où leur Commerce est en si mauvais état.

Pour la taxe du sel, afin qu'elle produisît la somme qu'on voudroit, il faudroit la pousser à un prix excessif qui ne seroit gueres du goût de la Nation.

On a parlé aussi d'une taxe sur le Charbon; mais elle produiroit fort peu de chose.

Outre les raisons ci-dessus, qui pourroient persuader la paix, on sçait que

que dès le mois de Septembre Milord Portland a été chargé de la part de la Hollande de dire que les Hollandois ne pouvoient pas faire davantage la guerre.

Les raisons qui pouvoient faire juger des desordres dans le Parlement & contre le Gouvernement sont:

L'animosité de Milord Warthon & des Wighs qui avoient toujours été dans le parti de la Cour, & qui a présent y paroissent fort opposés.

De plus le Parlement, chaque fois qu'il s'assemble, demande à sçavoir ce qui s'est passé sur mer & sur terre cette campagne; il demande tous les ordres qui ont été donnés, les commissions qui ont été expediées, les Lettres qui ont été écrites aux Généraux de terre & de mer, les réponses des Généraux, une connoissance entière de tous les projets de la campagne dernière. On a poussé les choses jusqu'à vouloir savoir les pensions particulières que donne la Reine sur sa Cassette & sur son revenu particulier. Londres dans ce même

tems

tems a été rempli de Libelles assez vifs & de Placards fort insolens.

Le Parlement a démandé à sçavoir le nombre juste des Troupes qui étoient dans chaque armée, le nombre des Matelots qui ont été sur chaque Vaisseau, le nombre des Officiers présens ou absens, non seulement dans les tems où ils paroissoient les plus nécessaires, mais même pendant tout le cours de la campagne; & il paroît que ces enquêtes & principalement celles qu'on fait sur le nombre des Matelots, sont causées par un soupçon qu'a la Nation, que leurs Vaisseaux n'ont pas été armés autant qu'ils devoient être, & que chaque Vaisseau n'ayant pas le nombre d'hommes qui y étoit destiné; il faut que l'argent ait été detourné à d'autres usages ou au profit de quelques particuliers.

Tous les membres du Parlement, qui avoient de certaines charges nouvelles données par la Cour, ont été chassés de la Chambre; on les a mis d'abord au choix de quitter leurs charges ou la Chambre: quelques-uns ayant voulu quitter leurs charges pour rentrer

au

au Parlement, on n'a pas laiſſé de les chaſſer comme Gens plus attachés aux intérêts de la Cour, qu'à ceux de la Nation.

Il eſt à remarquer que les jugemens qu'on veut faire en Angleterre ſur les brouilleries qui peuvent arriver, ſur les écrits du Parlement contre le Gouvernement, ſur l'animoſité des particuliers, ſont des choſes qui peuvent changer d'un moment à l'autre par des intérêts particuliers, ou en contenant les Chefs des partis, & par d'autres raiſons. Ainſi on ne peut rendre un compte bien juſte, que de l'état où ſe trouvent les choſes actuellement, & y joindre les conjectures fondées ſur les connoiſſances qu'on peut avoir, & les informations qu'on peut faire.

A la fin de Janvier on aura des nouvelles plus poſitives & plus particulieres, par un homme qu'on doit voir bien informé & qui ne lachera rien: on les fera ſçavoir auſſitôt.

Le voyage de Monſieur de Codagan à Nivelle pour l'échange a fait pen-

penser, à cause du Caractère qu'il a d'Envoyé auprès les Etats d'Hollande, & à cause de la confiance entière que Milord Malbourough a en lui, qu'il pourroit bien faire quelque proposition sur la paix, ou du moins voir si on ne lui en feroit point.

S'il étoit permis de dire sa pensée sur la dispoſition où l'on pourroit être par rapport à la paix, ce seroit de ne point faire de propositions de paix de la part de la France, d'écouter celles qu'on pourroit faire sans trop d'empressement; mais cependant sans les rejetter de peur que ceux du Gouvernement d'Angleterre, qui veulent la guerre, ne sçachant plus comment parvenir pour la faire continuer, ne se servissent du refus qu'on paroit faire en France d'écouter, pour animer la Nation & pour la déterminer à continuer la guerre encore un an, qui est assûrement tout ce qu'elle peut faire en achevant de se ruiner.

Au surplus, si la guerre continuoit jamais on ne peut rien faire qui soit plus à charge à l'Angleterre, & qui la desole plus que la manière que l'on

a prise la campagne dernière d'avoir des Escadres separées, & grand nombre d'Armateurs dans la Manche qui desolent le Commerce; les pertes & les plaintes des Marchands là-dessus ne peuvent s'exprimer. Les Marchands n'en font point de difficulté de dire tout publiquement, que les pertes qu'ils ont faites dans le cours de cette guerre & de cette année, ne viennent que de la faute de l'Amirauté & du Gouvernement. Pour la guerre de terre l'Angleterre ne se soucie réellement que de celle d'Espagne; chaque mauvaise nouvelle qui vient de ce pays-là cause la desolation à chaque particulier.

On pourroit avoir lieu de penser qu'on a donné quelqu'attaque pour la paix, mais sans aucune suite. On commence toujours par dire qu'elle ne se feroit jamais sans l'Espagne, & on finissoit bien-tôt le discours.

On peut compter que toutes les démarches de Milord Godolphin sont si cachées qu'il ne seroit pas bien étonnant qu'il fût fort résolu à la paix dans le tems qu'il fait le plus parler de guerre.

Les

Les discours publics de Londres sont la guerre; c'est qu'on ne fera jamais la paix sans l'Espagne & les Indes, & qu'on ne pense point du tout à la faire à présent, principalement à cause des offres qu'ils disent que la France avoit faite la campagne dernière. Un particulier qui pouvoit être bien instruit, mais qui ne me disoit pas assûrement tout ce qu'il sçavoit, me tint des discours un peu differens. Il me dit qu'il croyoit que l'Angleterre pouvoit aisément faire cette campagne & qu'elle la feroit; on n'auroit peut-être pû juger qu'il pensoit qu'elle ne la feroit pas.

Pendant trois jours de séjour à Londres, les enquêtes sur la conduite de l'Amirauté n'ont pas été moins vives qu'auparavant; au contraire la Chambre basse a démandé à voir tous les papiers du Prince, toutes les Commissions qu'il a donné, & même tout le compte de l'argent qui a passé par ses mains. Il faut convenir qu'il est étrangement traité par la Chambre basse.

Dans

Dans la Chambre haute la Reine parla & exhorta fort à la guerre, & elle dit que ceux des Seigneurs qui y seroient le plus portés, seroient ceux à qui elle accorderoit ses graces. Il y eut des Milords qui firent à cela des réponses plus pour faire rire que allant au fait. Milord Malbourough dit que la Reine avoit écrit à l'Empereur pour que le Prince Eugene passât en Espagne. Milord Peterborough parla beaucoup du desordre des affaires d'Espagne & beaucoup contre Milord Galvay.

La Chambre des Communes n'avoit rien fait de nouveau pour les subsides, & le Parlement devoit bien-tôt l'ajourner pour quinze ou vingt jours.

Je ne crois pas que les discours & les projets de Monsieur de Mirmon meritent qu'on en parle, on n'y fait aucune attention dans le Pays. J'ai entendu en partie une grande conversation, qu'il avoit avec Monsieur de Maffey Envoyé de Savoye, où il lui proposoit un projet pour entrer en France par le païs de Vaux avec six mille réfugiés. Mais on régarde

de tout ce qu'il dit comme Vision.

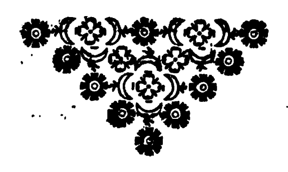
Quelques Marchands François & Catholiques m'ont parlé plus que les autres de la Ruine & du mecontentement des Marchands. Par un détail, dans lequel je suis entré avec un Marchand dont le principal petit commerce est de vendre certains Gateaux & autres choses de cette nature pour les gens de la campagne principalement dans le tems de Noël, qui est proprement le Carnaval de ce pays-là, on pouvoit conclure une grande misere parmi les Paysans: tous les ans la vente de ce Marchand a diminué considérablement, & cette année il ne vend rien. Et les Paysans d'autour de Londres sont sans comparaison les plus riches de tout le Pays.

Il avoit couru un bruit que l'Amiral Leech, qui est prêt à sortir de Portsmouth devoit aller avec vingt trois Vaisseaux de Guerre au-devant des Gallions: il y a grande apparence que cela est sans fondement.

On m'a dit à Douvres qu'il n'avoit que dix ou douze Vaisseaux, qu'il é-

toit destiné à escorter un Convoy pour Lisbonne: il n'étoit pas encore sorti le quatre Janvier quand je suis sorti de Douvres.

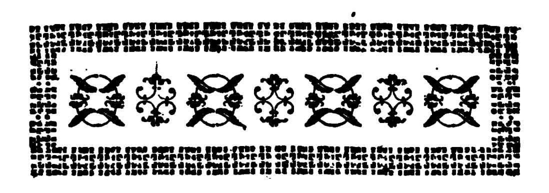
Il m'a paru à Ostende en causant avec Monsieur de Spar, que les Hollandois ne laissoient pas d'avoir quelque attention au voyage de Monsieur de Cadogan à Nivelle, & qu'ils en avoient quelque soupçon : autant que je l'ai pû juger, il m'a paru aussi qu'on n'étoit pas sans inquiétude sur les mouvemens de Nimegue & de la Gueldre.



NOUVEAU PROJET SUR L'ECOSSE DONNE' AU ROI,

Le 1er Janvier

1709.



REVOLUTIONS D'ECOSSE ET D'IRLANDE.

1709.

S'IL y a jamais eu conjonćture qui demandoit l'application la plus sérieuse à trouver des expédiens pour sortir heureusement d'une guerre funeste, l'on peut dire que c'est la présente dans la quelle les ennemis, enflés par les avantages inouïs qu'ils ont remportés, & animés plus que jamais contre la France, font des ménaces qu'on n'ose pas nommer, & qu'on

croiroit non-seulement impraticables, mais même insensées, si les succès si peu attendûs depuis quelques années ne donnoient lieu de tout craindre d'un ennemi implacable & acharné.

L'on a vû Sa Majesté Très-Chrétienne soutenir la guerre pendant tant d'années, & principalement pendant le Regne de Charles II., & les quatre années que le feu Roi Jacques fut paisible sur le Trône, contre toute la Maison d'Autriche unie avec les Hollandois & tous les Princes d'Allemagne, avec tant de supériorité, que ses ennemis ont toujours été réduits à accepter telles conditions de paix qu'il lui a plû leur imposer.

Si on examine maintenant d'où vient le changement étonnant que nous voyons aujourd'hui dans les affaires, on n'en trouvera pas d'autre cause que la jonction de la Grande-Brétagne à la Ligue d'Autriche, puisque ce n'est pas seulement par le nombre de leurs Vaisseaux, mais encore plus par celui de leurs Troupes de terre, & par les sommes immenses que les Anglois ont contribués autant que tous les autres

tres Confédérés ensemble à soutenir la guerre. Cela est si vrai que pendant les deux années que le Prince d'Orange fut obligé d'employer les forces d'Angleterre pour réduire l'Irlande, la France continua toujours dans sa supériorité ordinaire.

Il est donc évident que tous les expédiens qu'on puisse se proposer pour remettre les affaires de la France, le plus efficace seroit de faire une puissante diversion dans la Grande-Bretagne. L'on peut dire en general qu'il n'y a pas de moyen plus naturel pour embarasser un ennemi, que de porter la guerre dans son Pays. Le Roi de Suède a poursuivi le Roi Auguste durant quatre ans en Pologne, & toujours avec avantage, sans pourtant pouvoir le réduire, il changea de batterie, passa en Saxe avec son armée, & quoique dans ce tems-là le Roi Auguste eût gagné une Victoire considérable sur une partie des Troupes Suèdoises, cependant ce Prince tout victorieux qu'il étoit, fut obligé en moins de trois mois d'abandonner la Pologne, de donner carte blanche au Roi

de Suède, & de se soumettre à toutes les duretés qu'il a voulû lui imposer.

Si le Roi Très-Chrétien veut bien employer, non pas une grosse armée comme fit le Roi de Suède, mais seulement autant de Troupes qu'il faudroit pour la défense d'une bonne Ville fortifiée, pour accompagner Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) en Ecosse, l'on peut dire avec assûrance que son expédition n'auroit pas moins d'effet que celle du Roi de Suède. Ce Prince n'avoit point de justes prétentions sur la Saxe, il ne s'y trouva pas de mécontens contre le Roi Auguste, & il n'y avoit ni Partisans, ni Amis qui l'y invitoient; au contraire le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) trouvera tous ces avantages en Ecosse, ce qui lui sera un appui bien plus solide que ne feroit une grosse armée dans un Pays entièrement ennemi.

Il paroît donc clair que, pour faire une puissante diversion dans la Grande-Bretagne, il ne faut pas renvoyer

Sa

Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) en Ecosse accompagnée de la manière que ses fideles Sujets de ce Pays-là le demandent : & pour mettre cette proposition dans son entière évidence, il suffit de faire voir que les Ecossois sont disposés à se déclarer pour le Roi (le Chevalier de St. George) dès qu'il débarquera chez eux accompagné de Troupes & d'autres moyens qu'ils ont proposés, & que la déclaration d'Ecosse sera suivie d'une Revolution en Angleterre & en Irlande.

Pour pouvoir juger sainement & sans crainte de se tromper, de la disposition présente de l'Ecosse à se déclarer en faveur de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), il est bon de considérer en quelle disposition elle étoit au mois de Mars dernier, lors de la dernière expédition, & quels changemens sont arrivés depuis ce tems-là.

C'est un fait constant & reconnû, que la plus grande & la plus considérable partie de ce Royaume étoit prête à se déclarer pour Sa Majesté Bri-

tannique (le Chevalier de St. George) en même tems qu'elle auroit mis pied à terre, & le Conſeil & les Miniſtres de la Princeſſe Anne en Ecoſſe en étoient ſi convaincus, qu'ils avoient déja pris des méſures pour ſe rétirer en Angleterre ſur la première nouvelle de ſon débarquement, & l'on ne doit pas s'en étonner, les Ecoſſois commençoient dès ce tems-là à ſentir que l'Union avec l'Angleterre, dont on leur avoit promis tant d'avantages, n'étoit véritablement qu'un prétexte ſpecieux pour les ſoumettre entiérement à l'Angleterre, & que les Anglois, au-lieu de les régarder comme leurs aſſociés, faiſoient des Actes de Souverain ſur eux, ce qui acheva de réunir tous les partis differens d'Ecoſſe dans l'interêt commun, & d'ouvrir les yeux à la plûpart des plus violens Partiſans de l'Union, & leur fit connoître à tous que le ſalut & la liberté du Royaume dépendoient uniquement du rétabliſſement de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) ſur le Thrône de ſes ancêtres, & qu'ils n'avoient pas d'autre parti à pren-

prendre que d'exposer leurs vies, & leurs biens pour le rétablir.

A l'égard des changemens en Ecosse depuis la dernière expédition, il paroit clairement que tout ce qui s'y est passé depuis ce tems-là contribue à faciliter son rétour, & à irriter le peuple de plus en plus.

Premièrement, l'Ecosse est bien plus dégarnie de Troupes réglées qu'elle n'étoit à la dernière expédition.

Secondement, les Ecossois ont été bien informés du grand empressement que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a témoigné dans cette expédition de tout risquer pour débarquer parmi eux, ce qui lui a gagné tous leurs coeurs plus que jamais.

Troisièmement, les Ecossois ont été beaucoup plus mal-traités qu'auparavant par les Anglois, une partie considérable de leur Noblesse trainée dans les prisons d'Angleterre, sur de simples soupçons contre toutes les loix du Royaume.

Quatrièmement, la résolution prise par les Anglois d'ôter à tous les Sei-

gneurs leur Vaſſelage, ou la ſupériorité que les loix du Royaume leur donnent ſur leurs Vaſſaux, ce qui les touche dans l'endroit le plus ſenſible, l'ancienne Nobleſſe d'Ecoſſe étant incomparablement plus conſidérable par le nombre & la dépendance de ſes Vaſſaux que par ſes richeſſes.

Cinquièmement, en faiſant des Fortereſſes en pluſieurs endroits de l'Ecoſſe pour y mettre des Garniſons Angloiſes, pour achever de détruire ce qui reſte de leur liberté, & des anciennes loix du Royaume en les aſſujettiſſant au pouvoir arbitraire du Parlement.

Enfin on vient de recevoir une nouvelle preuve de la diſpoſition des Ecoſſois. Cinq Gentilshommes qui avoient parû publiquement avec leurs Vaſſaux en armes en faveur du Roi (le Chevalier de St. George) lorſqu'il étoit ſur les côtes d'Ecoſſe, il y avoit deux mille témoins de ce fait qui étoit notoire, & publique; la Cour voulant faire un exemple pour effrayer les autres bien-intentionnés fit

fit faire le procès à ces Gentilshommes, ne doutant nullement de les faire condamner ; & quoique les Ministres eussent pris toutes sortes de précautions pour ne pas manquer le coup, ils ne purent jamais faire paroître aucun témoin contre eux, & tous les juges unanimement les renvoyerent absous, & déclarés innocens.

Mais la dernière Harangue de la Princesse Anne à son Parlement fera bien voir aux Ecossois que sans le rétablissement de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George), ils ne jouiront plus de cette liberté qui leur est si avantageuse dans les procès criminels. Comme les Ecossois sont extrêmement jaloux de leurs loix, ils stipulerent expressement dans le traité d'Union que toutes leurs loix démeureroient toujours dans leur entier; mais pour leur ôter ces avantages, la Princesse Anne vient de récommender au Parlement de faire une uniformité entre les loix de ces deux Royaumes, particulièrement en ce qui régarde les procès criminels, ce qui ne veut dire autre chose que d'abo-

lir les loix d'Ecosse, & d'obliger les Ecossois à se soumettre à celles d'Angleterre, & par-là ils auront leurs anciens ennemis les Anglois pour leurs Juges, quand il ne s'agira de rien moins que de leurs vies. Et c'est ce qui doit achever de réduire les Ecossois au désespoir quand ils verront leurs anciennes loix, & tout ce qu'ils ont de plus cher, assujettis au pouvoir arbitraire du Parlement d'Angleterre, sans que le petit nombre des Deputés Ecossois s'y puisse opposer, parceque les Anglois ne reçoivent que seize Pairs Ecossois contre environ deux cent Anglois dans la Chambre Haute, & quarante cinq Députés Ecossois contre plus de cinq cent Anglois dans la Chambre Basse, ce qui rend leur présence entièrement inutile dans cette Compagnie, où tout est résolû par la pluralité des voix.

Aprés tout quand on n'auroit pas les Lettres, & Signatures que l'on a reçû des principaux Seigneurs de ce pays-là; peut-on douter de la bonne disposition des Ecossois à un soulevement general, dès que leur Roi légitime

time (le Chevalier de St. George) paroîtra avec les moyens nécessaires pour soutenir les vœux de la Nation?

Et ce soulevement arrivant en Ecosse, on peut aussi peu douter que la même confusion, qui étoit prête d'éclater en Angleterre lorsque Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) étoit sur les côtes au printems dernier, n'arrivat en effet sur la première nouvelle de ce soulevement. L'on sçait assez que l'Angleterre ne subsiste & ne soutient la guerre que par le crédit des Billets de l'Echiquier & de la Banque de Londres; & c'est un fait constant & reconnû par les ennemis même, qu'au seul bruit de l'embarquement de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), tous les particuliers qui avoient leur argent dans ces Banques, allèrent en foule le rédemander avec un si grand empressement, que, si la nouvelle en fut venue deux jours après que le Roi (le Chevalier de St. George) n'avoit pu débarquer, le Gouvernement d'Angleterre eût été en-

entiérement renversé. Cela ne revint pas seulement par des Lettres des particuliers de ce pays-là, les Hollandois eux-mêmes l'ont avoués dans leurs imprimés, réjettant la cause de ce désordre sur les mal-intentionnés; ce qui prouve le fait, & fait voir que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a des Amis dans ce pays-là; & cela seul suffit pour démontrer la confusion dans laquelle un soulevement en Ecosse jetteroit l'Angleterre. Sans parler des Amis que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a dans ce Royaume, ni des partis opposés qui n'ont jamais été si animés les uns contre les autres comme ils sont à present, ce qui fait qu'il ne faudroit pas d'autres raisons à l'un des partis pour se déclarer pour le Roi (le Chevalier de St. George), que parceque le parti contraire seroit attaché au Gouvernement.

A l'égard de l'Irlande, sa disposition est permanente, & toujours la même, fondée sur l'intérêt, sur la liberté, & sur la Réligion. L'on sçait as-

fez

sez par le grand nombre d'Evêques, de Prêtres, & de Religieux, qui ont été obligés de se réfugier en France, combien la Religion est opprimée en Irlande, presque toutes les anciennes familles dépouillées de leurs biens, & pas un Catholique capable d'aucune charge civile & militaire, & tous désarmés. L'on sçait cependant qu'il y à certainement dans ce Royaume au moins six Catholiques pour un Protestant, & l'on peut aisément juger par la valeur & la conduite sans réproche des Régimens Irlandois qui servent en France, de quoi seroient capables leurs compatriotes qui seroient dans le Pays s'ils avoient des armes. Enfin l'on peut dire avec assûrance qu'il n'y a pas de motifs dans la Nature qui puisse engager un homme à prendre un parti, qui ne se trouve dans les Catholiques Irlandois, pour prendre celui de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George).

Il est donc manifeste par tout ce que l'on a dit, qu'on ne peut raisonnablement douter que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George)

ge) débarquant en Ecosse avec les Troupes & autres moyens néceſſaires, l'Ecoſſe ne ſe déclare pour elle, & que cette déclaration ſoit immanquablement ſuivie par une Révolution en Angleterre, & en Irlande, ce qui feroit une ſi puiſſante diverſion, qu'il faudroit que la Ligue des confédérés tombat en même tems par pièces, & que la France ſe rétablît dans ſon ancienne ſupériorité.

Il reſte donc à conſidérer quel nombre de Troupes, & quels autres moyens ſont néceſſaires pour cette expédition; que les Ecoſſois eux-mêmes qui ſont ſur les lieux, & qui ſçavent la diſpoſition, & l'état de tout le Pays, les plus zèlés d'entre eux qui par intérêt auſſi bien que par inclination ſouhaitent le plus le rétabliſſement du Roi (le Chevalier de St. George), ont toujours démandé moins de Troupes que les autres; mais ceux-là mêmes étant preſſés par les Lettres, & les meſſages qu'on a envoyé de la part de Sa Majeſté Britannique (le Chevalier de St. George), de bien conſidérer la difficulté qu'il

qu'il y avoit de transporter des Troupes, & de ne démander précisement que le nombre qu'ils croyoient absolument nécessaire, ils ont tous répondû qu'il falloit au moins huit mille hommes, un bon nombre d'armes, bien fabriquées & éprouvées, du Canon, avec les Munitions de Guerre, & l'argent nécessaire; qu'ils étoient persuadés que ce nombre de Troupes suffiroit, mais qu'ils se croyoient obligés de déclarer à Sa Majesté qu'un moindre nombre ne suffiroit pas.

Car, non-obstant toutes les bonnes dispositions des Ecossois en général, le Gouvernement est entiérement entre les mains des créatures de la Cour. Ils sont les Maîtres de tous les Châteaux & Forteresses du Pays, & de toutes les Troupes reglées, lesquelles, quoique moins nombreuses que ci-devant, suffisent toujours pour empêcher les Amis du Roi (le Chevalier de St. George) de s'assembler, ou de le venir joindre, à moins que Sa Majesté n'eût avec elle en débarquant, un bon nombre de Troupes.

pes. De plus les principaux de la Nobleſſe, & les Gentilshommes Amis du Roi (le Chevalier de St. George) ont été fort mal-traités par le Gouvernement depuis la dernière expédition, & ne s'expoſeroient point une ſeconde fois à être entiérement ruinés, s'ils ne voyoient une probabilité de ſuccès. Ils ont pluſieurs fois déclaré que le nombre de Troupes qu'ils demandoient, étoit abſolument néceſſaire pour faire réuſſir l'affaire, & ſi le Roi (le Chevalier de St. George) venoit avec un moindre nombre, ils croiroient qu'on n'auroit eû aucun égard à leurs avis, & il n'y a que trop d'apparence qu'ils ſe tiendroiént chez eux pour voir quel train prendroient les affaires, & la conſéquence de cela pourroit être fatale.

Mais ce qui doit abſolument déterminer Sa Majeſté Britannique (le Chevalier de St. George), de ne point aller en Ecoſſe avec un petit nombre de Troupes, c'eſt la réponſe qu'on vient de récevoir du Sieur Farchaiſon, lequel étant envoyé de

ce

ce pays-là au mois de Mai dernier, expressément pour sçavoir si les Montagnards qui de toute la Nation ont toujours témoigné le plus d'inclination pour le Roi (le Chevalier de St. George), & qui risquant le moins par un soulevement, ne voudroient point prendre les armes, & se déclarer pour leur Roi (le Chevalier de St. George), s'il venoit parmi eux avec quatre ou cinq cent hommes seulement, qui seroit suivi d'un nombre bien plus considérable que Sa Majesté Très-Chrétienne lui envoyeroit par après. La réponse du Sieur Farchaïson est en ces termes. Ayant vû plusieurs fideles sujets du Roi (le Chevalier de St. George) dans le plat Pays, & dans les Montagnes, ils ont tous généralement rejetté la proposition dont j'étois chargé, & ne croyent pas la chose aucunement faisable en cette maniére, quoique j'aye vû d'ailleurs de bonnes dispositions par-tout, & je ne doute nullement du bon succès pourvû que le Roi (le Chevalier de St. George) vienne bien accompagné.

Les

Les Ecossois démandent de plus, que tous les Irlandois soient du nombre des Troupes que l'on leur envoyera, parce qu'ils parlent la même langue, & sont accoutumés aux manières dures de vivre du Pays, & que chaque Régiment des Irlandois peut être doublé par un autre Régiment qu'on leveroit dans le Pays moyennant un détachement de vingt hommes par Compagnies qui seroient remplacés par un pareil nombre de nouvelle levée, & comme les Régimens Irlandois ne feront pas le nombre complet qu'on démande, il conviendroit y ajouter des Allemands, parce qu'ils sont accoûtumés de vivre hors de leur Pays, qu'ils sont plus faits à la fatigue, & à la manière de vivre durement, & qu'ils donneront moins d'ombrages aux Anglois. On pourra aussi y ajouter des Espagnols, à cause de la commodité du voisinage, en cas que l'embarquement se fasse dans leur Pays.

Il est aussi nécessaire que de ce nombre il y ait des Cavaliers ou Dragons démontés, avec des selles, & au-

autres accoutremens pour les Chevaux qu'on trouvera dans le Pays.

Et comme le choix d'un Général agréable à la Nation est très-important, & pourra contribuer beaucoup au succès de cette entreprise, on se croit obligé de réprefenter qu'il faudroit que ce fût un homme d'un nom, & d'une réputation bien établie & bien connue, de grande qualité, affable, & qui sçache s'accommoder à l'humeur, & aux manières des Ecossois, qui sont naturellement un peu fiers, & ne souffriront pas aisément une humeur hautaine, & brusque dans un Général. Il faudroit aussi que ce fût un homme qui sçût trouver des expédiens, & faire la guerre à l'œil, & qui fût d'une constitution robuste pour endurer la fatigue.

Voilà la substance des démandes des Ecossois, qu'ils croyent absolument nécessaires pour faire réussir l'entreprise. Ainsi vouloir user d'épargne, sur-tout dans le nombre, & dans la qualité des Troupes, c'est vouloir risquer évidemment la perte de tout; ce qui auroit certainement de terribles conséquences.

A

A l'égard du transport des Troupes, & autres moyens nécessaires, en quoi consiste la plus grande difficulté, ce sont les personnes expérimentées dans la Marine qui sont les meilleurs, ou plûtôt les seuls juges sur tout ce qui régarde cet Article. Si Sa Majesté Très-Chrétienne trouve cette expédition assez importante pour la France, pour la régarder comme une affaire capitale, on ne doute nullement qu'il ne s'y trouve des Officiers de Marine qui l'entreprendront & qui en viendront à bout.

Le Port de Dunkerque seroit le meilleur pour l'embarquement à cause du voisinage des Troupes, & que le trajet est plus court de-là en Ecosse si le secret pouvoit s'y garder; mais tout ce qui se fait à Dunkerque est connû le lendemain à Ostende, & les Anglois sont plus à portée pour barrer le dessein quand ils l'auront découvert.

Il semble que Brest conviendroit beaucoup mieux, si les Troupes n'étoient pas si éloignées de ce port; les ennemis ne

ne pourroient pas aisément empêcher les Vaisseaux de ce port de sortir, & d'exécuter leurs projets quand même ils le sçauroient, comme on l'a vû par expérience dans la guerre d'Irlande.

On peut examiner aussi si le Port de passage auprès de Fontarabie ne conviendroit pas pour l'embarquement, en ce cas on pourroit tirer des Troupes qui servent dans ce pays-là, sous prétexte de les faire revenir en France sous le prétexte de les envoyer pour servir en Espagne. Le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) pourroit s'y rendre sous le même prétexte, & son éloignement de ses Royaumes cacheroit son dessein.

On trouvera toujours à Bourdeaux, & à Bayonne plus de Vaisseaux de transport qu'il ne faudroit. Les ennemis qui ont fait la même manœuvre depuis vingt ans, s'en servent toujours, parce qu'il est certain qu'un Vaisseau de Guerre chargé, qui est embarrassé de Soldats & de Munitions, n'est bon ni pour attaquer ni pour se

défendre, parce qu'il devient mauvais voilier, & perd l'usage d'une partie de ses Canons. Les Vaisseaux d'Escorte peuvent être armés à Rochefort; & s'il se trouve en France des Vaisseaux Ecossois de Glascow, d'Aire, de Kircubricht, & d'autres ports sur la côte Occidentale d'Ecosse, il faudroit les retenir sous divers prétextes, parceque leurs Mâtelots serviroient de bons Pilotes.

Pour ce qui régarde le bien du débarquement, cela dépend du port où l'on s'embarquera: Car si l'embarquement se fait à Dunkerque, on pourra débarquer ou à Hall dans l'embouchure de la Rivière de Humbre, pour marcher de-là en Ecosse par le Nord d'Angleterre, où l'on trouvera assez suffisamment de Chevaux, ou à un autre Port de la côte Orientale d'Ecosse. Le Port de Leith dans le Golfe d'Edimbourg, est le plus proche & le meilleur, & en cas que l'on ne puisse pas débarquer-là, il y a plusieurs autres endroits sur cette Côte connue des Mariniers depuis ce Golfe jusqu'au Bord de passage de Cromarty & d'Inverness

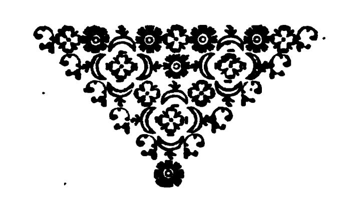
vernefs où l'on pourra débarquer en cas que l'embarquement fe faffe à Breft, ou au Port de paffage, ce débarquement fe fera fur la Côte Occidentale d'Ecoffe depuis Kircubricht jufqu'à Glafcow dans l'embouchure de la Rivière de Clyde, & en cotoyant l'Irlande pour y aller, on pourroit mettre à terre des Officiers Irlandois avec des armes, pour mettre les habitans en état de fe foulever.

S'il étoit queftion d'un débarquement en Angleterre, on pourroit avec la même facilité tranfporter le double ou même le triple du nombre des Troupes que l'on démande, ce qui rendroit l'affaire plus fûre, & la réuffité beaucoup plus prompte.

Il ne refte qu'à ajouter que, quelque envie qu'ait le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) de feconder les défirs & les bonnes difpofitions de fes fideles fujets d'Ecoffe, il ne lui feroit jamais venû dans la penfée de propofer cette expédition dans la conjonѕture préfente, s'il n'avoit principalement en vûe le grand avantage que la France en peut

tirer, & s'il n'étoit absolument persuadé que c'est le meilleur & le plus sûr moyen pour rétablir ses affaires.

C'est à Sa Majesté Très-Chrétienne d'en juger par sa prudence consommée, & d'en décider par rapport à ses propres affaires, indépendamment de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George).



EXPLICATION

DE L'ENTREPRISE DE

MR. DE MARLEANNE

Par manière d'objections & de Réponses.

CE

MEMOIRE

a été donné par le

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George)

AU ROI TRES-CHRETIEN.

EXPLICATION

DE L'ENTREPRISE

DE MR.

DE MARLEANNE.

Objection 1.

IL y a tant de contradiction & de disparité dans les propositions, qu'on a dressé sur les affaires d'Ecosse, tant de Friponnerie & de trahisons, tant d'emportements & de foi-

Réponse.

NOUS sçavons bien que plusieurs Fripons & gens intéressés se sont mêlés de nos affaires bien ménagées, par une politique rafinée des Anglois.

Les plus grands de

foibleſſe d'un côté & d'autre qu'on ne doit pas s'étonner qu'il n'y a rien encore de décidé ſur ce ſujet. Les uns & même les plus grands de vos Milords ne s'accordent pas dans leurs démandes, tantôt ils veulent une choſe & tantôt une autre, il n'y a que Mr. de Marleanne qui tienne toujours le même langage, c'eſt-à-dire qu'il faut commencer la révolte par une petite entrepriſe dont il veut avoir la conduite, c'eſt pourquoi les autres le traitent en viſionaire, ſans prendre la peine de ſçavoir ſes raiſons.

de vos Milords ſont diviſés par leurs intérêts, la jalouſie & la méfiance s'en mêlent, les bons compatriottes ſe brouillent avec ceux qui favoriſent la faction Angloiſe; mais quoique la plus grande partie de nos Milords, & quaſi toute la petite Nobleſſe ſoient bien diſpoſés pour une Révolution, ils ne ſont que des particuliers, il n'y a point de Chefs. On ne trouve perſonne aſſez hardie pour commencer la révolte. On cherche en vain un Ragotzki. Ceux qui en ont les moyens ne veulent pas

sons. Comment pouvons-nous décider cette dispute qu'en disant que, si les Ecossois sont portés à secouer le joug Anglois, le feront-ils comme ont fait les Hongrois?

pas encore risquer leurs biens, sans avoir les assûrances qu'on ne peut pas leur donner. Ceux qui en ont les meilleures volontés, n'ont pas les moyens. Un bon commencement mettra les uns & les autres en train, l'entreprise de Mr. de Marleanne le fera bien, puisqu'il donnera les prétextes & les occasions à tout le monde de prendre les armes.

Objection 2.

Nous sommes persuadés que vos Montagnards ou Highlanders sont prompts à prendre les

Réponse.

Mr. de Marleanne doit sçavoir ce que peuvent faire les gens de son Pays, où il a fait

les armes; mais on ne peut pas compter sur eux, & Mr. de Marleanne convient qu'ils ne pouvoient rien faire après la mort de Milord Dundée.

fait plusieurs Campagnes. Il a même fait des entreprises plus périlleuses & plus hardies que celle dont il s'agit présentement. Milord Dundée se mit à la hâte à la tête de deux mille Highlanders pour aller au-devant du Général Malay, & marcha la veille du combat 14. lieues. Mr. de Marleanne s'y trouva à la tête de son Régiment. L'armée de Malay fut taillée en pièces, quoiqu'il avoit cinq mille hommes de Troupes réglées composées de vieux Régimens tirés de l'armée d'Hollande. Mais Milord Dundée étant mort,

nous n'avions pas les moyens de profiter de notre victoire, point d'argent, point de Troupes reglées, point de Corps formés qu'à la hâte & sans discipline, sans Généraux & sans Officiers d'expérience, nul Magasin, point de vivres dans un Pays quasi desert & sterile, toute la Nation combinée contre nous: & nonobstant toutes les difficultés nous continuames la Guerre pendant trois ans, ce qui coûta au Prince d'Orange & à la Nation des sommes immenses. Mr. de Marleanne.. peut

bien donner les raisons pourquoi nous ne pouvions rien faire pour lors. Il a étudié les causes & s'appliqua depuis quinze ans à y trouver le remède. C'est pourquoi il est plus capable que tout autre à y être employé. Nos ennemis combinent que si nous avions de la discipline, & les manières de nous former en Troupes reglées, qu'il n'y a point de Troupes qui nous puissent résister.

Objection 3.

Il y a quinze ans que Mr. de Marlean-

Réponse.

Il est sûr d'y trouver quantité de

leanné, sert en France, je crois qu'il s'est assez bien appliqué pendant ce tems-là; mais il est hors de son Pays, quelle assûrance a-t-il d'être suivi & obéi n'étant pas Chef de famille?

de ses parents & Amis, des Cadets de famille avec d'autres Gentils-hommes sans biens avec leurs gens environ trois mille hommes; il en a des assûrances réiterées de leur part; les Chefs de famille n'en feront pas incommodés. Ils se trouveront par-là mieux en état de prendre leurs mésures avec le reste de la Nation. Mr. de Marleanne prétend d'en faire un Corps de Troupes bien composé, bien discipliné, & bien pourvû de toutes choses nécessaires pour aller par mer & par terre, ce qu'on n'a pas

encore vû dans ce pays-là. Ceux qui oſeront faire cette guerre au Prince d'Orange ſoutenû par toute la Nation combinée au lieu que ceux qui l'ont fait contre leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) n'étoient qu'une poignée d'Higlanders, ils n'avoient rien que leur courage ſans aucune aſſiſtance, ni ſcience de la guerre. Un Corps reglé fait de ces gens-là doit ſe faire valoir autrement aujourd'hui quand nous aurons ce qu'il nous faut pour agir, & que toute la Nation eſt bien diſpoſée pour nos deſſeins. Ré-

Objection 4.

Si l'on peut faire de grandes choses dans ce pays-là avec si peu de monde, pourquoi est-ce que vos Milords ne veulent-ils pas s'en mêler, n'avez vous que Mr. de Marleanne pour conduire une affaire de si grande conséquence, croyez-vous qu'il est digne de la sagesse de Sa Majesté de commettre la réputation de ses armes si légérement?

Réponse.

Il y en a des Milords plus capables de ruiner une affaire que de la bien conduire. Le titre de Milord ne donne pas la science de la guerre. Ceux qui en sont les plus capables ne sçavent pas comment il faut s'y prendre pour faire la guerre dans un pays si different en toutes choses du reste de l'Europe. L'on y trouve, [outre des Montagnes inaccessibles, & les autres difficultés du climat] des Isles, des bras de mer, & des Marais in-

ae-

accessibles aux étrangers. L'humeur, l'habillement & les manières de vivre des habitans sont conformes au Naturel du Pays & inimitables aux étrangers. Leur manière de faire des expéditions par mer ou par terre, leur donne une supériorité très-grande, mais n'ayant pas la science de la guerre, ni des Officiers d'expérience, la sterilité de leur Pays leur donne tant de difficulté à l'égard des vivres, que tous les Officiers qu'on envoyoit dans ce pays-là, n'avoient point d'autres prétextes pour

pour couvrir leurs mauvais ſuccès qu'en diſant que les Highlanders ne ſont nullement propres pour la guerre.

Mr. de Marleanne, qui ſçait bien les difficultés & les rémedes, ſera bien aiſe de voir un autre plus capable que lui, qui voudra ſe charger de la conduite & du commandement. Il s'engage à lui donner toute l'aſſiſtance & toute l'obéiſſance dont il eſt capable. Il y a trois ans qu'il en a parlé à la Reine d'Angleterre (l'Epouſe du Chevalier de St. George), & nomma Mr.

Mr. d'Hamilton comme le plus capable de conduire les Troupes qu'on méditoit alors d'envoyer en Ecosse. Car Mr. de Marleanne ne se charge de rien que de bien commencer la Révolte, & de former un Corps de Troupes plus capable d'agir & d'aller par-tout ou en Ecosse, ou en Irlande, selon *les ordres* de ceux qui seront nommés pour commander les armées & les Provinces, & comme la Révolte doit commencer par les Highlanders, & qu'il n'y a de cette Nation en France que Mr. de Marlean-

leanne, il doit être le plus capable pour cet employ, puisqu'il a étudié tout ce qu'il faut faire pour y réussir; sa famille est une des plus puissantes, & une des plus guerrières du Pays. Elle lui fournira cinq cent hommes comme elle a déja fait plusieurs fois.

A l'égard de la réputation des armes de Sa Majesté (le Chevalier de St. George), par rapport à la petitesse de notre entreprise, il est facile de répondre, puisque la Révolte doit commencer par les gens du Pays sous prétexte de

de plusieurs griefs qui seront au gout de tout le monde, & que des Marchands Irlandois & autres amis nous ont fourni l'armement. Le Comte d'Argyle nous a déja donné un pareil exemple quand le feu Roi Jacques monta sur le Trône. Sa Majesté étoit alors cherie & aimée de ses peuples, & maître absolû de ses trois Royaumes. Le Comte d'Argyle exilé alors en Hollande y trouva de l'assistance. Il eut l'hardiesse de s'embarquer sur deux Vaisseaux assez petits avec une dixaine de ses Amis

mis & ſoixante Soldats. Il aborda dans nos Iſles, & quoique tous ſes voiſins étoient ſes ennemis, il ramaſſa trois mille hommes. Il n'étoit pas homme de guerre. Il donna pourtant aſſez d'occupation à cinq Vaiſſeaux de Guerre & à toute l'Armée du Roi pendant une campagne, ce qui coûta des ſommes immenſes au Roi, & à la Nation. Notre entrepriſe ſera mieux concertée, nous y avons quantité de Nobleſſe & de bons Officiers. L'embarras que cela fera aux Anglois doit tout convier

à

à encourager Mr. de Marleanne de bien conduire ſon entrepriſe, & quoiqu'on croira que l'affaire ne pouvoit pas être faite ſans ordres ſecrets de la Cour de France, cela nous fera plus de bien, cela affoiblira les Anglois, & le courage de leurs ennemis en ſera augmenté, ils ſeront obligés de négliger ou leurs expéditions tranſmarines, ou les Révoltes ; puiſque dix mille Anglois ne nous feront pas de la peine chez nous.

Ré-

Objection 5.

Suppofons que vos quatre mille hommes foient formidables dans vos Montagnes, & que les Anglois & les autres Ecoffois ne peuvent pas, ou ne veulent pas s'amufer à vous faire la guerre, quelle conféquence peut-on en tirer pour le fervice du Roi (le Chevalier de St. George)?

Réponse.

Il eft raifonnable de croire que les Anglois tacheront d'infulter les poftes que nous aurons fur les Côtes, à caufe que de-là on pourra défoler une grande partie de leur Commerce. Quoi qu'il en foit notre Corps fera en état d'animer la Révolte en plufieurs endroits & de fubfifter malgré toute oppofition. Voilà tout ce que Mr. de Marleanne promet. Le Miniftre fçait bien les conféquences qu'on peut en tirer pour une Révolte générale, & pour faire

faire une grande diversion.

Objection 6.

L'armement que Mr. de Marleanne démande coûtera de l'argent au Roi (le Chevalier de St. George), outre le risque des Vaisseaux de transport d'Ecosse; n'est-il pas raisonnable d'avoir quelque bonne assûrance du succès avant que de l'accorder?

Réponse.

L'argent du Roi avec les autres choses nécessaires pour l'expédition sera entre les mains d'un Tresorier ou Commissaire de Sa Majesté. Ils auront les deux cent Grenadiers François pour leur garde dans un poste imprénable. Les mésures qu'on prendra pour s'embarquer en France, & pour aborder nos Isles, seront si sûres qu'il n'y aura rien à craindre du côté des ennemis. Mais comme on ne doit pas

pas croire Mr. de Marleanne sur sa parole [quoiqu'il ait donné assez de marques de son zèle pour la France, où il laisse sa femme & ses enfans] il est content de s'embarquer incessamment sur une Frégatte où un Armateur avec celui qui sera nommé avec lui, pour montrer les postes & les Côtes, pour s'aboucher avec quelques-uns du Pays, & pour faire voir la solidité de tout ce qu'il avance.

Objection 7.

Supposons encore que Mr. de Marleanne est arrivé avec son armement dans les Isles & qu'il a ramassé quatre mille hommes dans un Pays inaccessible ; faut-il croire aussi que toutes les autres Provinces prendront les Armes, & que toute la Nation fera de même?

Réponse.

Comme les entreprises Militaires dépendent de la Benediction du Ciel, sur la justice & la bonne conduite ; Mr. de Marleanne promet seulement bien ménager les occasions qu'on lui donnera en Irlande & en Ecosse. Ces dispositions dans ces deux Royaumes pour la Révolte sont assez connuës pour en tirer la conséquence dès qu'on y pourra arriver pour déconcerter les Expéditions transmarines des Anglois.

Ré-

Objection 8.

Supposons encore que les Provinces les plus voisines des Highlanders prendront d'abord les Armes, & que la petite Noblesse & les plus animés de vos Milords obligeront les autres à se déclarer, que les Episcopeaux dépossedés se joindront à eux, & qu'ils prendront le prétexte du bien publique & de la Nation pour engager les Presbyteriens, & pour avoir un Parlement libre; alors les Ecossois ne feront rien sans l'assistance de la France,

Réponse.

Mr. de Marleanne n'ose pas raisonner si haut, cela appartient à ceux qui ont la conduite des Etats; l'on ne peut pas décider sur les événemens d'une guerre civile. Il est assez notoire que si les Irlandois avoient une tête d'armée pour couvrir leurs Provinces Catholiques & pour leur donner du tems pour armer & se former, qu'ils mettront trente mille hommes en campagne. Mr. l'Evêque de Naterford, & Mr. le Colonel Dillon, qui

ce, ils démanderont de favoriser la Révolte en Irlande, où les Ecossois joints avec les Irlandois Catholiques se rendront facilement maîtres à ce qu'on dit.

qui sont de concert avec Mr. de Marleanne, répondront de ce fait, ils sont authorisés de leurs compatriottes pour cela.

Objection 9.

Si l'on trouvoit à propos d'employer Mr. de Marleanne pour se joindre aux Officiers Irlandois pour faire la tête d'armée en question; comment pourroient-ils transporter leur quatre mille hommes après que les Vaisseaux François seront de retour?

Réponse.

Mr. de Marleanne s'engage d'avoir en sûreté des Bâtimens en assez grand nombre pour faire le transport. La Connasie, qui est la Province la plus forte des Catholiques, est dans le voisinage.

Il est facile de régler ce qui régarde les Vaisseaux de transport en Ecosse, le tems de s'em-

s'embarquer, & les mésures pour la sûreté du trajet.

L'on fera comprendre aussi comment notre armement fera son progrès malgré les Vaisseaux ennemis, quand même ils s'y trouveroient aussi-tôt que nous, & comment notre Escorte pourra se rétirer de nos mers sans danger, & comment nous ramasserons les Bâtimens du Pays pour nous transporter par-tout, & comment nous les mettrons en sûreté.

Il est évident qu'il est de l'interêt de Sa Majesté, aussi bien que de celui d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire tout le possible

pour fomenter une guerre civile en Ecosse.

Puisque le seul bruit de la derniére entreprise avoit déja produit un tel effet en Angleterre, que chacun s'empressant à rétirer son argent, la Princesse de Dannemarck auroit eû bien de la peine à soutenir la Guyenne pour peu que les affaires eussent tirées en longueur; du moins est-il certain que, loin d'envoyer aucun secours aux alliés, elle eût été contrainte de rappeller la plûpart de ses Troupes pour sa propre défense.

Les signatures des principaux Seigneurs Ecossois sont une preuve évidente de leur fidelité, & ils n'ont en rien donné lieu d'en douter, quoique le public en pourroit peut-être penser tout autrement, ne sçachant pas les ordres que le Roi leur avoit envoyé de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée & débarquement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & sur-tout de garder le secret préferablement à toutes autres considérations.

Le

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), loin d'être rebuté par cette dernière entreprise, ne s'en trouve encore que plus animé, & résolû de n'épargner jamais sa personne, mais de remuer Ciel & terre pour le récouvrement de ses Etats.

C'est dans cette vûe qu'il propose d'envoyer incontinent une persónne aux Montagnards d'Ecosse avec les instructions suivantes.

Qu'en cas qu'il les trouve en armes, de les assûrer que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) viendra se mettre incessamment à leur tête, & leur porter armes, Munitions de Guerre, & argent; s'ils ne sont point en armes, qu'il leur propose de se soulever, avec pareille assûrance que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) est tout prêt d'aller en personne les joindre en attendant que Sa Majesté Très-Chrétienne puisse le faire suivre par des Troupes, ce qui s'exécutera dès que le transport pourra s'en faire avec sûreté.

Enfin

Enfin que l'on ſçache des Ecoſſois ce qu'ils peuvent faire, & ce qu'ils ſouhaitent que le Roi Très-Chrétien faſſe pour les aider.

Il faudra auſſi que la ſuſdite perſonne envoyée concerte avec lesdits Ecoſſois ſur les differentes Provinces & Ports où il conviendra pour le plus de ſûreté pour faire le débarquement, & ſur-tout de ne pas manquer de ramener avec lui des Pilotes.

Fin de la Seconde Partie.

